

Journal 2008

du mercredi 2 janvier 2008 au mercredi 31 décembre 2008

Journal de Jean-François Peyret

www.tf2.re

mercredi 2 janvier 2008

Suis tout à mes préparations, au sens pharmaceutique du terme.

En relisant le *Journal* de l'année dernière, arrêt sur le personnage de Sagredo, qui pense vite. Il a de l'imagination.

jeudi 3 janvier 2008

Dîné sarde hier soir avec Jérôme Déchamps pour le projet Opéra comique (dans trois ans) ; je ne comprends pas bien ce qu'il me dit. Ce n'est pas une commande mais une demande. Et une proposition : la mise à disposition des moyens de l'OC pour un projet personnel. Point positif. Je redoutais une proposition moins ouverte.

Dans le dossier « science-passion », le cas Eatherly ne serait pas mal à évoquer. De même Unibomber : le type qui devient violent parce qu'il ne veut plus savoir (mauvaise thèse). Ce sont des cas qui auraient intéressé Montaigne, j'en suis sûr.

Le désir de savoir et la honte prométhéenne dont parle Anders dans son *Obsolescence de l'homme* publiée en 1956.

vendredi 4 janvier 2008

Les chocottes avant les répétitions.

Trouver le cours de Merleau-Ponty sur l'union de l'âme et du corps. Mettre Julie sur le coup.

Qu'est-ce qu'il convient de mettre dans la bouche de Jeanne ? Elle défend père et mère. Mais doit faire vibrer un peu Virginia, non ? Mais le petit enjeu dramaturgique (mais qui est pertinent), c'est qu'elle puisse aussi dire du Galilée. Faire passer les mots du père dans sa bouche : rendre Virginia capable de *citer* son père. Mais éviter le fragmentaire. La question du fragment (comme celle du collage/montage) m'assomme d'ennui académique.

Anders à utiliser pour commenter ce que dit Galilée sur le cri d'horreur. Il faut bien traiter cette question des aventures de la raison. Cela signifie que j'ai des munitions sur la critique de la science (Brecht et Hiroshima) ; mais comment pourrait-on la défendre ? Quel est le discours positif sur la science ? Tout le monde s'en méfie, même si les politiques nous serinent que notre avenir est dans la recherche (le croient-ils vraiment ?). Et la théologie (B16) fait de la récupération : « la recherche de la raison humaine fait partie de la foi ». Inclusion rationnelle du divin dans le royaume des hommes.

Y a-t-il actuellement un discours apologétique ? *Les Hommes de vérité* ? Ce seraient les hommes de science qui tiendraient ce discours apologétique.

—mais les curés continuent de leur côté aussi

Il y aurait le discours de Bruno Latour que, jusqu'ici, nous n'avons guère sollicité. L'importance des choses : *making things public* ; cela pourrait donner quelque chose au théâtre ? Les associations vs le social. Que pourrais-je faire de l'idée de réseau telle qu'il la développe (ANT) ? L'appartenance à un monde commun : qu'est-ce qu'un monde commun ? Une phrase qui pourrait nous aller : « au lieu de tourner autour des objets, les scientifiques font souvent tourner les objets autour d'eux. » Les humains ne sont plus humains par eux-mêmes ; la science et la technique socialisent les non-humains. » La modernité, c'est la séparation radicale du subjectif et de l'objectif. Nous n'avons jamais été modernes ? La raison et la force. Le cerveau dans son bocal. Tenir les masses en échec.

Donc question brechtienne : le lien de la science avec la politique (ou les pouvoirs). Le rapt de la science par la politique.

Entre science et poésie, comme les choux et les navets qui poussaient entre les lignes Maginot et Siegfried.

Redemander à Alain le livre de Gilles Châtelet (*Les enjeux du pendule*). Je n'y comprendrai probablement rien ; pire je n'y prendrai rien, probablement.

Comment montrer que les deux ennemis de Galilée sont le sens commun et la philologie (aller chercher dans les auteurs les vérités de la Nature).

Les contradictions du voir : voir tout bonnement et aussi voir avec une conception.

Aussi : on voit ce qu'on désire voir. On voit ce dont on (G) est déjà convaincu.

—on voit ce qu'on désire voir.

—on voit ce qu'on ne s'attendait pas à voir.

Y a-t-il de l'intempérance à trop savoir ? Montaignisant (sic) un peu :

—l'étude étant de soi une occupation plaisante, et si plaisante que, parmi les voluptés, les Stoïciens défendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent voir de la bride, et trouvent de l'intempérance à trop savoir (490)

Le tintamarre de tant de cervelles philosophiques (496) et aussi l'homme « tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but. »

—mais l'homme ne peut être que ce qu'il est, ni imaginer que selon sa portée. (501)

Les hommes ne souffrent pas trop quand les vers lui rongent le corps dont il vivait.

—quoi ! Dieu nous a-t-il mis en mains les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? s'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de notre science ? Mets le cas, ô homme, que tu aies pu remarquer ici quelques traces de ses effets : penses-tu qu'il ait employé tout ce qu'il a pu et qu'il ait mis toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa divinité a une juridiction infinie au-delà ; cette pièce n'est rien au prix du tout,

omnia cum cælo terraque marique

Nil sunt ad summam summæ totius omnem

c'est une loi municipale que tu allègues, tu ne sais pas quelle est l'universelle. (504)
Dieu n'est pas ton confrère ou concitoyen ou compagnon (ibid)

Montaigne « croit » en la pluralité des mondes (507)

Nous avons un seul avantage sur Dieu : pouvoir nous suicider. Dieu ne peut pas tout puisqu'il ne peut se tuer, disait un Ancien. Un Moderne lui a donné tort.

—il ne peut faire les mortels immortels (509)

—on verra bien...

(un peu d'astronomie fantasque)

—ce serait une sottise arrogante de nous estimer la plus parfaite chose de cet univers ; il y a donc quelque chose de meilleur ; cela c'est Dieu.

—quand nous voyez une riche et pompeuse demeure, encore que vous ne sachiez qui en est le maître, si ne direz vous pas qu'elle soit faite pour des rats. Et cette divine structure que nous voyons du palais céleste, n'avons-nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maître plus grand que nous ne sommes ? Le plus haut est-il pas toujours le plus digne ? et nous sommes placés au bas.

—c'est belle chose d'avoir un grand gouvernement. Le gouvernement du monde appartient donc à quelque heureuse nature.

—les astres ne nous font pas de nuisance ; ils sont donc pleins de bonté. (512)

—Archimède : le soleil est un dieu de fer enflammé

—voilà pas une belle imagination produite de la beauté et inévitable nécessité des démonstrations géométriques !

—non pourtant si inévitable que Socrate n'ait estimé qu'il suffisait en savoir jusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnait et recevait.

—Anaxagore, par l'antiquité entendu au dessus de tous autres ès choses célestes et divines, se troubla du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent immodérément les connaissances qui ne sont de leur appartenace. Sur ce qu'il faisait le Soleil une pierre ardente, il ne s'avisait pas qu'une pierre ne luit point au feu, et qui pis est qu'elle s'y consomme ; en ce qu'il faisait un du Soleil et du feu, que le feu ne noircit pas ceux qu'il regarde ; que nous regardons fixement le feu, que le feu tue les plantes et les herbes.

—c'est à l'avis de Socrate, et au mien aussi, le plus sagement jugé du ciel que de n'en juger point. (517)

—ce sont tous songes et fanatiques folies. Que ne plaît-il un jour à nature nous ouvrir son sein et nous faire voir au propre les moyens et la conduite de ses mouvements et y préparer nos yeux ! O Dieu ! quels abus, quels mécomptes nous trouverions en notre pauvre science : je suis trompé si elle tient une seule chose droitement en son point ; et m'en partirai d'ici plus ignorant toute autre chose que mon ignorance. (518)

—Nature n'est rien qu'une poésie énigmatique

—Platon

—oui, Platon.

—comme peut être qui dirait une peinture voilée et ténébreuse, entreluisant d'une infinie variété de faux jours à exercer nos conjectures.

—et la philosophie n'est qu'une poésie sophistiquée.

—Platon n'est qu'un poète décousu ; Timon l'appelle, par injure, grand forgeur de miracles. (518)

Les fictions légitimes (ibid)

(pages 519-20)

Fini de relire l'*Apologie* : lessivé, cerveau lavé. Pire que du Beckett. Pareil. Chez Beckett, il n'y a plus que les os. Ici on a encore la chair, mais en voie de décomposition...

Les idées des séquences qui pourraient être enregistrées. Bibi sélectionne:

- une séquence où il n'y a rien, le bruit du plateau, mais trafiqué, amplifié, bricolé ; faire ainsi de l'étrangeté ; peut-être à partir des grognements (on ne sait pas s'ils sont *live* ou enregistrés) de la truie, la seule présence. Et quelque chose peut renaître de là sur le plateau, soit construit soit improvisé.

- des bruits de conversation : des invités, ou du metteur en scène, ou des répétitions. Je dis pourquoi je ne veux pas monter la pièce de Brecht ; on donne ainsi des informations qui valent placard. Ou de la belle prétérition.

- des textes : des fragments (choisir lesquels). Dans les différentes langues. (question du surtitreur). Du Brecht, du Galilée (ou tout autre chose de notre portefeuille dramaturgique)

- des textes de Jeanne et/ou d'Olivier (ça peut les faire rentrer). On ne sait pas si ça parle ou si c'est enregistré. Dialogue homme/machine. Une partie enregistrée, l'autre en direct.

- de la musique, évidemment

- des images

Syntaxe : dans l'accrochage de guirlandes sur la pièce de BB, faut-il suivre l'ordre de la pièce : du rire (de la joie) de Galilée jusqu'au cri d'horreur de la fin ? Relire la pièce.

Une lettre :

Cher Jean-François,

je découvre tout à l'heure (le 5 janvier) votre message daté du 2 (ce sont les mystères de l'électronique qui font que la vitesse réelle de la lumière n'est pas celle que lui prévoit la théorie). Je vous remercie de vos vœux sincères et chaleureux et, à mon tour, je vous souhaite une belle et heureuse année 2008, à vous, à Claire et à ceux qui vous sont chers ; pourquoi ne serait-elle pas heureuse, après tout, cette année 2008 ?

Je suis encore en Bourgogne mais je rentre demain en essayant de partir avant que le flot des skieurs ne soit arrivé au niveau de Beaune (je crains de devoir me lever tôt : tous ces sportifs doivent être habitués à des conditions spartiates d'existence ; à moins que le sport et la famille ne les aient complètement amortis).

J'aurais souhaité vous envoyer, en guise de guirlande du nouvel an, le texte autobiographique de Galilée dont je vous ai parlé à Montpellier.

Malheureusement, j'avais lu trop rapidement le livre, lui-même trop rapidement emprunté à la bibliothèque de Jussieu, intitulé "Thus spoke

Galileo" (auteurs : Andreo Frova et Mariapiera Marenzana ; traduction anglaise Oxford University Press, 2006 ; ce qui sonne sérieux). Mais hélas, j'ai découvert depuis lors que ce texte était une invention du couple infernal des deux auteurs Frova/Marenzana. Je vous envoie quand même (raccourci) le texte dont il aurait été trop beau qu'il soit de Galilée lui-même :

"Of those years (à Padoue), what I remember best are Maria's silences and her smile; she bore me three children, Virginia, Livia and Vincenzo. She took care of me, of them, of our large house and our guests, with industry and joy, never asking for anything. No reproach nor protest on her part, not even when I returned to Tuscany taking our still very young children with me. He found her a husband... I wish now, when I recall her big dark eyes and her so firmly sealed lips, that she had spoken, that she had wept".

Je me suis fait avoir comme une bleue par ce "I wish now that she had wept"! Too bad!
A très bientôt,
Françoise

Freddy pourrait donner des « arguments » aux danseuses.

dimanche 6 janvier 2008

Hier déjeuné avec Alain. Je lui dis que, pour la période actuelle, j'ai davantage de textes hostiles à la science que favorables.

—il ne s'agit pas d'être pour ou contre ; c'est seulement notre destin ; la dimension tragique de la science. Elle peut mener l'humanité à sa perte, et alors ? Loin de Russell qui veut encore *croire* (cf la suite) que la vérité et la justice (voire la démocratie) ont partie liée.

Ce *Tournant* en sera-t-il un ? Il s'agira encore de durer, et d'endurer.

Les veilles, veillées. Cela supposerait d'être prêt ? *Hic Rhodus, hic salta*. Le saut dans l'inconnu, avec aussi le soulagement que ça commence, après tant de mois à rancir dans le truc. Les moments d'une autre vie ; pendant les deux mois de répétitions, je suis encore moins au monde que d'ordinaire. Est-ce pour autant que je suis dans un autre monde, un monde imaginaire ? Un metteur en scène (ou un acteur) qui « entre » dans une pièce (donc dans un monde et des personnages) peut avoir le sentiment d'être dans une autre vie ; pas moi. C'est un autre régime cérébral : j'ai un problème à résoudre : je dois trouver une solution, c'est-à-dire fabriquer un spectacle, en ayant oublié la question. Angoisse glaciale. C'est comme

vivre sous drogue, aussi. Ou monomanie, obsession, comment dire ? Sans oublier le mal de dents. Denture et dramaturgie.

Une idée : faire jouer la scène de la chaise et de la pomme de BB par une danseuse et Bibi, qui à la fin mange la pomme. Mais Bibi aime-t-elle les pommes ?

Nécessité de faire des feuilles de route pour chacun des protagonistes. Repartir de la rêverie pour chacun. Intervenir dans cet esprit-là demain. Les feuilles de route, c'est aussi accrocher du matériau à chacun, et qu'il s'y accroche.

La première rêverie : c'est le rapport de chacun au théâtre. Un acteur honoraire, un improbable garçon de ferme-machiniste de théâtre qui devient acteur, des danseuses, une truie, et la comédienne.

Et tout le monde qui doit réfléchir aussi à la filiation. Gageure. Une petite goutte de sperme (vu du côté mâle, à la Montaigne). Qu'est-ce que Galilée entend à la paternité ? mais c'est un père ; cela me plaît.

Olivier, que puis-je lui trouver comme matériel ? un contre-Galilée ? Trois paquets : porcépiculture/m2m/malaise dans la rationalité (moderne). Cela peut-être aussi trois parcours, trois chaînes)quelque chose de Wozzeck dans le rapport à la science. Olivier peut avoir le paquet sens & vérité.

Jeanne : la comédienne. L'idée de l'*Aufbau einer Rolle*. Le rapport à une pièce du répertoire. Valérie Dréville. Les paquets : la vraie fille de Galilée. La curiosité pour le père, pour sa passion. La question : a-t-elle été sacrifiée à la science-passion ? Et chez Brecht, la même histoire arrive. Le père est celui qui fout la vie de sa fille en l'air ; au nom de son vice, la science. Premier dégât : la vie de famille. Du coup ; qu'est-ce que ça veut dire : être la fille de quelqu'un ? D'où sa liste ; elle cherche des exemples.

—j'aurais préféré être la fille d'Einstein ?

Mais elle peut très bien aller puiser dans l'autre paquet : « raison & foi », ça doit pouvoir l'intriguer. Que garde-t-on de tout ça ? Ne pas oublier qu'elle peut anticiper sur l'époque moderne. Elle a le droit à tous les anachronismes. Si elle était la fille de G aujourd'hui, elle serait ou comédienne ou physicienne ? Rêverie. Elle défendrait la science comme un des beaux-arts ? Ou comme la seule pensée vivante (contre son père véritable, Ét.)

Les mêmes idées à peu près sous la même forme : dire que le gestus de la fille de Galilée est la curiosité pour son père (ce que l'affaire peut devenir), pour le mythe

que devient son père. C'est aussi une certaine science moderne qui est la fille de Galilée. Elle peut être étonnée que l'affaire ait pris de telles proportions. Elle peut défendre le véritable G. Ça, c'est pour le personnage, j'allais dire historique. Mais la comédienne peut se rebeller contre cet anti-théâtre, et convoquer les filles de théâtre : Antigone, Électre, Miranda, Virginia. Peut-être tout le monde, y compris Bibi, voudrait faire du vrai théâtre...

Dramaturgie :

-ce que Jeanne peut défendre : mon père était un grand écrivain aussi. J'aimais lire ses livres, et les copier aussi : les extraits du *Discours*. Mon père était un bon chrétien : qu'est-ce que ces poux qu'on a été lui chercher ? Il était dans le secret de Dieu et il était le messager des étoiles. Mon père, ce poète. Qu'est-ce que c'est que ce mythe qu'on a fabriqué ? Elle est en quête d'un auteur.

-Olivier objecte : l'Église est dégueulasse, certes, mais il n'avait rien prouvé. Tout le côté rhétorique. Ici reprendre les choses d'Hallyn. Il fallait déjà être copernicien pour voir ce qu'il a vu. Il est toujours relativiste.

-Bibi se demande comment G est devenu copernicien. D'où il a tiré sa conviction qu'il tenait là une vérité.

Peuvent toujours dire :

—on verra ça dans le prochain spectacle.

Freddy, en tant que dramaturge metteur en scène, pourrait être au piano. Sans jamais jouer. Le dramaturge !

lundi 7 janvier 2008

Allons-y. Commencer par parler théâtre. Chacun son rapport au théâtre. Et ce qu'il attend de ce spectacle-ci, ou comment il le voit. Ou ce qu'il en attend. Je peux aussi en parler : la question BB, la question littérature et connaissance (reprendre Broch), le tragique de la science. Et des histoires à raconter. Début Virginia et la scène perdue, plus la question de la science-passion. Le tout articulé à la question de la filiation (ce qui nous conduira aux spectacles suivants).

Soirée : première journée. Dispositif en place, cochon paré. Discussion/lecture à l'Odéon 6è, comme ils disent. Question de la preuve, soulevée par Jeanne. Preuve de l'existence de Dieu comme source de l'athéisme.

Je parle surtout de la lourdeur des textes trop démonstratifs, et qu'il faut éviter. Pas assez insisté sur la question de la fiction. Problème aussi de ce qu'on peut citer de

Galilée, toujours très long. Il faudrait en parler comme en parle Françoise. Ou Calvino ?

La question de la rapidité d'esprit : lire du Calvino pendant la répétition de demain. Bon état d'esprit. La métaphore du cheval. À expliquer à Bibi. Le raisonnement est discours, c'est-à-dire course. Course plutôt que transport. Le raisonnement est discours. Éloge de l'alphabet.

jeudi 10 janvier 2008

Premières improvisations hier à Berthier. Machine en état de marche ; ma perplexité devant l'humour dans quoi les comédiens m'embarquent (surtout Olivier), et dont on ne revient pas impunément. Effet de tournoiement possible, à condition de ne pas aller dans la pitrerie.

Avais fait démarrer Freddy sur le truc de *Libération* envoyé par Emmanuèle :

Mail :
faut l'embaucher.

Une truie phosphorescente donne naissance à deux cochonnets lumineux

PEKIN (AFP) - Une truie transgénique phosphorescente a donné naissance à deux cochonnets qui peuvent également émettre une lumière verte en pleine obscurité, ont indiqué mercredi les médias chinois.

La truie est l'un des trois cochons qui, alors qu'ils étaient embryons, s'étaient vu injecter une protéine verte phosphorescente, par des chercheurs du nord-est de la [Chine](#), à la fin de l'année 2006, a expliqué l'agence officielle Chine Nouvelle.

Au total, la truie a donné naissance à 11 petits, mais seulement deux sont également phosphorescents.

"Le groin et les langues des deux cochonnets émettent une lumière verte lorsqu'ils sont sous des ultraviolets, ce qui indique que la technique de reproduction des cochons transgéniques via transfert nucléaire est mûre", a affirmé Liu Zhonghua, professeur à l'Université agricole du nord-est, à Harbin.

M. Liu a jugé que cela pouvait permettre d'espérer de disposer de "cochons spéciaux pour fournir à l'avenir des organes pour des opérations de transplantations pour les humains".

Le transfert nucléaire consiste à retirer l'ADN contenu dans le noyau d'une cellule pour l'insérer dans à un ovule dont on a préalablement retiré le noyau, ce qui est une technique de clonage.

Selon Chine Nouvelle, l'équipe de M. Liu utilise une technologie employée auparavant par des scientifiques américains, japonais et sud-coréens.

En janvier 2006, des chercheurs taïwanais avaient fait naître trois cochons phosphorescents, qui viraient au vert dans le noir.

Ils avaient parlé d'une percée "très importante" dans la recherche sur les cellules souches, en particulier pour suivre le développement de tissus quand des cellules souches sont employées pour générer de nouveaux organes humains destinés à en remplacer d'autres déficients.

--

Emmanuèle Peyret
Libération. Service Vous
11 rue Béranger 75003 Paris
01 42 76 19 59

Inquiétude quant au matériau. Trop copieux, mal préparé ? Qu'est-ce qui peut se dire dans/par ce dispositif ? Faudrait travailler sur un bout de texte travaillé à l'avance ? Sinon on n'a que le canular. Manquait que le Père sévère.

Ce qui est intéressant, c'est le rapport que le théâtre doit avoir à lui-même ; les comédiens, une fois de plus, doivent être eux-mêmes, avec leur histoire, leur bagage de comédiens. La référence à Buster Keaton pour Olivier, le fait d'avoir arrêté le théâtre (une profondeur de champ). C'est au fond fabriquer des chimères (chimère comédien/rôle) et des chimères historiques. Frappant comme émergeait hier la question du communisme (via l'histoire individuelle, le XX^e Congrès, mais, pour Jeanne, la « question » du Père).

Rappel : 17 au 31 Octobre 1961 : XXI^e congrès du PCUS qui pose une déstalinisation radicale. Khrouchtchev annonce la réalisation du communisme pour 1980. Le XXII^e congrès du PCF est celui de l'abandon de la dictature du prolétariat...

vendredi 11 janvier 2008

Malaise : je ne sais plus du tout ce que je veux ou peux dire dans ce truc. Je sèche, surtout dans cet environnement hostile. Abattu, atterré par le spectacle vu hier soir (*La petite machine de...*) : aussi une histoire de fille de... Mais pourquoi le théâtre nous prend-il pour des gosses, et qui ne seraient jamais allés au cinéma ? Un truc cher et infantile, en fait. Démoralisant, après le bouillon pris pendant la répétition. Dès qu'il n'y a plus de technique...

Une répétition complètement amorphe... Le mode de la conversation qui ne marche pas. Chacun pour soi, c'est mieux. Ou la conversation ne peut marcher que si c'est une conversation d'acteurs.

Le pôle Jeanne peut se développer (mais il y a encore du matériel à trouver, aussi bien pour ce qui concerne Marie Céleste, que d'autres filles de...). Mais là il y a éventuellement quelque chose à raconter. Le sort de cette fille..., l'époque. Je crois que le gestus double pour Jeanne : comprendre en comédienne la petite Marie – Céleste (sans le mythos galiléen). La dramaturgie du poisson sans eau. Pas très viable, vous me direz. Ce que je dis n'est pas très juste. En fait, il faut que ça fourmille d'histoires, de petites histoires, de l'anecdote au mythe, sans hiérarchie.

Et trouver aussi des scénarii. Quel contrat nous passons avec le spectateur ?

Après la répétition : la seule avancée sur le rapport à Bibi. Jeanne tente des choses. La question : que peut-on raconter à Bibi ? Et que peut-elle dire ? Olivier et la fabrication du tonneau. Un problème qui l'intéresse.

Un type à la radio fait un joli lapsus : « inconsciemment, c'est lourd de chance, pardon de sens ». À propos de Schwitters.

Après presque une semaine, me demande évidemment où est le centre de gravité possible du spectacle. Filles de ? Cet après-midi nous faisons un petit galop autour, en tournant autour de Marie de Gournay.

Un centre de gravité : « fille de... ». Autre accroche : Olivier ne veut pas jouer Galilée.

samedi 12 janvier 2008

La vanité de se mettre en danger.

dimanche 13 janvier 2008

Le 13, pas un bon jour. Immense fatigue, ne vois plus du tout la pertinence du projet, trop vaste. Oui, il ne faudrait pas faire plus d'une heure et demie, une heure trois-quarts. Déjeuné avec Alain. Lui demande des choses sur les cellules souches, pour remplacer l'article de *Libération* sur Pechansky. La régénérescence, la filiation.

Relu la pièce de Brecht, pour trouver des passages pour Freddy de sorte qu'il puisse jouer avec l'allemand.

Pourquoi suis-je aussi découragé ? Malheureux, pour tout dire ? Je n'en sais rien. L'impossible à résoudre, l'impossible à quoi je suis tenu, auquel je me tiens. Si je fais un petite chose sur la fille de G, je maîtrise encore à peu près le propos, mais là, ça déborde de partout. Encore trop de matériaux à laisser filtrer, alors que je laisse filer. Complètement désorienté. Et un peu seul dans cette affaire.

Y a-t-il une place dans cette floppée de documents pour le *Copernic* de Leopardi ? Le soleil qui est fatigué et qui ne veut plus éclairer « une poignée d'animalcules vivant sur un tas de boue si petit que moi, qui ai pourtant une bonne vue, je n'arrive pas à la voir ». Si les hommes veulent se chauffer, ils n'ont qu'à faire autrement ; faire tourner la terre, par exemple. Il n'y a qu'un philosophe qui peut la convaincre. Faut aller convaincre Copernic de faire tourner la Terre.

Ne pas oublier le rêve d'écrire la science pour tout un chacun... Écrire publiquement.

À ajouter à « science-passion ». Conduire aussi le lecteur au ravissement.

—des secrets particuliers, de l'ordre tant de l'utilité que de la curiosité et du merveilleux, j'en ai une telle profusion que seule la trop grande abondance me nuit (*Le Messenger* p31)

—*Le Messenger des étoiles qui dévoile de grands et tout admirables spectacles et vers eux propose de lever les yeux à chacun, mais surtout, en vérité, aux philosophes et aux astronomes...*

—mais aussi : guidé par je ne sais quelle Fatalité (*Le messenger* 71) La science est une épopée.

Qu'est-ce qui anime la recherche ? Plus que la curiosité, la Fatalité.

Pour les danseuses : les étoiles médicéennes.

Perrier, sceptique, aurait les arguments contre l'administration de la preuve.

lundi 14 janvier 2008

Leopardi : Chrestomathie de la prose italienne. Faire pareil : des morceaux choisis. Des trucs aussi à apprendre (*manthanein*)

Les Affaires Galilée ne sont pas celles que l'on croit. (cf Serres *Éléments d'histoire des sciences*)

Demander à Françoise :

-la joie de la pensée. Einstein

-la fortune de la science européenne

-ce qu'on voit dans la lunette. Ça agrandit ou ça rapproche ? On voit le réel ?

Pourquoi le rapprochement va dans le sens d'un cosmos héliocentrique ? Ce qui tourne autour des problèmes du voir. Notamment : l'analogie constitue en somme le complément conceptuel de la lunette. Les deux permettent de transgresser les limites de la vue naturelle ; si la lunette étend le champ du visible, l'analogie quant à elle, permet de se représenter ce qui reste invisible même vu au télescope » (Hallyn 69)

Essayer du matériel Galilée dans la première partie de la séance : ce que dit Françoise à sa fille ; et aussi l'ambiguïté du passage de la lettre de Françoise à la lettre de Galilée à Christine de Lorraine.

Traiter aussi la question de la lune.

Trouver du matériel pour qu'Olivier puisse objecter à Jeanne qui défend son père (le représentant le plus illustre d'une conception tout empirique de la science). Olivier peut être entre Freddy qui défend la pièce de Brecht et Jeanne la comédienne qui essaye de comprendre la fille de Galilée (mais qui peut lâcher et revenir à des positions d'artiste). La comédienne comme moyen d'investigation dans le mythe de Galilée.

GALILÉE : je ne crois ni aux poètes ni aux philosophes, lorsque l'expérience va dans le sens contraire

OBJECTEUR : tu parles, l'expérience ne sert pas à découvrir des phénomènes nouveaux mais à mettre à l'épreuve le résultat d'un raisonnement théorique. Il n'expérimente pas pour trouver une loi de la nature, mais afin de vérifier après coup un rapport que, par un raisonnement mathématique, il a déduit de suppositions paraissant plus ou moins évidentes.

À propos des lois du mouvement : vérifier la loi de Galilée par l'observation nécessite un appareillage spécial ; les sens laissés à eux-mêmes ne la confirment pas. Galilée n'a pas tiré sa loi de l'observation mais déduite par des raisonnements logiques.

GALILÉE : aucune démarche ne peut être exclue *a priori* de la science. Tout peut marcher

FEYERABEND : anything goes

GALILÉE : ça, c'est la position d'un observateur, pas celle du chercheur.

OBJECTEUR : l'aveuglement peut être source de clairvoyance

GALILÉE : rhétorique, rhétorique. De la poétique, oui ; je suis un poète, j'ai mis au monde un nouveau monde.

OBJECTEUR : Galilée n'a jamais dit ça comme ça. Il y a quand même la récalcitrance des choses, des objets, qui empêche de faire de la science de la pure poésie !

GALILÉE : D'accord. Mais j'ai quand même inventé les satellites de Jupiter, Jupiter qui entraîne non pas une mais quatre lunes avec lui.

OBJECTEUR : par analogie ! Tu l'as dit toi-même : j'admis qu'il y avait, sans aucun doute, dans le Ciel trois étoiles qui tournaient autour de Jupiter, comme Vénus et Mercure tournent autour du soleil.

GALILÉE : mais les taches de la lune, je les ai vues, je les ai données à voir.

OBJECTEUR : les nouvelles taches de la lune ne sont pas une preuve ; elles constituent la figure d'une théorie. Sont là pour persuader et réalisent un désir

VIRGINIA : qu'est-ce que c'est que ça, le désir d'être copernicien. Où a-t-il été chercher ça, papa ?

OBJECTEUR : et l'affaire des comètes ! Tu rejettes l'observation pour sauver la théorie. Tu redeviens aristotélicien.

GALILÉE : avec moi, commence la phase instrumentale de la science ; l'homme transcende la limitation imposée par la nature

OBJECTEUR : ou par Dieu

VIRGINIA : Aïe, aïe, aïe

GALILÉE : aux sens humains et au savoir humain. Avec la lunette, la science ne relève plus de la réception de la nature, mais de l'agression par laquelle l'homme tente d'arracher ses secrets à la nature. J'ai pris d'assaut le ciel.

VIRGINIA : voir « science-passion ». Plaisir aussi de la maîtrise et de la possession de la nature.

OBJECTEUR : une maîtrise manipulatrice ; l'œil, grâce à l'instrument, impose sa propre lumière aux objets, et non le contraire. C'est un progrès ?

Schéma : les différents registres. Les comédiens sont les comédiens. Qu'est-ce qu'on fait là ? Mais aussi : que fait-on d'eux ? Des instruments de recherche.

Une répétition aujourd'hui autour de la lune. De bonnes choses aussi sur la langue : comment on pourrait être plus convaincant sur cette question de la langue vivante ? Matériau Galilée assez convaincant : pas abordé les satellites de Saturne, mais nous aurions pu. Toujours traiter le tableau 3 de Brecht. Voir avec Françoise. Force aussi de la lettre à Christine. Bibi parfaite.

Revenir sur le thème de la vexation qui me hante depuis le début de mon travail (mon nihilisme ?). C'est, encore une fois, Montaigne le vexateur, pas Galilée.

Reprendre l'argumentation de Galilée :

—« n'est-il pas vrai que c'est par la Terre que le corps même de la Lune ou quelque autre corps opaque et ténébreux est inondé de lumière ? Quoi d'étonnant ? Précisément : dans un échange équitable et amical, la terre rend à la Lune elle-même une illumination égale à celle qu'elle reçoit elle-même presque tout le temps au plus profond des ténèbres nocturnes. » (61)

—« or, que la Terre soit errante, qu'elle surpasse la Lune en splendeur, et qu'elle ne soit pas la sentine des ordures et des souillures du monde, nous le démontrerons et nous le confirmerons aussi par d'innombrables raisons naturelles. » (61)

Thème renaissant de la dignité humaine.

—« Quant à la Terre, nous ne cherchons qu'à l'anoblir et lui donner perfection quand nous nous appliquons à la rendre semblable aux corps célestes et, en quelque sorte, à la placer dans le ciel d'où vos philosophes l'ont bannie. » (62)

mardi 15 janvier 2008

Voir aussi au début du *Discours* :

—si, avec Copernic, on fait de la terre un corps mobile dans le ciel, on fait d'elle un globe semblable aux planètes. Jouer avec les titres des chapitres du *Discours*. Olivier pourrait le faire.

—Montaigne n'a pas attendu la déception qu'a suscitée la science moderne (« échec du progrès, du grand mouvement d'émancipation », etc) pour être alerté sur l'insignifiance de nos existences.

—mais il écrivait !

—la recherche de la vérité n'est pas la quête d'un sens. Question à poser à des artistes : tu veux donner un sens à ta vie ? Chercher la vérité ou la nouveauté

scientifique (dans les sciences) en tant qu'activité peut donner un sens à ma vie, dit le scientifique

—nain inventif, réplique Brecht

—la description de la nature par la science ne donne aucun sens à l'aventure humaine

—c'est déjà ça ; tu cherches du sens ? Il y a assez de curés pour ça

—et toi ?

—ataraxie, ataraxie

—et la société sans classe ?

—retourne à ton travail, si tu en as encore

—tu ne cherches même pas une issue

—l'entrée des artistes ?

—nous n'allons tout de même pas parler du théâtre

—si tu te perds dans une forêt

—c'est quand même assez rare, sauf dans les rédactions des petits élèves

—si tu te perds dans une forêt, tu cherches la sortie ou une clairière

—philosophe, je te vois venir. Perdus nous sommes, clochards aux marges de l'univers, perdus nous resterons

—facile : les Lumières ont bel et bien carburé à la raison ; elles ont bel et bien rêvé d'un individu émancipé, autonome, libre, et elles ont sécrété une pensée objective, ça s'appelle ainsi, qui nie la liberté de cette raison Je ne suis plus qu'un moyen de transport de mes gènes dans un monde déterminé

—tu n'es pas dans un bon jour !

—ce n'est pas de ma faute si le bel étonnement des Grecs devant la vie et la nature s'est changé en angoisse. Tu regardes la lune avec un instrument, et tu finis par marcher dessus

—ce n'est pas si mal

—qu'en sais-tu ?

—tu fais tourner la terre, c'est pour à la fin être capable de la faire sauter !

—rhétorique !

mercredi 16 janvier 2008

Questions cruciales : la caméra de Bibi, et son intervention (les balles, ça ne marche pas, mais son traking ?) Préciser cela. Comment Freddy peut-il prendre cela en compte ? Mais il est trop tôt pour envisager les chemins qui bifurquent.

Un thème à ne pas oublier : la vexation. Contre Freud. Avec Montaigne : au fait, comment introduire Montaigne ? Parce qu'Olivier l'a joué dans le temps ?

Aujourd'hui, tâcher d'avancer sur le matériau Galilée : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a du bon gestus de pensée dans la « Lettre à Christine » ; du bon matériel aussi avec la lune (on finit par marcher dessus), à force de tourner autour. Lune : il y a l'improvisation d'avant hier, et *Moon of Alabamma* hier, et Montaigne qui joue avec la lune. Resterait les expériences de pensée

jeudi 17 janvier 2008

Se mettre soi-même dans un piège... Je suis tout emmêlé ; je me suis empêtré tout seul. C'est comme se poser un problème dont on sait qu'on est incapable de le résoudre.

Le 17/01/08 11:46, « Jean-François Peyret » <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr> a écrit :

Ma chère Françoise,

Je voulais vous écrire plus tôt (par écrit, j'ai les idées plus claires, si jamais), mais mon mail était en panne depuis le oui-quinde. Nous patageons, immobiles à grands pas. Ce qui serait bien, ce serait d'avoir votre opinion sur la séquence 3 de BB avec laquelle nous essayons de jouer un peu. Je me dépatouille mal aussi de ce truc que j'ai appelé "science-passion": il faudrait aller chercher du côté de ce que vous appelez la "joie de la pensée". Hélas! je ne retrouve pas votre Einstein dont c'était le sous-titre, n'est-ce pas? Il me reste la conférence du Perroquet où il en est question. Mais je manque de munitions. De même, je ne suis pas à l'aise avec les expériences de pensée pour en faire quelque chose sur le plateau (vous me direz, que ce n'est pas étonnant, et que c'est bien fait pour moi...). De même, il faudrait arriver à fabriquer un petit galop sur la lunette (qu'est-ce qu'on voit là-dedans, mais, pour le coup, je n'y vois plus clair...)

Jeanne me dit que vous passeriez samedi; ça serait formidable (nous

aurons aussi la visite de Valérie Dréville).

Je vous appelle et vous embrasse.

jf

Cher Jean-François,

Je vous réponds rapidement : mon intention était en effet de venir samedi, à 14 h me dit Jeanne ; j'espère que cela ne bouscule pas vos plans, en particulier avec Valérie Dréville. J'essaierai, dans la mesure de mes moyens (précaution indispensable, mais qui va bêtement de soi) de répondre aux questions que vous suggérez dans votre message. Pour ma part, je me suis un peu éclairci les idées sur les raisons qu'avait Galilée d'être copernicien et en conséquence, ses rapports avec Kepler. Je pourrais éventuellement vous en dire 3 mots, samedi aussi, toujours si cela ne bouscule pas vos plans.

Si j'ai le temps d'ici samedi, je vous écrirai plus longuement.

En attendant, je vous embrasse,

Françoise

Mais si la connaissance est une passion, ça doit finir mal, comme finissent les passions. Tragique de la science. Science épique ou science tragique ?

La science moderne et l'irreprésentable. À reprendre.

vendredi 18 janvier 2008

Le théâtre : le côté *no life* pour moi.

Y a-t-il une contradiction entre le fait de géométriser le monde, en considérant que la mathématique est un langage (et il n'est pas donné à tous de le comprendre), et l'usage du toscan pour le dire ? Les mathématiques dévoilent et voilent à nouveau. La porte s'entrouvre, les mathématiciens entrent, et elle se ferme sur nous. Le peuple n'a qu'à croire.

Il faudrait vraiment pouvoir avancer sur le matériau Galilée. Revenir sur la lune, si j'ose dire.

Il y a des phrases que j'aime bien : la terre est sphérique parce que les parties conspirent vers son centre.

Quel est l'objet d'étude le plus passionnant, l'univers ou le cerveau ? Il me semble que si j'étais homme de science, je m'intéresserais davantage au cerveau qu'à l'univers.

—mon univers pour un cerveau.

Jeter des ponts entre la pensée et le sensible. Regarder la lune pour la penser. La lune comme objet de pensée. Et ne pas sombrer dans le mythe, comme diraient les Épicuriens. La danse peut aider à établir ce rapport entre la pensée et le sensible. Platon aimait la gymnastique. Je dis ça comme ça.

—mais mon corps doit être en accord avec le monde

—pourquoi *mais* ?

Si je suis un chrétien conséquent, l'étude du monde d'ici-bas ne m'intéressera pas ; il n'est qu'un passage. Je ne voudrais connaître que Dieu (et mon âme). St Augustin. La vérité est en Dieu, un point c'est tout. Il ne s'agit pas de vivre selon la vérité mais dans la vérité. Saint François aimait les oiseaux. Il n'avait pas envie de les disséquer. Galilée et la cigale : comment ça marche ? Moralité, tu casses le jouet.

samedi 19 janvier 2008

Cher Jean-François,

ayant dû faire 7 heures d'autoroute aujourd'hui, il m'est venu une idée en écoutant France-Culture (comme quoi nos impôts peuvent éventuellement servir à quelque chose). Je vous en fais immédiatement part (une fois rentrée chez moi)!

Votre « tournant » autour de celui qui s'est décerné le titre de « Messenger des étoiles », unanimement célébré pour avoir pointé sa lunette vers le ciel plutôt que sur les navires entrant dans le port de Venise, suit de quelques mois l'exposition d'Anselm Kieffer intitulé "Sternenfall", chute d'étoiles. Chute des étoiles, chute de la raison, chute de l'humanité. Les astres que Galilée, en dessinant les montagnes qu'il observait sur la Lune, avait rapprochés de la Terre, gisent fracassés sur le sol, viles fétus de paille, cailloux éclatés ... Comble de malheur : la science moderne, celle —là même que Galilée est dit etc. etc. Comble de malheur : la science que Galilée est dit avoir fondée, a prêté main forte à l'entreprise d'extermination.

Le rapprochement entre cette monumentale installation et le Galilée de Brecht s'impose, me semble-t-il (c'est du moins ce qui m'est apparu sur l'autoroute). Brecht, qui a connu la catastrophe pour laquelle Kieffer (né en 1945) tente de construire un « théâtre de la mémoire », cherche lui aussi à comprendre ; il voit dans la rétractation de Galilée face à l'Inquisition le péché originel dont la science s'est rendue coupable : elle a cédé au pouvoir politique au lieu de faire alliance avec le peuple. Conclusion d'autant plus désespérante qu'il est devenu impossible de la prendre au sérieux. Conclusion qui, comble de dérision, donne raison au frère ?? (retrouver le nom), dominicain de son état, qui après la publication du "Messager des Etoiles" bâtit un sermon retentissant autour du verset : « Ô vous hommes de Galilée, pourquoi levez-vous les yeux vers le ciel ? ». Kieffer, lui, cherche une raison de vivre, de « survivre » dit-il, sans renoncer à lever les yeux vers le ciel. Il la cherche dans de gigantesques livres de plomb qui ne peuvent manquer d'évoquer « le grand livre de la Nature » . A ceci près qu'aux caractères géométriques dans lequel le livre est écrit selon Galilée, il ajoute des fragments d'une nature biologique, herbes et fougères, que Galilée exclut de son investigation, et surtout des poèmes gravés dans le métal, en l'occurrence des poèmes de Paul Celan et d'Ingeborg Bachmann....

Voilà, je m'arrête là car je ne me souviens plus ce que disent les poèmes en question et l'autoroute, même avec France Culture, n'est pas exactement le lieu idéal pour des recherches érudites et bibliographiques.

A demain,
Françoise

Du matériau :

QUAND RATZINGER A DÉFENDU GALILÉE à "LA SAPIENZA"
par Giorgio Israel

Il est étonnant que des gens qui ont choisi comme devise la célèbre phrase attribuée à Voltaire – "Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire" – se soient opposés à

ce que le pape fasse un discours à l'université "La Sapienza" de Rome. C'est d'autant plus surprenant que les universités italiennes sont des lieux ouverts à tout type d'intervention. Il est inexplicable que l'interdiction d'entrer ne s'applique qu'au pape.

Qu'est-ce qui a pu être si grave pour que la tolérance voltairienne soit mise de côté ? L'explication est venue de l'un des opposants au pape, le professeur Marcello Cini, dans une lettre du mois de novembre dernier où il a condamné l'invitation de Renato Guarini, le recteur de l'université, à Benoît XVI. Ce qui lui semble "dangereux", c'est que le pape tente d'ouvrir un débat entre la foi et la raison, de rétablir une relation entre les traditions judéo-chrétienne et hellénique, de refuser que la science et la foi soient séparées par un mur impénétrable et étanche.

Cini considère que ce programme est intolérable parce qu'il serait en réalité dicté par l'intention perverse – que Benoît XVI cultiverait depuis l'époque où il était "chef du Saint Office" – de "rappeler la science à l'ordre" et la ramener à "la pseudo-rationalité des dogmes de la religion".

En outre, selon Cini, le pape aurait également comme effet néfaste de susciter de vives réactions dans le monde islamique. Nous doutons cependant que Cini demanderait à un représentant religieux musulman de prononcer un "mea culpa" pour avoir persécuté Averroès avant de franchir les portes de "La Sapienza". Nous sommes certains, au contraire, qu'il l'accueillerait à bras ouverts au nom des principes du dialogue et de la tolérance.

L'opposition à la visite du pape n'est donc pas motivée par un principe abstrait et traditionnel de laïcité. C'est une opposition à caractère idéologique qui a pour unique cible Benoît XVI, dans la mesure où ce dernier se permet de parler de science et des rapports entre science et foi, au lieu de se limiter à parler de foi.

La lettre contre cette visite qu'a signée un groupe de professeurs de physique est elle aussi inspirée par un sentiment d'aversion envers la personne même du pape, présenté comme un ennemi acharné de Galilée.

Ils reprochent au pape d'avoir repris – lors d'une conférence qui avait justement eu lieu à "La Sapienza" le 15 février 1990 (cf. J. Ratzinger, "Wendezeit für Europa? Diagnosen und Prognosen zur Lage von Kirche und Welt", Einsiedeln-Freiburg, Johannes Verlag, 1991, pp. 59 et 71) – cette phrase du philosophe des sciences Paul Feyerabend: "A l'époque de Galilée, l'Église est restée beaucoup plus fidèle à la raison que Galilée lui-même. Le procès contre Galilée a été raisonnable et juste".

Ils n'ont pas cependant cru bon de lire dans son intégralité et avec attention ce discours de celui qui était alors le cardinal Joseph Ratzinger. Le sujet en était la crise de la foi dans la science en elle-même et l'auteur avait pris comme exemple le changement d'attitude sur l'affaire Galilée. Si, au XVIII^e siècle, Galilée est le symbole de l'obscurantisme moyenâgeux de l'Église, ce n'est plus le cas au XX^e siècle, où l'on estime que Galilée n'avait pas fourni de preuves convaincantes du système héliocentrique. Au point d'en arriver à l'affirmation de Feyerabend – défini par Ratzinger comme un "philosophe agnostique-sceptique" – et à celle de Carl Friedrich von Weizsäcker qui va même jusqu'à établir un lien direct entre Galilée et la bombe atomique.

Le cardinal Ratzinger n'a pas utilisé ces citations pour prendre une revanche ou improviser des justifications. "Ce serait absurde – dit-il – d'édifier une défense hâtive sur la base de ces affirmations. La foi ne grandit pas par le ressentiment et le refus de la rationalité".

Les citations ont plutôt été choisies pour montrer à quel point "le doute de la modernité à propos d'elle-même a atteint aujourd'hui la science et la technique".

En d'autres termes, le discours de 1990 peut bien être considéré – par celui qui le lit avec un minimum d'attention – comme une défense de la rationalité galiléenne contre le scepticisme et le relativisme de la culture postmoderne.

Du reste, quiconque connaît un tant soit peu les récentes interventions de Benoît XVI sur ce sujet sait à quel point ce dernier a de l'"admiration" pour la célèbre affirmation de Galilée selon laquelle le livre de la nature est écrit dans un langage

mathématique.

Comment des universitaires ont-ils pu en arriver là ? Un enseignant devrait considérer comme un échec professionnel le fait d'avoir donné un pareil exemple de lecture inattentive, superficielle et lacunaire, qui aboutit à une véritable déformation.

Mais je crains que, dans le cas présent, la rigueur intellectuelle importe peu et que l'intention soit celle de porter un coup fatal, coûte que coûte. La laïcité n'a rien à voir non plus, puisqu'elle ne correspond pas au comportement de certains des signataires, qui n'ont jamais ouvert la bouche contre l'intégrisme islamique ou contre la négation de la Shoah. Dans cette affaire, on a assisté à l'émergence d'une forme de culture laïque qui manque d'arguments mais qui cherche à diaboliser. Elle ne participe pas au débat à la manière de la vraie culture laïque, mais elle crée des monstres. En ce sens, cette menace contre le pape est un drame pour la culture et la civilisation

Ndlr : *Pour compléter ce qu'a écrit le professeur Israël, il faut noter que le discours prononcé par celui qui était alors le cardinal Ratzinger à l'université de Rome "La Sapienza" le 15 février 1990, avec les passages concernant Galilée, était la réplique d'un texte qu'il avait lu lors d'une précédente conférence à Rieti le 16 décembre 1989. Et qu'il avait repris par la suite, à quelques adaptations près, le 24 février 1990 à Madrid et le 15 mars de la même année à Parme.*

Le texte de la conférence a ensuite été intégré dans un volume édité en 1991 en Allemagne par Johannes Verlag et en 1992 en Italie aux Edizioni Paoline, sous le titre "Svolta per l'Europa ? Chiesa e modernità nell'Europa dei rivolgimenti".

La position officielle de l'Église de Rome sur l'affaire Galilée est encore actuellement celle qu'avait exprimée Jean-Paul II dans son discours du 31 octobre 1992 à l'Académie Pontificale des Sciences:

En tant que pape, Benoît XVI n'est jamais intervenu directement sur le sujet. Mais pour comprendre sa pensée, la réponse qu'il a donnée le 6 avril 2006 place Saint-

Pierre à un lycéen de 17 ans qui lui avait demandé "comment mettre la science et la foi en harmonie" est d'un très grand intérêt.

Voici la réponse du pape ► [Benoît XVI répond aux questions des jeunes](#)

"LE GRAND GALILÉE A DIT QUE DIEU..."

par Benoît XVI

Le grand Galilée a dit que Dieu a écrit le livre de la nature sous la forme du langage mathématique. Il était convaincu que Dieu nous a donné deux livres: celui de l'Écriture Sainte et celui de la nature. Et le langage de la nature - telle était sa conviction - sont les mathématiques, celles-ci sont donc un langage de Dieu, du Créateur. Réfléchissons à présent sur ce que sont les mathématiques: en soi, il s'agit d'un système abstrait, d'une invention de l'esprit humain, qui comme tel, dans sa pureté, n'existe pas. Il est toujours réalisé de manière approximative, mais - comme tel - c'est un système intellectuel, c'est une grande, géniale invention de l'esprit humain. La chose surprenante est que cette invention de notre esprit humain, est vraiment la clef pour comprendre la nature, que la nature est réellement structurée de façon mathématique et que nos mathématiques, inventées par notre esprit, sont réellement l'instrument pour pouvoir travailler avec la nature, pour la mettre à notre service, pour l'instrumentaliser à travers la technique.

Cela me semble une chose presque incroyable qu'une invention de l'esprit humain et la structure de l'univers coïncident: les mathématiques, que nous avons inventées, nous donnent réellement accès à la nature de l'univers et nous le rendent utilisable. La structure intellectuelle du sujet humain et la structure objective de la réalité coïncident donc: la raison subjective et la raison objective dans la nature sont identiques. Je pense que cette coïncidence entre ce que nous avons pensé et la façon dont se réalise et se comporte la nature est une énigme et un grand défi, car nous voyons que, à la fin, c'est "une" raison qui les relie toutes les deux: notre raison ne pourrait pas découvrir cette autre, s'il n'existait pas une raison identique à la source de

toutes les deux.

Dans ce sens, il me semble précisément que les mathématiques - dans lesquelles, en tant que telles, Dieu ne peut apparaître -, nous montrent la structure intelligente de l'univers. Certes, il existe également les théories du chaos, mais elles sont limitées car si le chaos prenait le dessus, toute la technique deviendrait impossible. Ce n'est que parce que notre mathématique est fiable que la technique est fiable. Notre science, qui permet finalement de travailler avec les énergies de la nature, suppose une structure fiable, intelligente, de la matière. Et ainsi, nous voyons qu'il y a une rationalité subjective et une rationalité objective de la matière, qui coïncident. Naturellement, personne ne peut prouver - comme on le prouve par l'expérience, dans les lois techniques - que les deux soient réellement le fruit d'une unique intelligence, mais il me semble que cette unité de l'intelligence, derrière les deux intelligences, apparaisse réellement dans notre monde. Et plus nous pouvons instrumentaliser le monde avec notre intelligence, plus apparaît le dessein de la Création.

A la fin, pour arriver à la question définitive, je dirais: ou Dieu existe, ou il n'existe pas. Il n'existe que deux options. Ou l'on reconnaît la priorité de la raison, de la Raison créatrice qui est à l'origine de tout et est le principe de tout - la priorité de la raison est également la priorité de la liberté - ou l'on soutient la priorité de l'irrationnel, selon laquelle tout ce qui fonctionne sur notre terre ou dans notre vie ne serait qu'occasionnel, marginal, un produit irrationnel - la raison serait un produit de l'irrationalité. On ne peut pas en ultime analyse "prouver" l'un ou l'autre projet, mais la grande option du Christianisme est l'option pour la rationalité et pour la priorité de la raison. Cela me semble une excellente option, qui nous montre que derrière tout se trouve une grande intelligence, à laquelle nous pouvons nous fier.

Mais le véritable problème contre la foi aujourd'hui me semble être le mal dans le monde: on se demande comment il peut être compatible avec cette rationalité du Créateur. Et ici, nous avons véritablement besoin du Dieu qui s'est fait chair et qui nous montre qu'il n'est pas une raison mathématique,

mais que cette raison originelle est également Amour. Si nous regardons les grandes options, l'option chrétienne est également aujourd'hui la plus rationnelle et la plus humaine. C'est pourquoi nous pouvons élaborer avec confiance une philosophie, une vision du monde qui soit fondée sur cette priorité de la raison, sur cette confiance que la Raison créatrice est amour, et que cet amour est Dieu.

Traduction française par Charles de Pechpeyrou, Paris, France.

Ils reprochent au pape d'avoir repris – lors d'une conférence qui avait justement eu lieu à "La Sapienza" le 15 février 1990 (cf. J. Ratzinger, "Wendezeit für Europa? Diagnosen und Prognosen zur Lage von Kirche und Welt", Einsiedeln-Freiburg, Johannes Verlag, 1991, pp. 59 et 71) – cette phrase du philosophe des sciences [Paul Feyerabend](#) : **« A l'époque de Galilée, l'Eglise est restée beaucoup plus fidèle à la raison que Galilée lui-même. Le procès contre Galilée a été raisonnable et juste ».**

Ils n'ont pas cependant cru bon de lire dans son intégralité et avec attention ce discours de celui qui était alors le cardinal Joseph Ratzinger. Le sujet en était la crise de la foi dans la science en elle-même et l'auteur avait pris comme exemple le changement d'attitude sur l'affaire Galilée. Si, au XVIII^e siècle, Galilée est le symbole de l'obscurantisme moyenâgeux de l'Eglise, ce n'est plus le cas au XX^e siècle, où l'on estime que Galilée n'avait pas fourni de preuves convaincantes du système héliocentrique. **[il lui manque par exemple la preuve de la rotation de la Terre pour appuyer ses hypothèses (bien que pleinement acceptées par l'Eglise) face aux objections du [cardinal Robert de Bellarmine](#) ;** La censure était donc justifiée par la Sainte Inquisition ; A noter que le Saint-Office avait demandé à Galilée d'enseigner sa thèse comme étant une "théorie" et non comme étant une "Vérité" ; NDLR]. Au point d'en arriver à l'affirmation de Feyerabend - défini par Ratzinger comme un "philosophe agnostique-sceptique" - et à celle de [Carl Friedrich von Weizsäcker](#) qui va même jusqu'à établir un lien direct entre Galilée et la bombe atomique. Le cardinal Ratzinger n'a pas utilisé ces citations pour prendre une revanche ou improviser des justifications. « Ce serait absurde – dit-il – d'édifier une défense hâtive sur la base de ces affirmations. La foi ne grandit pas par le ressentiment et le refus de la rationalité ». Les citations ont plutôt été choisies pour montrer à quel point « le doute de la modernité à propos d'elle-même a atteint aujourd'hui la science et la technique ». En d'autres termes, le discours de 1990 peut bien être considéré - par celui qui le lit avec un minimum d'attention - **comme une**

défense de la rationalité galiléenne contre le scepticisme et le relativisme de la culture postmoderne. Du reste, quiconque connaît un tant soit peu les récentes interventions de Benoît XVI sur ce sujet sait à quel point ce dernier a de l'"admiration" pour la célèbre affirmation de Galilée selon laquelle le livre de la nature est écrit dans un langage mathématique.

Comment des universitaires ont-ils pu en arriver là ? Un enseignant devrait considérer comme un échec professionnel le fait d'avoir donné un pareil exemple de lecture inattentive, superficielle et lacunaire, qui aboutit à une véritable déformation. Dans le cas présent, il est à craindre que la rigueur intellectuelle importe peu et que l'intention soit celle de porter un coup fatal, coûte que coûte. La laïcité n'a rien à voir non plus, puisqu'elle ne correspond pas au comportement de certains des signataires, qui n'ont jamais ouvert la bouche contre l'intégrisme islamique ou contre la négation de [la Shoah](#). Dans cette affaire, on a assisté à l'émergence d'une forme de culture laïque qui manque d'arguments mais qui cherche à diaboliser. Elle ne participe pas au débat à la manière de la vraie culture laïque, mais elle crée des monstres. En ce sens, cette menace contre le pape est un drame pour la culture et la civilisation.

Illustration : « Galilée face au Tribunal »

"Je pense que la visite du pape n'est pas une bonne chose car la science n'a pas besoin de la religion. L'université est ouverte à toute forme de pensée, la religion ne l'est pas", a déclaré Andrea Sterbini, professeur d'informatique et signataire de la pétition.

Mais l'affaire a également permis au pape de trouver des soutiens inattendus, comme celui du prix Nobel de littérature 1997, le dramaturge Dario Fo, qui n'a jamais épargné ses critiques contre l'Église mais défend le droit de Benoît XVI à s'exprimer.

Rappel : « Les mathématiques sont écrites pour les mathématiciens » Copernic

A rajouter dans le matériau Galilée :

—Prenez garde, théologiens, qu'en voulant que les propositions touchant le mouvement et le repos du soleil et de la terre soient une matière de foi, vous vous exposez au danger de devoir peut-être avec le temps taxer d'hérésie ceux qui ont soutenu que la terre était en repos et que le soleil se déplaçait dans le ciel ...

—Qui peut douter que cette nouveauté de vouloir que les intelligences créées libres par Dieu soient rendues esclaves de la volonté d'autrui, n'engendre de très grands scandales?

—Et qu'admettre que des personnes tout à fait ignorantes d'une science ou d'un art se mettent en position de juger ceux qui s'y entendent, et que, en raison de l'autorité qui leur est concédée, ils aient le pouvoir de les soumettre à leur arbitraire?

Voilà des nouveautés qui sont propres à ruiner les républiques et à subvertir les états.

Lerner : C'est pour cela qu'il propose dans la « Lettre à Castelli » et ensuite dans la « Lettre à Christine », une interprétation du miracle de Josué en clé copernicienne. S'il avait simplement adopté la position que l'on veut lui prêter aujourd'hui, à savoir: la Bible tient un discours qui est d'ordre essentiellement moral et religieux, et lorsqu'elle parle de questions astronomiques ou géographiques, c'est seulement en passant ; il faut donc interpréter non pas littéralement mais allégoriquement tous ces passages. La Bible n'est pas un livre de physique

Lerner : En ce qui concerne la condamnation de Galilée pour non administration de preuve de sa doctrine, c'est, j'ose le dire de manière un peu familière, une farce qui est contre toute évidence historique. On ne pouvait pas condamner Galilée pour ne pas avoir démontré la vérité de son système alors que les juges étaient persuadés de la vérité du système contraire et par conséquent qu'il ne pouvait pas y avoir de démonstration d'autre chose que ce à quoi ils croyaient!

Donc, il n'y a pas d'ouverture à la preuve en 1616, ni en 1633, et je crois que c'est là une légende qui est née assez tôt, le thème de la condamnation provisionnelle de l'héliocentrisme. On a lu la lettre de Bellarmine à Foscarini. Bellarmine ne dit pas dans

cette lettre qu'on va modifier l'interprétation de l'écriture si un jour on apporte une preuve. Il dit : " il faudra être très prudent dans l'interprétation et dire plutôt que nous ne comprenons pas plutôt que de dire que cette vérité démontrée est fausse ". Très prudent. En 1624, Guiducci évoque une conversation qu'il a eue avec le Père Grassi, un jésuite, et le Père a dit : " si un jour on trouve une démonstration pour le mouvement de la Terre, alors il faudrait interpréter l'Ecriture Sainte autrement qu'on l'a fait jusqu'à présent où on l'interprète dans le sens de la stabilité de la Terre et le mouvement du Soleil. Et ceci, c'est la pensée du Cardinal Bellarmine ". En 1661, Honoré Fabri, toujours de la Compagnie de Jésus, dit : " rien n'empêche que le jour où on aura démontré la vérité de l'orbitation de la terre, "quod vix crediderim", c'est-à-dire: "ce que je croirai avec peine" – sous entendu: "je ne le crois pas"- dans ce cas, il n'y a aucun doute que l'Eglise interprétera les passages de l'Ecriture dans le sens allégorique comme le poète l'a dit, comme par hasard, Virgile : la Terre et les villes reculent ; ce sont les fameux vers d'Enéide/ 3. 72, que Copernic a cité dans la lettre à Paul III.

Questions pour aujourd'hui :

1-comment introduire l'affaire Benoît 16 à La Sapienza ? Affaire G ou contrôle de la raison par la foi ? retournement complet, c'est au Pape aujourd'hui qu'on fait un mauvais procès.

2-le cas Feyerabend ?

3-lié à la question de la preuve. Et que voit-on dans la lunette ? Voir et prouver.

4-équation Galilée=Hiroshima

5-la science est défendable ? Comment ? La joie de la pensée. Le libre jeu de la raison

6-le rapport avec le succès de la science occidentale

dimanche 20 janvier 2008

Hier visite à la répétition de Valérie Dréville. Elle dit que sa présupposition quant au rôle de Virginia, c'était d'un bout à l'autre, l'amour pour le père.

J'évoque l'affaire de la Sapienza avec Françoise. Je fais remarquer que je ne dispose présentement que de discours négatifs sur la science. Reste la position d'Alain : le plaisir d'en faire, de la science. Ou Einstein : « die Freude am Denken ». Ce que Brecht fait sien. Il faudrait sans doute introduire Einstein dans l'affaire ; il y est depuis le début ; parce que c'est le mannequin de tir de Brecht, et parce que

l'affaire Galilée a été relancée par JP 2 à l'occasion du centenaire de la naissance d'Einstein.

Le plus difficile, c'est de trouver une évidence. Ou être radicalement inévident, mais il faut y aller carrément.

La curiosité scientifique : de quoi la lumière est-elle faite, par exemple ?

EINSTEIN :

—confort et bonheur ne me sont jamais parus comme des objectifs à atteindre. Possessions, succès de façade et luxe m'ont toujours semblé misérables, depuis ma première jeunesse.

—pour un homme dans mon genre, il se produit un tournant décisif dans son évolution lorsqu'il cesse graduellement de s'intéresser exclusivement à ce qui n'est que personnel et momentané pour consacrer tous ses efforts à l'appréhension intellectuelle des choses. Ce qui est essentiel dans l'existence d'un homme comme moi, c'est « ce » qu'il pense et « comment » il le pense, et non ce qu'il fait et éprouve.

—c'est un vrai miracle que l'entreprise éducative moderne n'ait pas encore étouffé la curiosité sacrée de la recherche. Car cette petite plante fragile a besoin d'encouragements et surtout de liberté, sinon elle dépérit. C'est une grave erreur de croire que le plaisir d'observer et de chercher puisse être induit par la contrainte ou par le sentiment du devoir. (<FB 16)

Un gestus : « la précoce profondeur de sa pensée trouvait à s'exprimer dans l'étrange façon qu'il avait de répéter chaque phrase en remuant simplement les lèvres. »

La petite plante fragile.

Les matériaux non traités : raison et foi, et Einstein.

Bouillon complet aujourd'hui ; angoisse paralysante. Pas bons, les dimanches. Sentiment de ne pas avoir les bons matériaux, il n'y en a pas assez, il y en a trop ; je ne sais plus. Sentiment d'impréparation, malgré tous ces mois à rancir dans ce sujet. Les danseuses qui arrivent demain : quel pataquès. Et je connais déjà le résultat : je vois bien, je sens bien qu'aucune curiosité n'entoure ce spectacle. C'est que probablement je suis complètement à côté de la plaque. Envie de geindre, mais je n'ai qu'à ouvrir le journal et je trouverai de quoi rendre relatif mon malheur ; mais misère de mon théâtre, quand même. Hors paradigme, pour ainsi dire. Il faut que je

me défende pourtant.

Il faudrait que je me raconte une histoire (depuis le début) : mettre les choses noir sur blanc. Et les points sur les i.

Faire jouer la référence à la pièce de Brecht ; mais qu'est-ce que les gens en ont à foutre ? je veux dire, que je ne monte pas *La Vie de G.*

On ne monte pas Brecht à cause de la protestation qu'élève la vraie Virginia contre celle de Brecht. Elle râle (mais alors elle est déjà le personnage ?) : je ne suis pas celle que Brecht pourrait vous faire croire. Quelle opération ? Une substitution ? Le sort d'une femme (un ressort ?) mais construire aussi le portrait du père, par sa fille, même. Au fond, ce qu'elle veut comprendre, la *libido sciendi* de papa, plus forte chez lui que son amour paternel (il y sacrifie tout). Elle, elle devrait être suspicieuse à l'égard de ce désir de savoir, comprendre ce qui se cache derrière. La vision tragique de la science ? C'est Montaigne qui vient critiquer le projet de la science moderne. Elle peut défendre la « joie de penser ». Rapport à Einstein. Mon père est celui qui sut voir, et sut lire le livre de Dieu. Oui, un rhétoricien, un écrivain, un poète, s'il faut le dire, rétorque l'autre. Surtout il idéalise le monde.

En face Montaigne veut accorder la pensée au monde (il reste grec). Ce qui n'est pas exactement penser le monde, le mettre en formules.

GALILÉE : le 7 janvier de cette année 1610, à la première heure de la nuit, alors que je regardais les astres avec la lunette, Jupiter se présenta à moi ; et comme j'avais mis au point un instrument vraiment excellent, j'aperçus près de la planète trois astres, petits certes, mais très brillants (que je n'avais pas remarqués plus tôt, parce que ma lunette précédente était moins bonne).

Leur arrangement par rapport à Jupiter était celui-ci :

Est * * 0 * Ouest

Le 8 janvier, revenant à la même observation –je ne sais pas ce qui m'y a poussé–, je les trouvai dans un arrangement différent :

Est 0 * * * Ouest

Les trois petits astres sont maintenant à l'ouest de Jupiter...

Je me dis d'abord que ces trois petits astres brillants sont des étoiles (j'en découvre des centaines chaque nuit) devant lesquelles Jupiter se déplace. Après tout, qu'une

planète se déplace devant les étoiles, pas de quoi s'étonner. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'à cette époque de l'année, Jupiter devrait se déplacer dans l'autre sens !

Les deux nuits suivantes : nuages. Rien à voir.

Enfin, le 10 janvier, le ciel est pur, et j'observe :

Est * * 0 Ouest

Il n'est pas possible que Jupiter ait soudainement rebroussé chemin.

Donc ? Donc ces petits astres se sont déplacés. Ce ne sont pas des étoiles

—nous ne sommes pas des étoiles ; nous sommes des lunes qui tournent autour de Jupiter.

GALILÉE : notez que je les appelle des planètes, pas des lunes ! Et si ce jour-là le troisième petit astre est invisible, c'est à coup sûr, qu'il est caché derrière Jupiter. Quelques jours plus tard, je sais ce ne sont pas trois mais quatre satellites qui tournent autour de Jupiter . Excitant. Ces quatre planètes suivent bien Jupiter dans son mouvement à travers le ciel.

Or on m'objectait, les adversaires de Copernic, que si la Terre tournait autour du soleil, la Lune ne pourrait la suivre, la Terre, dans son mouvement.

Maintenant nous avons un argument de toute beauté pour apaiser leurs doutes. Nous n'avons plus seulement une planète tournant autour d'une autre tandis que l'ensemble parcourt une grande orbite autour du Soleil : nous voyons

—de nos propres yeux

quatre astres qui tournent autour de Jupiter, comme la lune autour de la Terre, tandis que l'ensemble décrit une révolution autour du Soleil en douze ans.

OBJECTEUR : et si je ne vois rien de mes propres yeux ? Je ne veux même pas regarder dans ta lunette. Je ne les verrai que si tu les y a mises !

GALILÉE : quand tu monteras au ciel (ce qui ne va pas tarder, historique, il s'agit de Libri, universitaire important), tâche de les voir en passant.

OBJECTEUR : il ne peut y avoir dans le ciel plus de sept objets mobiles (Soleil, Lune et cinq planètes visibles à l'œil nu, donc les satellites de Jupiter ne peuvent exister.)

BIBI : pourquoi sept ?

OBJECTEUR (*condescendant*) : n'y a-t-il pas sept péchés capitaux, sept jours de la semaine, sept merveilles au monde, et sept plaies d'Égypte.

GALILÉE : j'ai vraiment un regret ; c'est de ne pas avoir pu voir l'anneau de Saturne. Je m'étais bien aperçu que Saturne avait un aspect bizarre. J'avais cru voir des satellites, les deux taches de part et d'autre de Saturne. Mais ils ne tournaient pas autour de la planète. Je vois disparaître et réapparaître mais ma lunette était trop faible pour que je puisse découvrir l'anneau. Il faudra attendre Huygens.

J'aurai plus de chance avec Vénus ; elle a des phases, comme la Lune, tantôt pleine, parfois en croissant. Vénus est tantôt derrière le soleil, tantôt devant. Et elle n'est pas lumineuse par elle-même.

—ainsi la Lune est comme la Terre, et maintenant voilà que Vénus ressemble à la Lune. Par exemple, si on regarde la Lune à travers la lunette tenue à l'envers, on voit un point lumineux comme Vénus. Pas mal.

Pouvons-nous faire quelque chose avec les corps flottants ? En évitant ce qu'en a fait Brecht.

lundi 21 janvier 2008

Il faut trouver de la clarté. Éliminer. De l'évidence. Parvenir à évoquer avec légèreté la pièce de Brecht. Chacun pourrait avoir sa phrase. Jeanne dit qu'elle aimerait bien dire le texte du petit moine. La fille de Galilée (la vraie) pourrait jouer le petit moine...

Ne pas perdre le gestus de s'écouter soi-même. Et jouer à partir de là.

Arrivée des danseuses. Leur énergie dynamise la machine, avec l'inconvénient qu'elles ont de ne jamais arrêter. Mouvement, mouvement perpétuel.

Inquiétude quant au projet « aléatoire » : ils ne parviennent même pas à accrocher la caméra sur Bibi. Hasard contrôlé ou pas de hasard du tout.

Il faudrait quand même inventer et fixer des trajets possibles, et voir ce qui pourrait demeurer de l'ordre de l'improvisation. Le parcours d'Olivier pourrait être toujours le même.

Paquet Marie-Céleste : quelles lettres, quelles références à la vie conventuelle, que faire de Claire ? La chorégraphie qui va avec.

Paquet Galilée (vu par sa fille) : les lettres que G envoie ou reçoit, la lune, les satellites de Jupiter, les phases de Vénus, les expériences de pensée (la chorégraphie qui va avec). Les textes de Françoise. Revoir rapidement le matériel Galilée.

Paquet : désir de savoir (curiosité de la fille pour ce que fait son père, de la comédienne pour ce que fait sa mère). La passion du père. Lien avec le succès de la science occidentale.

Paquet Montaigne : les maximes, la scène 14 ; l'imagination. Le relativisme. Montaigne copernicien.

Paquet crise de la science contemporaine. Musil, Anders. Husserl. Rey. Le cri d'horreur. Benoît 16 (à accrocher à Urbain VIII). Adorno/Horkheimer ? Riposte à la théologie naturelle : Montaigne. Que répondre à Benoît 16 ?

Exergue à des fins de poétique :

Or, voici ce qu'il nous faut, vois-tu, porter ensemble

Bribes et morceaux, comme s'ils étaient le tout.

(Rilke *Les Sonnets à Orphée*, I, XVI)

—la science avait pour projet de rendre l'homme plus heureux. Pour que l'homme soit chez lui. Et il ne s'agit pas de posséder la Nature mais de la sauver. Nouveau mot d'ordre : sauver la planète. Comment en est-on arrivé là ? Histoire d'une agression annoncée. Galilée ne serait pas un simple lecteur, et désintéressé du livre de la Nature ?

—question d'une nonne ignorante : tu vois le rapport entre les deux passions de l'Occident , l'amour-passion et la science-passion ?

—ce qui avait commencé, disent les philosophes, les savants, dans l'émerveillement, l'étonnement finit dans l'angoisse et l'effroi.

—avons-nous oublié que la Nature est hostile à l'homme ?

—la raison optimiste contre le mythe pessimiste ; Zeus n'a-t-il pas dit, dans l'*Illiade* : rien n'est plus misérable que l'homme, entre tous les êtres qui respirent et qui marchent sur la terre. Épopée contre tragédie.

—Et Sophocle : quel monstre que l'homme ! Inventeur de stratagèmes et qui s'est tout enseigné sans maître...

—sans maître !

—pas mal, Sophocle.

—et le savant est venu, qui a traité le poète de menteur : qu'on cesse de raconter ces horreurs aux gens ; réveillez-les de ce cauchemar. La raison est au mythe ce que le réveil est au rêve. Arrêtez de raconter des histoires : posez des questions.

Trouvez la connivence de la pensée et du monde, du cerveau et de la Nature.

—et au bout du chemin, voilà qu'on nous dit que la science, dans la détresse de notre vie n'a rien à nous dire, qu'elle est incapable de donner un sens à notre aventure, et que par ses effets techniques, il se peut qu'elle mette fin, une fin tragique, à cette aventure. Tout ça finit dans l'effroi, tout ça finit par un cri d'horreur universel ?

—du progrès au désespoir ! De la liberté à l'effroi.

—science-passion. Qu'est-ce qui la motive ? Pourquoi la science-passion ?

—pour connaître

—mais il y a mille et une manière de connaître. On connaît quelqu'un ; on connaît une ville ; on connaît la vie (sans être nécessairement biologiste). On peut même connaître l'*Enfer* de Dante sans éprouver le besoin de le mesurer. Ah ! ces géomètres !

—Galilée.

—Oui, mais la question demeure de savoir en quoi cette connaissance peut être un objet de désir. Reste que Dieu est mort, et ce qui vit, c'est la science et la technique.

—de nos jours, l'œuvre scientifique vraiment importante est toujours une œuvre de spécialiste. Par conséquent, tout être qui est incapable de se mettre des œillères ferait mieux de s'abstenir tout bonnement de tout travail scientifique. Beaucoup de scientifiques n'en savent pas plus sur la science que les poissons en matière d'hydrodynamique

—ce qui ne les empêche pas de nager. Ni les scientifiques de faire de la science.

—ce qui n'empêche pas la science d'identifier le monde à un gigantesque complexe mathématique dont il s'agira maintenant de montrer l'agencement.

—GALILÉE : la philosophie est écrite dans cet immense livre qui est constamment ouvert sous nos yeux, je veux dire, l'univers, mais on ne peut le comprendre si l'on ne s'applique d'abord à en comprendre la langue et à connaître les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit en langue mathématique et ses caractères sont des triangles, cercles et autres figures de géométrie, sans le moyen desquels, il est humainement impossible d'en comprendre un mot. Sans eux, c'est une errance vaine dans un labyrinthe obscur.

—mais comme il est écrit en des caractères différents de ceux de notre alphabet, il ne peut être lu par tout le monde.

—Galilée ne cherche pas l'essence des phénomènes, mais leur expression en langue mathématique.

—la géométrisation du monde induit-elle la résistible ascension de la bourgeoisie ou le contraire ?

—demande à Brecht.

—le sens de la vie chrétienne, c'est le salut de l'âme, Père. Quel rapport avec la chute des corps ?

—la pierre angulaire de la méthode scientifique est le postulat de l'objectivité de la Nature. C'est-à-dire le refus systématique de considérer comme pouvant conduire une connaissance vraie toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est-à-dire de projet. Il est impossible de s'en défaire, fût-ce provisoirement, ou dans un domaine limité, sans sortir de celui de la science elle-même.

—GOETHE : les mathématiciens sont une sorte de Français : leur dit-on quelque chose, ils le traduisent dans leur langue, et cela devient aussitôt quelque chose de tout à fait différent.

—Thalès était raillé par les habitants de Milet pour sa pauvreté, la preuve de l'absurdité de la philosophie, selon eux. Pour faire taire les moqueurs, il amassa en un an, grâce à d'habiles spéculations, une fortune considérable, puis retourna étudier le mouvement des astres et les éclipses.

mardi 22 janvier 2008

Re-bouillon. Pourquoi se mettre dans des états pareils ? comme disait ma mère.

SM Céleste réagit contre la géométrisation du monde. À quoi y joue, papa ? J'ai encore des choses à trouver du côté de Husserl. C'est toujours la question de la technique qui se pose derrière : d'où l'intervention d'Anders. Mais aussi, technique de reproduction du vivant. Là, on touche au tabou.

D'un autre côté, la défense de la recherche pure, fondamentale, de la vérité, pour elle-même, argumentation un peu courte. Irresponsabilité du savant ? Mais il se cache derrière sa spécialisation.

—attends, Einstein ou von Neumann avaient bien compris ce qu'ils faisaient...

Ça lui ferait un coup à Marie-Céleste d'apprendre que son père a voulu le Mal. Qu'il ait passé son temps à rire dans sa barbe. Musil.

Dialogue :

—Galilée, vous ne démontrez pas la rotation de la Terre autour du Soleil

—Vous ne démontrez pas non plus qu'elle est immobile. Et de plus vous ne me demandiez pas de le prouver, c'est une farce. Vous ne pouviez pas me condamner pour ne pas avoir démontré la vérité de mon système puisque vous étiez persuadés de la vérité du système contraire et par conséquent qu'il ne pouvait pas y avoir de démonstration d'autre chose que ce à quoi vous croyez!

—il fait un pari, le pari suprême, celui que tous nos paris réussiront et que la Nature se prête à nos inductions parce qu'elle est mathématique dans son essence même. Cela a permis le développement d'un art de prédire associé à un calcul aveugle.

—du coup les qualités sensibles sont subjectives et liées à l'existence d'êtres vivants.

—mais ça a dû lui procurer une jouissance incomparable de renverser les barrières qui séparaient les Cieux de la Terre, d'unifier l'Univers. L'orgasme.

Questions à Françoise ?

— En quoi les satellites de Jupiter sont en contradiction avec le système de Ptolémée ? (« la moins compatible », 44 ?)

—Il ne s'agit pas d'induction, puisque l'hypothèse est déjà présente, présumée et agissante. Les nouvelles taches de la lune comme réalisation d'un désir (46).

—Lunette : ça rapproche ou ça agrandit ? Galilée opte pour un rapprochement. Va avec la thèse héliocentrique. Le télescope agrandissait beaucoup moins les étoiles que les planètes. La lunette élimine la radiation lumineuse.

Avec Husserl

—notre monde est un monde des apparences ; il faut supposer sous lui un monde exact, déterminé placé sous le monde approximatif, flou, incomplet. Un univers purifié de lignes, d'angles, des surfaces et des solides aux formes assurées et bien définies sur lequel la pensée puisse se prononcer. Le monde des Idées est ici placé sous le monde réel.

—un squelette de formes. Tu ne vois plus un tronc d'arbre, mais un cylindre ; plus le bord de la planche mais une ligne vraiment droite ; les surfaces planes sont vraiment planes sans bosse ni grumeau. Pire : le vrai tronc d'arbre est devenu un mauvais cylindre, la planche un plan imparfait. Le tour est joué.

—le monde exact de Galilée n'est pas un monde véritable ; on ne peut y vivre (que signifie vivre ?) et, de plus, ce monde n'existe pas.

—tu veux dire que la science nous fourvoie en voulant tout maîtriser, tout arraisonner. Vivre, c'est s'ouvrir à ce qui arrive, à l'événement.

—sans doute, mais on peut aussi penser qu'une science véritable est possible. Peut-on imaginer de restaurer la grande foi dans la raison ? Passer de l'autre côté du miroir de la raison.

—Galilée, l'emblème de la réussite et, à la fois, de la crise de l'Occident. Tu parles comme le petit moine. Banqueroute de la raison ? Les tentatives de science universelle, calquées sur le modèle des sciences mathématiques de la nature, avec une méthode qui devait embrasser et résoudre tous les problèmes ont fait naufrage. Les jeunes générations se détournent de la science parce qu'elle n'a rien à leur dire sur les problèmes les plus brûlants.

—pour les géomètres, il y a des formes-limites ; il y a des gradations vers un état final ; le cercle est la perfection du circulaire, le plan est la perfection du plat. Mais il n'y a pas de perfection du bleu ou de l'odeur de jasmin. Et le géomètre manipule des objets idéaux. Il a remplacé des formes vagues par des formes exactes. Substitution frauduleuse.

mercredi 23 janvier 2008

Cher Jean-François,

merci de m'avoir envoyé le texte exact de la parole papale. Je l'ai utilisé hier dans deux séances avec des Terminales à Montreuil sur le thème "croire et savoir". Etienne, à qui je l'avais envoyé, l'a également fait servir dans son cours en Californie... Bref Ratzinger se répand tel une traînée de poudre (ou une étincelle qui enflamme toute la plaine, comme on disait dans les années de ferveur maoïste). Cela dit, pour moi, la conséquence de tout cela est que je viens de recevoir un appel de physiciens italiens à soutenir ceux de la Sapienza ; je ne suis pas sûre de vouloir aller jusque là...

Je vous envoie en document attaché un texte repéré sur Internet, d'une dame qui a l'air de "monter" (elle a écrit la préface du Commentaire de Galilée sur l'Enfer de Dante, à paraître en traduction française ; je vais essayer

de me la procurer). Dans le texte ci-joint, il est justement question de la théâtralité dans le Dialogue de Galilée ; je ne le trouve pas époustouflant (un peu scolaire) mais peut-être, si vous avez le temps de le lire (j'ai scrupule à vous inonder de textes ; d'une part, parce que vous l'êtes déjà par vous-même ; et d'autre part, parce que vous n'avez vraiment pas le temps de lire tout et n'importe quoi), pourrez -vous y trouver quelque chose d'utile?

Je risque d'être pas mal occupée par mon rôle de grand-mère aujourd'hui (mercredi) et jeudi (grève des enseignants) ; mais dès vendredi matin, je redeviens galiléenne. Je lis en ce moment, le soir à la chandelle, les textes dont vous m'avez donné des photocopies samedi et je cherche à identifier le "mal" dont parle Musil; je me demande (mais tout cela est très vague) si la passion de savoir, et ce mal inhérent à l'entreprise de connaissance scientifique, n'ont pas à voir avec l'instinct de chasseur (cela m'est venu en voyant "La femme sans ombre"(!) et cela cadrerait bien avec les allusions de Musil au caractère agressif de la connaissance scientifique). Bof, bof. Peut-être y a -t-il quelque chose à chercher aussi du côté de cet autre mythe, apparemment étranger à Galilée (mais ?), celui du dévoilement de la nature...Re bof, bof.

Je vous embrasse
Françoise

Première séquence : *jouer à la fille de...*

Par ailleurs :

Jeanne pourrait dire ce texte :

—Hélas, Monseigneur, votre cher ami et serviteur Galilée est maintenant aveugle depuis un mois, totalement et irrémédiablement ; et ce ciel, cet univers que j'ai élargi par de merveilleuses observations et de claires démonstrations, cent mille fois au-delà de ce qu'ont cru communément les sages de tous les siècles passés, pour moi maintenant il est si rapetissé et rétréci qu'il occupe tout juste l'espace de mon corps. (Lettre à Elia Deodati, 2 janvier 1638, texte italien dans Gandt p104)

—démésure, hybris tragique, de celui qui veut tout mesurer ! Typique des hommes de la Renaissance, qui ont supposé un monde géométrique, faisant comme si la perspective était la loi du réel. Il faut requalifier le crime.

—je n'ai pas idéalisé le monde, je l'ai agrandi ! On me fait le coup : tu n'as pas fait ce que tu croyais. Vous n'en avez pas assez de ce type de procès. Et toujours des procès, moi qui vous ai ouvert au monde sensible, qui vous ai obligé à donner vérifications à vos hypothèses, VÉRIFIER PAR VOUS-MÊMES, moi qui vous ai obligé à observer, qui vous ai fait sortir de vos livres et de vos théories (ah ! ces *Aristoteles dixit*) pour aller inspecter directement et personnellement les choses. J'ai

été un champion du regard ; cela ne veut pas dire que je n'avais pas une idée derrière la tête quand je regardais... Relisez par exemple l'histoire des taches solaires ; il fallait les voir ! C'est dans le *Discours sur les deux grands systèmes* p153 dans la traduction de mon ami Fréreau, beau travail, soit dit en passant. Vous vous demandez si Aristote a raison de faire converger les nerfs vers le cœur ; allez le disséquer (le cœur, pas Aristote, vous l'avez assez disséqué comme ça), et vous discernerez (*sehen ist nicht glotzen*) le grand cep des nerfs qui prend racine dans le cerveau. Sortez de vos bibliothèques : le grand livre de la Nature est dehors. Vous croyez peut-être que la philosophie est un livre, que c'est une invention de fantaisie comme l'*Illiade* ou *Le Roland Furieux*, de ces livres où l'on se moque pas mal de savoir si c'est la vérité qui y est écrite. La philosophie est écrite dans le très grand livre de l'univers... (*Saggiatore* p322)

—oui, on connaît la suite (*bande*)

—quand on a des yeux sur le front ou dans l'esprit, il faut s'en servir pour se guider ; c'est dans le début de la deuxième journée de mon *Dialogue*. Vous m'accusez, parce que je lis les mathématiques et avec elles, de refaire un monde de papier ; dérisoire ! L'éther d'Aristote, c'était du papier, mais mes satellites de Jupiter, ils existent, et pas sur le papier seulement ! Allez les voir ! Mon héliocentrisme, ce n'est pas un artifice mathématique, il est bien réel et concret, bel et bien. Et l'Amérique de Colomb, elle existe ou non ? C'est pareil.

—mon arbre est un faux cylindre, mais c'est moi qui taillais mes vignes, et c'est moi qui écoutais les chants des oiseaux, j'ai étudié toutes les manières de faire du bruit, de la musique, des chants d'oiseaux, les souffles de flûtes, les grincements de portes. Chaque fois que je me promenais, je recensais une nouvelle manière de produire un son. (ici la cigale). Utiliser la fin de la première journée du *Dialogue*

—vous voulez faire de moi un métaphysicien, mais je m'en fous. Je vais vous expliquer tout simplement, ce que c'est que regarder dans le livre de la nature. Même Simplicio a compris. Souvenez-vous de la petite leçon de Salviati sur la tangente et la fronde. Mesdemoiselles, aidez-moi. Si Copernic a raison et si la Terre tourne, les pierres, les clochers, les maisons, tout doit s'envoler. Tourner, ça crée une tendance à s'échapper, à s'éloigner du centre de la giration. L'enfant qui lance une pierre avec sa fronde, eh bien la pierre part.

(suite, cf. *Dialogue* 250)

Où est la démonstration dans le *Discours* où Galilée démontre que l'église ne bouge pas. Dans le matériau, les pistes. Scepticisme de Perrier, mais aussi son sens de l'anecdote. En trouver dans le matériau *porcépicure*. Aime bien raconter des histoires, pas jouer des rôles. Pyrrhon, le cochon qui garde son calme pendant la tempête, mais il rigole aussi parce que Galilée veut mesurer l'Enfer de Dante. Mais il aime bien tout le monde. La cigale de G. La fille d'alliance de Montaigne (il a joué Montaigne), Marie, un aussi beau rôle que la nonne.

Lutte du vrai contre le faux, lutte du vrai contre l'effroi. Redite.

vendredi 25 janvier 2008

Meilleure improvisation : faire tournoyer les mots dans la lave sonore. Trouver la grâce.

SM Céleste : on lui dit que les deux passions de l'Occident, etc, et elle ne connaît aucune des deux.

Faire travailler les danseuses sur le décentrement.

VIRGINIA : pourquoi papa n'est-il pas resté à Padoue ?

samedi 26 janvier 2008

Homme du possible. Un spectacle possible ? Comme dirait Musil, je traîne une ligne dans l'eau sans savoir s'il y a un hameçon au bout. Je ne parle même pas du poisson à prendre.

L'atmosphère du monde scientifique est extrêmement réjouissante à côté de celle de la culture ou du théâtre. Ce qui est vivant (donc mortel, mortifère), c'est la science et la technique. Ne sont pas dominées, comme nous autres, gens de théâtre, par les réalisations du passé. C'est notre aventure. Le lien entre la science et le capital. Question brechtienne. La science et l'économie. Je devrais davantage aller regarder de ce côté-là.

Dernière répétition à Berthier : peut-être des choses sont trouvées, comme un style de jeu ou d'être ensemble. Effet de tournoiement de la pensée.

Ajouter la fable « un animal dans la lune » de Jean 2.

Il faudrait encore avoir une lettre de Françoise : l'engagement copernicien, le désir de savoir, l'homme de vérité et ce qu'il cache. La question de la femme sans ombre ?

dimanche 27 janvier 2008

À la veille de partir à Strasbourg, opération délestage : quels livres emporter ?

mercredi 30 janvier 2008

Nous n'avons plus rien sur la question de savoir où se situe vraiment l'aventure de la connaissance : l'univers ou le cerveau, qu'est-ce qu'il y a de plus beau ? (redite, décidément)

Éléments pour une nouvelle lettre à Françoise :

- la lunette rapproche ou agrandit
- Josué en clé copernicienne (bon argument)
- la question de la femme sans ombre
- comment argumenter sur ce pb B16 de la raison soumise à la foi. Et comment introduire ça ?

Je voudrais faire quelque chose de mes petits mono-dialogues philosophiques (porcépicure, raison&foi, sens &vérité, entre autres). Des fichiers son, dits par un seul comédien, et que Bibi pourrait déclencher ?

La manie de vouloir apporter des preuves de l'existence de Dieu a beaucoup fait pour l'athéisme.

Ma chère Françoise,

J'ai bien eu votre message téléphonique. Je suis déjà à Strasbourg pour suivre le montage. Les comédiens ne commencent que vendredi.

J'avais mal compris pour samedi; de plus Jeanne m'avait dit que Pierre était malade...

Dommage, parce que j'aurais bien aimé vous poser quelques questions, le télescopage du plateau et des idées que nous tentons d'y "traiter" (prétentieux) a raison du peu de cerveau qui me reste.

Une des questions portait encore sur la lunette; j'ai bien compris (?) que c'est Kepler qui peut assurer que ce qu'on voit avec, c'est bien la réalité et non pas la souris de La Fontaine qui accouche d'un éléphant (j'ai lu à mon petit-fils "Un animal dans la lune"; j'avais complètement oublié ce truc), mais ce que j'aimerais comprendre, c'est, à propos de la question de savoir si la lunette rapproche ou agrandit, pourquoi le rapprochement va, comme il me semble l'avoir lu, va dans le sens d'un cosmos héliocentrique.

Il y a autre chose: il me semble aussi avoir lu quelque part, mais je ne sais plus où que Galilée faisait une lecture de l'affaire Josué en clé copernicienne et ne se contentait pas de dire que l'Écriture se foutait un peu de l'astronomie... Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? De la même manière, c'est-à-dire très approximativement, je ne suis

pas certain de comprendre en quoi les satellites de Jupiter sont en contradiction avec le système de Ptolémée. Mais ça se soigne peut-être.

Plus grave enfin: je n'ai pas encore trouvé l'astuce pour introduire Benoît 16 dans notre affaire. Il me semble quand même que cette OPA de la raison par la foi mériterait un petit développement; mais comment ne pas être lourdingue, et comment lui répliquer autrement que par l'argument du copain de la Sapienza, la foi n'a pas à se mêler de ça, et dehors! On sent que c'est un peu plus compliqué, et tout ce pataquès qui dure depuis saint Pierre (le chrétien doit toujours être prêt à "rendre raison" de son espérance, s'il se sent obligé de démontrer le sens profondément rationnel de ses convictions), c'est son affaire, et comment ça se retourne? par quel tour de passe passe, est-ce la foi et donc l'espérance qui doit donner ses raisons à la raison? Pénible. La foi qui guide la raison, on ne peut tout de même pas en rester là ; mais comment être percutant?

Voilà où j'en suis ou n'en suis pas.

Ce serait bien que vous veniez nous voir ; dites-nous vos possibilités et nous en discutons.

En attendant, en vous attendant, je vous embrasse.

jf

vendredi 1er février 2008

Cher Jean-François,

Je vais essayer de répondre à certaines (pas toutes, hélas) de vos questions.

1) Pourquoi le rapprochement (obtenu grâce à la lunette) va dans le sens d'un cosmos héliocentrique.

S'il y va, ce n'est pas de façon directe. En permettant de voir des montagnes sur la lune, supposée parfaitement lisse à cause de son statut d'astre céleste (lisse parce que parfait), l'observation de Galilée (rendue possible par le grossissement de la lunette) montre que la Terre et la Lune sont de la même "eau" ou de la même "farine" si je peux dire, et que donc cette histoire de perfection (le ciel) et d'imperfection (la Terre, lieu de corruption, de moisissure, j'en passe et des meilleures, mais également lieu de vie, lieu où l'on meurt et naît) ne tient pas la route : la terre n'a rien d'exceptionnel. Elle n'est donc pas au centre.

Maintenant, si vous voulez (j'ai peur de vous ennuyer, mais vous pouvez toujours "sauter"), je peux essayer d'expliquer cette histoire de "grossissement". La définition "scientifique" du grossissement d'un instrument (40, 50, 120 par exemple ; 40 pour la lunette de Galilée) est la valeur du rapport entre l'"angle" sous lequel on voit un certain objet à travers l'instrument et l'"angle" sous lequel on voit le même objet à l'oeil nu. Ce grossissement est équivalent à un rapprochement; car l'effet de la combinaison de lentilles qui constitue la lunette (par exemple) est de produire une image de l'objet observé, objet généralement gros et supposé à grande distance (300 000 Km pour la lune) ; image qui 1) se trouve à distance finie de l'oeil de l'observateur (genre 1 mètre) ; et 2) est de taille beaucoup plus petite que l'objet observé, par exemple pour la lune, 30 cm au lieu des milliers de kilomètres que vaut le diamètre de la lune.

Le résultat combiné de ces deux effets est que l'"angle" sous lequel on voit

la lune à travers la lunette est le même que celui sous lequel on verrait une tige de 30 cm placée à 1 mètre de l'oeil, lequel angle est beaucoup plus grand que l'angle (moins d'un degré d'angle) sous lequel on voit la lune à l'oeil nu.

Ce "rapprochement" a pour effet que l'on voit ainsi des détails que l'on ne voit pas à l'oeil nu. Car, "voir un détail", c'est voir comme "séparés" deux points qui sans l'instrument apparaissent comme confondus. A ce stade, il faut pousser l'analyse un peu plus loin, et faire intervenir la structure de la rétine de l'oeil, instrument incontournable. La rétine est "tapissée" (comme on dit dans les manuels) de cellules nerveuses ; deux points dont les images à travers l'oeil (cristallin et tutti quanti) tombent sur deux cellules distinctes sont vus comme séparés ; si leurs images sur la rétine tombent sur la même cellule, ils ne donnent qu'une seule impression et sont donc vus comme confondus. Là encore, c'est une question d'"angle" sous lequel on voit l'objet (ou l'image). S'il est trop petit, on ne voit qu'un point ; s'il est assez grand le haut et le bas de l'objet apparaissent séparés ; on les "distingue".

D'où il faut conclure que puisque l'angle sous lequel on voit le segment qui joint le bas d'une montagne sur la lune à son sommet est plus grand à travers la lunette qu'en l'absence de lunette, le haut et le bas de la montagne seront vus comme séparés, distincts à travers la lunette alors qu'ils sont confondus (pas de relief) sans lunette.

En résumé, le grossissement porte sur l'angle sous lequel on voit l'objet observé ; c'est cet angle qui est "gros" par l'intervention de l'instrument. Qyi dit grossissement dit rapprochement apparent (apparent parce que c'est l'image qui est rapprochée et pas la lune!) ; qui dit rapprochement dit plus de détails (c'est "normal").

Ouf! Mais encore une fois, vous pouvez "passer". D'autant que je ne suis pas sûre d'avoir répondu à ce qui était votre question.

2) Lecture copernicienne par Galilée de l'histoire de Josué. J'ignore si cela existe ou pas ; je vais chercher. Au demeurant, je ne pense pas que Galilée ait dit que les Ecritures se foutaient de l'astronomie ; mais plutôt que nous nous trompions dans l'interprétation des Ecritures chaque fois qu'elles semblaient être en contradiction avec l'astronomie. Ainsi dans les *Considérations sur l'opinion copernicienne* (cité par Fabien Chareix, p. 102 dans *"Le mythe galilée"*, mais par beaucoup d'autres) : "Le mouvement de la Terre et le repos du Soleil n'ont jamais pu être contre la Foi ou les Ecritures saintes, quand elles ont été véritablement prouvées, par des expériences sensibles avec des observations minutieuses et des démonstrations nécessaires, comme étant vraies dans la nature par des philosophes, astronomes et des mathématiciens ; mais dans un tel cas, si quelques passages des Ecritures parurent dire le contraire, nous devons affirmer que c'était à cause de la faiblesse de notre intellect, lequel n'avait pu pénétrer le vrai sentiment de l'Ecriture sur ce point particulier ; et c'est une doctrine commune et absolument exacte qu'une vérité ne peut

être contraire à une autre vérité".

3) Pour les satellites de Jupiter, je crois que leur "force" vient de ce que Galilée avait découvert un système qui tournait autour d'autre chose que le centre de la Terre, autour duquel tout était censé tourner, dans le système de Ptolémée. De plus, ces satellites appartiennent au ciel ; ils devraient ou bien être fixes (s'ils étaient sur la sphère des fixes) ou bien être errants comme des planètes ; or ils ont un mouvement régulier non erratique.

4) Pour ce qui est du pape, je suis un peu sèche. Je ne vois qu'une objection à lui faire pour le moment, qui n'invalidé que très modérément son discours. A savoir qu'il n'est pas vrai que les mathématiques expliquent le monde : elles expliquent des choses du monde, certaines choses, celles qu'elles peuvent expliquer justement, mais ce n'est qu'une goutte d'eau dans un océan. Cette objection est tellement bête que je m'étonne qu'un homme cultivé comme le pape puisse dire "La chose surprenante est que cette invention (les maths) de notre esprit humain, est vraiment la clef pour comprendre la nature, que la nature est réellement structurée de façon mathématique...". J'aime mieux à tout prendre la phrase d'Einstein : "ce qui est incompréhensible c'est que ce monde puisse être compris" (il faudrait retrouver la phrase exacte car citée comme je le fais, elle ne précise pas que ce n'est qu'une petite partie du monde qui est comprise, mais c'était pourtant l'idée d'Einstein). Une explication de ce manquement à l'érudition élémentaire est que le pape est totalement omnibulé, par la maîtrise du monde, l'utilisation, le "travail avec la nature" (quelle drôle d'expression!). Bref le viol! Ce qui me rapproche de la Femme sans ombre. La Femme sans ombre ne peut pas enfanter. Et ceci en dépit du fait qu'elle reçoit toutes les nuits la visite ardente et vigoureuse d'un "chasseur", lequel la quitte au petit matin pour aller chasser toute la journée, "pour elle" dit-il. C'est ce chasseur que certains commentateurs ont identifié à l'homme de science, l'intellectuel, maître de la nature, animé de la volonté d'agir "avec une passion implacable et sans équivoque" comme dit Musil, "pour elle". A première vue, Hofmannsthal a l'air plus cucu que Musil, avec ses histoires de bébés à naître et d'amour qui sauve. Mais c'est à voir ; chez Musil il y a aussi l'amour contre la force (Gewalt). Et d'ailleurs, c'est exactement ce que dit Ratzinger : les mathématiques sont chapeautées par une Raison (ce qui revient à dire qu'elles sont moins raisonnables que la dite Raison), laquelle est "également Amour". Tout ça sent le curé à plein nez, et pour cause ; mais le fait est que nous sommes dedans et bien dedans, et depuis un bon bout de temps (au moins le début du XXème siècle). Finalement Cini (le mec de la Sapienza) qui dit que le pape veut ramener la science à la "pseudo-rationalité des dogmes de la religion" n'y est pas du tout : le pape veut nous ramener à la Raison, laquelle se moque des dogmes, et est finalement cette synthèse d'efficacité et d'amour que veut représenter Ulrich. Et voilà que ce salaud de Benoît Truc vient nous gâter même la lecture de "L'homme sans qualités".

J'aimerais aussi venir à Strasbourg ; cela m'intéresserait beaucoup ; il faudrait que ce soit dans la première quinzaine de Février car après, il faut bien que quelqu'un emmène Antoine et Pierre à l'école tous les jours,

Mathieu jouant les méchants dans James Bond dans les Caraïbes et Jeanne la fille de Galilée à Strasbourg! Dites-moi si certains jours vous vont mieux que les autres dans cette période.

Je vous embrasse,
Françoise

Et là, si deux points qui sont en réalité distincts (comme la base et le sommet d'une montagne sur la lune), semblent (ou apparaissent comme) distincts, c'est que les rayons issus de ces deux points viennent frapper la rétine en deux points qui n'appartiennent pas à la même cellule nerveuse.

Une lettre à exploiter, je crois. J'aime cette correspondance, et qu'elle nourrisse le spectacle. Ce soir, un peu moins d'angoisse. Est-ce parce qu'il faut y aller demain, et que l'attente de ces derniers jours était stressante (quel mot mettre à la place ?) : s'y coller n'est pas plus mal. Tombé dans le piège ce soir : quasi obligé de voir *Edouard II*, mis en scène par A-L Liègeois. Pas pu m'esbigner, j'étais assis auprès de la metteuse en scène. Cela ne s'appelle pas faire du théâtre, mais en refaire. Déjà vu, pas une idée de notre temps. Tout le monde content. Mais ça ne m'a pas démoralisé. Ces fables ne racontent plus rien. Choucroute à « La Victoire » avec Olivier et Freddy. Utile et agréable, bien. Regonfler le moral ? Le leur, pas trop dégonflé, en réalité. Regonflé le mien.

Idée des informations à glisser sur l'écran (spatio-temporelles : Montpellier décembre 2008 ; Arcetri 23 juin 1623, Kablé 29 février 2008, etc.)

Que faire de ça ?

—Prenez garde, théologiens, qu'en voulant que les propositions touchant le mouvement et le repos du soleil et de la terre soient une matière de foi, vous vous exposez au danger de devoir peut-être avec le temps taxer d'hérésie ceux qui ont soutenu que la terre était en repos et que le soleil se déplaçait dans le ciel ..

vendredi 1er février 2008

Le soir.

Première journée à Kablé. *Depressing*. Tout de nouveau insaisissable. Ou bien tout m'échappe.

Dans la lettre à Christine, faire comprendre que c'est la fille qui lit la lettre du père. Ça c'est de la pensée armée. La paranoïa ; le combattant. Ça peut surprendre sa fille.

Épaisseur narrative du côté de SM Céleste. C'est l'histoire que nous racontons. Nous

la retournons comme un gant avec Montaigne. Pour crédibiliser : Montpellier 18 décembre 2007, couvent des Ursulines, mais qui est aussi le CCN de Mathilde Monnier ; puis Arcetri et les dates. L'affaire Galilée évoquée par sa fille. Contrepoint Montaigne.

Librairie de Montaigne : pourquoi je suis copernicien ? Mais comme tout le monde qui pense un peu... Pas de quoi fouetter un savant.

samedi 2 février 2008

Un vrai casse-tête ; ça casse le reste aussi. Aujourd'hui vérification du matériel. D'abord celui de Marie-Céleste, que je puisse le mettre définitivement au point demain dimanche. Aussi : tout ce qu'on peut faire depuis ou du couvent d'Arcetri. Écrire au père ; lire les textes du père ; finir par comprendre le drame du père, pressentir la suite. Se demander ce que le Père désirait vraiment. Est-ce qu'on va jusqu'à l'idée de la découverte du chasseur ? Dans la mesure où Jeanne s'est emparée du texte de Musil : il pourrait perversément lui être donné par Olivier... Ça c'est le complexe SM Céleste.

Olivier, en face quel matériel ? un peu de pensée antique, la science pour avoir l'ataraxie ; Montaigne, Anders, et un peu de critique contemporaine...

Freddy et Brecht.

dimanche 3 février 2008

Malaise hier. Je n'arrive pas à décrocher quelque chose de Perrier. Ni n'ai fait le tour de ce qu'il pourrait dire (quant à faire quelque chose ?) Mélange du Büchner au milieu des sentences de la librairie. Et tout à l'avenant. Comme s'il ne comprenait ni ce qu'il dit, ni l'enjeu du spectacle. Vais devoir refaire le tour du matériau possible pour lui, et concentrer le nombre de textes. Et pour le reste, qu'il ne bouge que peu. On n'a qu'à le mettre dans une stalle, et il n'en bouge plus.

Il ne peut intervenir que lorsqu'on a introduit la pensée de Galilée, le copernicianisme, etc. Il est sur trois chronologies : celle de l'époque (il montre qu'une génération avant Galilée, Copernic a fait sa percée ; Montaigne est copernicien, et n'en fait pas un plat.) ; l'époque presque actuelle (Anders, mais Husserl aussi), et le rêve de la science épicurienne ; à la fin peut-être. Et termine le tout avec l'Ecclésiaste.

Comment construire le petit drame de SM Céleste ? La lettre du 10 décembre laisserait croire à une fin heureuse de l'affaire, -Galilée rentre chez lui-, sa fille nage dans le bonheur. Trois mois après, elle est morte.

Il faut qu'on dramatise un peu plus ; l'inquiétude de la fille pendant le procès. Elle ne peut comprendre ce qu'il a fait de mal. Elle s'interroge ; elle est curieuse de son père, etc ; donc étaler le matériau SMC sur toute la longueur du spectacle ; et papa qui n'a rien prouvé.

Olivier consolateur ? A la fin, Virginia aurait préféré être la fille d'alliance de Montaigne ? Comment traiter ces affaires de filiation ?

Freddy introduirait la catastrophe. Olivier l'explication Anders.

Sur ce qui peut « revenir » aux danseuses : la boule de plomb du mât du navire, la chute des corps, la cabine, la relativité (mouvement), le cercle, etc.

L'affaire Josué : il faudrait vraiment la comprimer pas mal. Comment ça ne met pas trop Galilée en difficulté.

mardi 5 février 2008

Répétition de lundi : des essais sur la question du mouvement (relativité). Pas grand résultat : le pouls de Jeanne, des immobilités ; les satellites de Jupiter avec l'aide du piano. Olivier pas remuable. Finir sa partition. Sur les Anciens, cela suffit ; il y en a même trop. Réduire m2m. Anders plus quelques objections ; mais comment introduire le pape ? Et le débat d'aujourd'hui ? Je nage complètement ; quand je dis : je nage, je veux dire que je me noie. La tasse, au moins.

Je vais nécessairement bientôt mourir, et je n'ai pas vocation à gâcher ce qui me reste de temps à faire du théâtre, sans mission particulière. Cette fois-ci, particulièrement, aucun plaisir, et la claire conscience que le résultat ne peut être qu'inepte, qu'inerte. Manquer un but qu'on n'a pas repéré, c'est fortiche.

Freddy peut faire l'expérience de la chaise avec Jung-ae. Jeanne vient les interrompre : Freddy se fait traduire : la terre tourne joyeusement, etc. La joie de la science nouvelle, ce n'est pas une vexation... La joie de la libération. Mais Galilée n'a pas « aboli le ciel » ; il est parti à son assaut.

La relativité : repartir de ces questions du mouvement : pour *expérience*.

—laissons tomber une boule de plomb du haut du mât d'un navire au repos et notons l'endroit où elle tombe, tout près du pied du mât.

—du même endroit, on laisse tomber la même boule quand le navire est en

mouvement : où la pierre tombera-t-elle ?

—à un endroit éloigné de l'autre d'une distance égale à celle que le navire aura parcourue pendant le temps de la chute ?

—ou exactement au même endroit ?

mercredi 6 février 2008

Revenir sur les astres médicéens. Enjeu pour nous ; nous différencier de Brecht. Galilée en fait une narration. Forme narrative.

—cette découverte dépasse de loin tout émerveillement, ce qui nous a poussé à mettre au courant tous les Astronomes et les Philosophes.

Transfert aux Citadines. Un peu rassuré ou mieux assuré pour terminer le job, comme dirait Bush. Le genre hôpital me convient mieux que l'espèce de résidence secondaire avec colombages, jardinet et l'impression d'être chez les gens. La location, quoi.

Une journée sur la lune : le petit passage Freddy/Jung-ae, pas trop mal ; le drap blanc liant les filles pour faire système planétaire, soit. Passage de la lune à la contradiction /objection possible ; Rita danse de l'italien. Bibi au milieu des truies. Tout le monde est content.

Comment avance-t-on ? Par petits paquets : le couvent (resterait le pb des formules de vie de Claire, si Mathilde vient, elle peut les dire, sans truchage.) Les lettres de SMC, quel intérêt ? L'amour filial, le roman de cette jeune femme, son sort cruel, et le papa vu à travers elle. Montée de la tension, jusqu'à l'évocation indirecte, implicite de l'affaire Galilée. Comment répartir cela le long du spectacle ? Finir par le retour de Galilée à la maison.

L'acquis : le choix des lettres. Ce qui est encore problématique, c'est l'exploration que la fille, c'est-à-dire, nous, fait dans la pensée de son père, et les objections qui vont avec. Mais plus tard. Il a sa manière de voir la lune (1) ; nous voudrions aussi traiter les satellites de Jupiter. Et avoir quelques expériences de pensée sous la main. Le problème du mouvement : se mettre au clair là-dessus pour ne pas tomber dans l'idéologie positiviste. Les questions à laisser sans réponse : cf. *expérience*. Demain ne pas oublier d'enregistrer Françoise, et bien préparer les questions (au fait, son contrat ?). Communiquer le plaisir non de prouver mais de faire des conjectures ? Possible. Ne pas perdre la chorégraphie la plus simple : la terre au centre, puis la terre qui n'est plus au centre. Ça amuse les nonnes.

Resterait l'époque, la nôtre, ou celle dont nous héritons. Il y a l'amorce : le cri universel d'effroi. De là Anders, Husserl, et moi.

vendredi 8 février 2008

Jeanne qui aujourd'hui nous quitte pour aller donner un récital ; faire avancer la machine Perrier. Revenir sur le matériau « antiquité ». Ce qu'il faudrait éliminer. Examen du matériau Montaigne ; à réduire aussi ; et puis le moderne, s'y retrouver un peu dans les objections. Freddy ; bien isoler ce dont on a besoin dans la pièce de Brecht.

Le problème, c'est le contexte politique : l'offensive de Benoît 16.

Faire répéter les danseuses avec Bibi. Filmer des choses.

Répéter les entrées Olivier/Freddy :

1-je préfère les petites formes aux grandes machines : pourquoi il ne veut pas jouer Galilée.

2-Müller cite une scène entre Virginia et son père : elle lui lit les inscriptions de Montaigne

3-filiation ? Tu devrais monter le *Cercle de craie caucasien*. Et Marie ? Écoute.

4-raison et foi : B16 et son actualité.

Après la répétition : tournage avec Pierre ; c'est assez troublant, la Bibi en relief. Travaillé les entrées (cf supra). C'est bien de ruminer du Montaigne. Veut pas jouer de grands trucs ; y a qu'à demander à Piccoli, etc. Le rapport à Brecht peut se régler, Freddy lisant des extraits de la pièce et en faisant travailler dessus les danseuses. Jeanne pourrait être en retrait, ou venir traduire, si elle est en train de faire autre chose. Pour Olivier, passer facilement d'un matériau à l'autre, sans explications.

samedi 9 février 2008

Françoise minimise l'effet B16. On ne va pas lui répondre du tac au tac. « Le Pape est le Pape, vous c'est vous ! ». Imparable. Il est vrai que nous ne faisons pas le même métier, et que nous n'avons pas la même force de frappe, pas le même nombre de divisions.

Je ne parviens pas à travailler cette nuit. Je regarde, impressionné, à la télévision la fin du *Journal d'une femme de chambre*. Pris dans les filets de la fiction. Ça me rend cafardeux.

Juste avant de m'endormir : « je ne fais point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieux traitées chez les maîtres de métier, et plus véritablement. Montaigne (387)

Dramaturgie du spectacle, des spectacles : « À même que mes rêveries se présentent je les entasse ; tantôt elles se présentent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire ainsi détraqué qu'il est. »

Le pape fait le procès de la raison : elle serait la folle du logis, pour un peu, si elle n'était guidée par la foi. Mais il faudrait tout autant faire celui de la foi. Qu'est-ce que c'est que ça, la foi ? Tu connais, toi ? Ce n'est de foi qu'il s'agit, mais de croyance, pas d'amour. Et nous ne savons pas ce que c'est que de croire.

À la fin : la crise de la science contemporaine : réussite ou échec ? est-ce de cela qu'il faut débattre ?

Le débat n'est même plus celui de la crise de la science européenne. On dirait que la cause est entendue ; nouveau cliché foi/raison ; il semble à beaucoup naturel que la foi *la ramène*. Un comble.

En chemin vers la salle de répétitions : sur la place Kleber, un petit ballon bleu s'envole dans le ciel. Mémoire et émotion à son comble : je revois, je revis mon premier ballon perdu sur la plage de Malo-les-Bains dans les années 50 (pourquoi me quittait-il ?), et tout soudain m'envahit le sentiment violent d'avoir gâché ma vie. Que s'est-il passé entre cette perte, cet envol, un vol, et aujourd'hui ? Pas grand-chose. Même pas une vie couchée sur le papier. Une vie gâchée.

Discussion avec Julie après la répétition (Jeanne mordue par Bibi) : c'est peut-être à moi de lire les lettres de Françoise à moi adressées. Mais il faudrait aussi lui répondre : sur Benoît 16 ? Montaigne qui n'apparaît pas assez ?

Quand Montaigne parle de la science, il parle de toute espèce de savoirs, pas de la science au sens où Galilée « invente » la physique moderne. Idée d'une réalité objective descriptible par des moyens rationnels.

Montaigne comme l'anti-Augustin. Cela n'a pas été encore beaucoup exploité... m2m machine de guerre contre le Benoît ?

Esquisse d'une lettre à Françoise : merci de votre message, etc. Je suis bien d'accord qu'il ne faille pas répondre du tac au tac au Benoît, d'autant que d'après mes estimations, nous n'avons pas la même force de frappe ni de conviction. N'empêche, quand, pour les raisons que vous connaissez, je me suis intéressé au mythe de Galilée en relisant la pièce de Brecht et en cherchant de bonnes raisons de

ne pas la monter, j'ignorais que la conjoncture allait évoluer aussi vite, et que le Pape allait redonner actualité à ce débat dont on pouvait penser qu'il n'amuserait plus personne, je veux parler du rapport raison et foi dont on a voulu faire la légende sous le portrait de Galilée. Vous savez, cet homme plus je le fréquente, plus j'aimerais être son ami. Je ne sais pas s'il a prouvé grand-chose, mais enfin, que l'on veuille ou non réécrire l'histoire, Feyerabend ou pas, ce n'est pas Galilée qui a tort, n'est-ce pas ? et j'avoue un faible pour les grandes intelligences. Benoît 16 m'agace, pour la raison (sic) que ces doctrinaires rabâchent toujours la même chose. L'art et la science ont au moins en commun de chercher du neuf. Ce radotage papal, sur le salut par l'espérance, quel crédit peut-il encore avoir ? Vieux chewing-gum.

Comment, en quelques mots acerbes, refuser le débat ? Quelle autorité a le Pape sur moi ? Aucune, je le trouve un piètre penseur et un personnage ridicule, et celui-ci n'est vraiment pas sympathique. Ce n'est pas parce que les ayatollahs sont pires qu'il faut se reconnaître en lui. Ce n'est pas parce que l'Église catholique s'est dotée d'une Académie des sciences...

Une référence : L'année dernière, lors d'une visite au Brésil, le pape Benoît XVI a déclaré que les populations natives des Amériques avaient « languì en silence » après la foi chrétienne que leur ont apportée leurs conquérants et colonisateurs.

Montaigne machine de guerre contre B16 : m2m ne réconcilie pas le logos grec et la foi chrétienne ; il est partagé entre les deux, vit et pense dans le *gap*. Sa richesse. L'Europe, ce n'est pas seulement l'addition du double héritage grec et biblique (judéo-chrétien, tiens), c'est aussi l'inquiétude de l'un par l'autre ; d'où le subtil mélange chez Montaigne. On croit qu'il parle du dieu chrétien, et voilà qu'il cite Lucrèce.

dimanche 10 février 2008

Le rabâchis du Pape me casse le cerveau.

—la civilisation de l'amour

—tais-toi et nage

—la raison est amour

—comprends pas

J'entends qu'on parle d'une rencontre inter-académique sur le thème de « l'identité

changeante de l'individu » ; ça ne s'invente pas. L'individu chrétien, lui, ne change guère.

B16 s'en prend à l'idée que la science, les sciences pourraient circonscrire totalement l'être humain. Et alors qu'est-ce qu'on fait de son mystère propre ?

—aucune science ne peut dire qui est l'homme, d'où il vient et où il va.

—mais la religion le sait ? elle ne le sait que trop bien. Et comme on ne peut pas lui dire le contraire...

—le pape parle de la nécessité de la science de l'homme, la plus nécessaire de toutes les sciences : un grand défi qui se présente à nous est celui de savoir accomplir le passage, aussi nécessaire qu'urgent, du phénomène au fondement. On ne peut s'arrêter à la seule expérience ; il faut que la réflexion spéculative atteigne la substance spirituelle et le fondement sur lesquels elle repose.

—l'homme est toujours au-delà de ce que l'on en voit ou de ce que l'on en perçoit par l'expérience

—JP2

—oui.

Et le tour de passe-passe :

—négliger le questionnement sur l'être de l'homme conduit inévitablement à refuser de rechercher la vérité objective

—de quelle vérité objective voulez-vous parler, Benoît ?

—il faut parler du fondement sur lequel repose la dignité de l'homme

—vous ne pouvez avoir de la dignité de l'homme qu'une vision fantastique, comme reposant sur l'idée que l'homme est créé par Dieu, et à son image.

—cela signifie être aimé fait pour aimer. Et cette dignité est le fait de l'homme depuis la période embryonnaire jusqu'à sa mort naturelle.

—je parlait de littérature fantastique : c'est bien de l'honneur ! Il faudrait être capable de démonter une phrase comme celle-ci : à partir d'une interrogation sur le nouvel être issu de la fusion cellulaire, qui est porteur d'un patrimoine génétique nouveau et spécifique, vous avez fait apparaître des éléments essentiels du mystère de l'homme, marqué par l'altérité : être créé par Dieu, être à l'image de Dieu, être aimé fait pour aimer.

—où et quand la génétique a-t-elle fait apparaître cette altérité ?

—comment ne pas évoquer ici la merveilleuse méditation du psalmiste sur l'être humain tissé dans le secret du ventre de sa mère et en même temps connu, dans

son identité et son mystère, de Dieu seul, qui l'aime et le protège.

—d'où sais-tu que Dieu te connaît ?

—l'homme n'est pas le fruit du hasard, ni de déterminismes, ni d'interactions physico-chimiques : l'homme passe infiniment l'homme ; il est libre et cette liberté fait apparaître que l'existence de l'homme a un sens. Et la dignité de l'homme est à la fois un don de Dieu et la promesse d'un avenir

—je ne demande pas à te croire.

—tout cela repose sur les lois essentielles que sont la loi naturelle et la loi morale. À notre époque où le développement des sciences attire et séduit par les possibilités offertes, il importe plus que jamais d'éduquer les consciences de nos contemporains pour que la science ne devienne pas le critère du bien, et que l'homme soit respecté comme le centre de la création et qu'il ne soit pas l'objet de manipulations idéologiques

—tu parles d'or

—toute démarche scientifique doit être une démarche d'amour. Vive saint Thomas !

—et Augustin ?

—croire pour comprendre, car croire ouvre le chemin vers les portes de la vérité ; et comprendre pour croire, qui permet de rechercher la vérité afin de rencontrer Dieu, afin de croire.

—me voilà fait aux pattes. Et moi qui ne sens pas en moi la présence de Dieu, qu'est-ce que je fais ?

—ton cœur est inquiet tant que tu ne reposeras pas en Dieu

—je risque d'être inquiet encore un moment.

—je crois qu'il faut ramener les hommes à l'espérance de trouver la vérité, cette vérité qui est le Christ même, véritablement Dieu.

—toujours l'espérance !

—surtout toujours les deux critères fondamentaux : le respect inconditionnel de l'être humain comme personne, de sa conception jusqu'à sa mort naturelle, et le respect de l'originalité de la transmission de la vie humaine à travers les actes des conjoints. La congélation des embryons humains, la réduction embryonnaire avec le diagnostic préimplantatoire, les recherches sur des cellules souches embryonnaires, les expérimentations du clonage humain, la fécondation artificielle in vitro montrent que la barrière pour protéger la dignité humaine a été franchie. L'homme est devenu simple matériel biologique.

lundi 11 février 2008

Il faut penser carcasse. Combien de débuts possibles ?

Début Montpellier décembre 07 ; ça me paraît pas mal. Sur le mode du ressouvenir. Une histoire de citrons, de chorégraphies avec citrons ; la vie du couvent, l'intérêt pour le Père (voire pour la pensée du Père). Jusqu'à arriver à la question de savoir comment s'adresser au Père. « Carissimo, etc. ». Là, on pourrait avoir un passage de Bibi. Est-ce qu'il y aurait là une scène infirmerie ? Avec les questions posées au père ? Rêve aussi bien.

Cher Jean -François,

Dans l'un de vos précédents mails, vous me parliez de difficultés à propos du char du soleil arrêté par Josué. Je comprends votre embarras, probablement provoqué par la lecture de la lettre à Christine de Toscane . L'argumentation de Galilée (déjà avancée dans la lettre à Castelli) est une fois de plus retorse : il démontre que la lecture littérale du passage de la Bible n'a pas de sens à l'intérieur du système ptoléméen, lui-même : pour allonger la durée du jour, il aurait fallu non pas arrêter le soleil, mais au contraire accélérer sa course. (C'est ça j'imagine qui est difficile à comprendre ; en tout cas, moi, je ne le comprends pas tout de suite, sans réfléchir, sans me faire un raisonnement in petto, raisonnement que je vais vous infliger dans un instant). Après quoi, il se sert de cet exemple pour indiquer comment il faut lire et interpréter les Ecritures : "Il me semble donc", conclut-il, "si je ne me trompe, que c'est une chose manifeste que, si l'on suppose le système de Ptolémée, il est nécessaire d'interpréter les paroles dans un sens quelque peu différent de leur signification". Les Ecritures adaptent donc leurs paroles aux capacités des ignorants ; elles s'expriment conformément à leur entendement (celui des ignorants), sans prétendre leur apprendre la constitution des sphères" ; c'est ce qu'il demande que l'Eglise fasse à l'égard du système copernicien. "L'intention de l'Esprit saint, comme le dit Galilée dans un autre passage de la même lettre, est de nous enseigner comment on va au ciel et non pas comment va le ciel". (pas mal!)

Reste à comprendre pourquoi il ne faut pas arrêter le soleil pour allonger le jour, mais au contraire l'accélérer -- dans la perspective de Ptolémée. Dans le système géocentrique, la Terre est au centre (comme dirait M. de Lapalisse) et l'ensemble des sphères célestes (il y en a plusieurs concentriques) tourne autour de la Terre d'un même mouvement (les sphères, sur lesquelles les astres sont accrochés comme des lampions, tournent ensemble), d'un mouvement qui fait accomplir à toutes les sphères un tour en 24 heures (mouvement diurne). Par ailleurs, sur chaque sphère, chaque planète (dont le soleil, considéré dans ce système comme un "astre errant"; la distinction planète/étoile, enseignée à l'école maternelle aujourd'hui, est un acquis de Galilée : le soleil éclaire les planètes) ; chaque

"planète", donc, a un mouvement propre, qui la caractérise, mouvement de rotation beaucoup plus lent (un tour complet est accompli en 365 jours) que celui d'ensemble (mouvement diurne de période 24 heures) ; ce mouvement là est EN SENS CONTRAIRE du précédent.

Kuhn (Thomas) compare ce mouvement à celui d'un gérant de manège qui ramasse les tickets pendant que le manège tourne, en se déplaçant à contre-sens de la rotation des enfants, et qui accomplit son travail (ramasser tous les tickets) en un temps correspondant à plusieurs tours du manège lui-même. J'imagine (mais j'imagine seulement, j'ai quand même du mal à raisonner en termes ptoléméens) que les raisons pour lesquelles, dans le système ptoléméen, le mouvement annuel doit être en sens contraire du mouvement d'ensemble (diurne, ici le mouvement des enfants tournant sur leur manège) sont les mêmes que celles pour lesquelles, spontanément, le gérant va en sens contraire de la rotation du manège ; ce sont des raisons d'équilibre -- qu'il est relativement facile d'explicitier dans le système newtonien (en calculant les forces) ; mais cela se "sent" intuitivement (les gérants de manège ne sont en général pas diplômés de mathématiques ; encore que de nos jours...) : le ramasseur de tickets tient mieux sur ses jambes en se déplaçant à rebours qu'en allant dans le sens de la marche du manège, où les forces dues à la rotation l'entraîneraient trop vite en avant, le faisant trébucher (et l'empêchant d'accomplir son travail).

Première conclusion : 1) seul le mouvement annuel appartient en propre au soleil ; 2) le mouvement annuel du soleil et son mouvement diurne sont en sens contraires.

La durée du jour sur la terre (immobile) est donc donnée par la combinaison de ces deux mouvements. Dans l'image du manège, c'est la durée qui sépare deux passages successifs du gérant (figurant le soleil) devant une même personne postée sur le bord, attendant que sa progéniture ait fini de tourner. Si le gérant ne se déplace pas sur le manège, il accomplit un tour dans le même temps que les enfants (figurant les autres "planètes") ; plus il avance vite dans le ramassage de ses tickets, plus le temps mis par lui pour repasser devant la personne postée sur le bord augmente. A la limite, s'il ramasse les tickets, à la même vitesse (à rebours) que celle avec laquelle le manège tourne, il paraît immobile à la mère postée sur le bord du manège.

Deuxième conclusion : pour allonger la durée du jour, il faut que le soleil accomplisse sa course (mouvement annuel propre) plus rapidement (il ne s'arrête pas ; au contraire, il accélère). Pour que le soleil paraisse immobile, vu de la terre, il faudrait qu'il accomplisse son mouvement propre en un jour (24 heures), au lieu de 365 jours.

Mais, car il y a un mais, ce qui compte, pour la durée du jour, c'est la combinaison des deux mouvements dont est animé le soleil. Jusqu'à présent j'ai considéré qu'arrêter le char du soleil, voulait dire arrêter son mouvement propre (celui du ramasseur de tickets) -- et que dans ce cas, on n'allonge pas le jour, au contraire. Arrêter le char du soleil veut peut-être dire, arrêter son mouvement d'ensemble, mouvement diurne, appelé traditionnellement mouvement du premier moteur. Galilée, dans la lettre à la g.d. Christine passe beaucoup de temps à envisager cette hypothèse, pour la raison que c'est comme cela que Denys l'Aréopagite et saint Augustin ont

compris la chose. Il produit alors un argument, COPERNICIEN cette fois là (si Dieu arrête le soleil, tout s'arrête car le soleil gouverne le mouvement des autres corps), permettant d'accorder le sens de la Bible et le copernicanisme. Argument qui n'est convaincant que si on croit en Dieu (ce qui est le cas de Galilée et de la grande duchesse), c'est-à-dire si l'on croit qu'il est possible d'arrêter le soleil (dans une vision spinoziste, Dieu = nature, sans création, un tel argument ne vaut pas, me semble-t-il). Dans la lettre à Castelli, l'argument est moins développé. En réalité, comme le fait remarquer Michel Pierre Lerner, dans sa présentation de l'"Apologie de Galilée" écrite par Campanella (publiée, à Francfort(!), en 1622), Galilée n'a pas toujours été fidèle à sa ligne de défense : la Bible ne dit rien sur le comment des choses, ne contient pas d'enseignement scientifique, seulement un enseignement moral. Cette contradiction a été signalée (exploitée?) dans les Documenti fournis par un certain Pagano à la commission pontificale de "réhabilitation" (I Documenti del Processo di Galileo Galilei, Vatican City State ; Pontifical Academy of Sciences and Vatican Archives, 1984 ; je ne vous donne ces détails érudits et poussiéreux qu'afin de les fixer pour moi-même et savoir où les retrouver, à l'occasion). On peut toujours dire, comme le fait Lerner, que si Galilée s'est montré "concordiste" comme il dit, c'est seulement (souligné par Lerner) pour des raisons tactiques...

Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question et surtout je ne sais pas ce que vous pouvez en faire avec des corps, comme dirait ma fille Jeanne. D'ailleurs, ce n'est pas proprement galiléen (l'intention de Galilée est de montrer que ses adversaires n'ont pas bien compris leur propre système), mais d'un autre côté, ça a à voir avec le mouvement à la Galilée ; si c'était si clair pour un aristotélicien (ce que fondamentalement nous sommes restés), les "savants" ne se seraient pas trompés dans la qualification (arrêt ou accélération) de ce qui permet d'allonger le jour.

Bon ; voilà ; ça c'était la partie facile. Reste le pape. Qu'en faire? Que faire? Comme disait l'autre.
Je vous embrasse,
Françoise

jeudi 14 février 2008

Jeanne aux USA. Il faudrait avancer sur la partition de Perrier qui devrait en un sens être mon représentant. Me représenter ?

Il pourrait intervenir au moment où Jeanne lance « les filles de... ? » Montaigne lance ces histoires de filiation, que nous avons bel et bien perdues dans la bagarre. Ou il y aurait des choses que Bibi lancerait après les saluts ? En étant traquée (?)

Cher Jean-François,
il y a déjà longtemps, Julie m'avait demandé un texte devant figurer

dans le programme du spectacle. Je n'avais pas réussi à écrire quoi que ce soit et l'autre jour, elle m'a relancée m'indiquant que la date limite était le 15 février. J'ai donc essayé...

Mais je ne suis pas vraiment satisfaite.

Premièrement, je ne pense pas que ce soit ce qu'on me demandait. Il faut dire que je ne suis guère capable de faire autre chose que ce qui constitue mon fond de commerce, genre "réflexion littéraire sur des sujets scientifiques, par une scientifique, censée donc savoir de quoi elle parle". Je crains que ce ne soit pas ce que l'on attend quand on va au théâtre.

Deuxièmement, j'y parle probablement trop du pape ; ni le TNS ni l'Odéon ne sont des lieux de polémique avec le Vatican. Une fois de plus ce n'est pas ce que l'on n'attend quand on va au théâtre. Sans compter, le ridicule qu'il y a à affronter un tel "adversaire".

Enfin, troisième mission que je ne remplis pas : je ne parle pas du spectacle lui-même ; j'avais écrit quelque chose sur les corps, les danseuses, le cochon, tout à fait dans une autre veine ; mais je l'ai bazzardé car c'était trop nunuche. Là encore, je ne suis pas capable de sortir de ce que je sais faire. De plus, en tant que mère d'une actrice du spectacle, il m'est difficile de trouver le ton juste.

Donc, voilà, en document attaché. Peut-être conviendrait-il que je "passe" mon tour comme on dit aux cartes. N'hésitez pas à me manifester la plus grande franchise : je ne suis pas en sucre.

Je vous embrasse,
Françoise

« Ô mathématiques sévères...

Tourner autour de Galilée, c'est aussi tourner autour des mathématiques et du « grand livre de la nature ». Métaphore presque aussi vieille que le monde à laquelle Galilée donne un sens inédit en précisant que ce livre est écrit en langage mathématique et que les caractères de son écriture sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques. Là est le véritable point d'hérésie, qui vaudra à Galilée d'être condamné par l'Eglise catholique pour obstination, obstination à ne pas vouloir considérer la thèse du mouvement de la terre comme une hypothèse, mais bien comme une vérité suffisamment contraignante pour que même le texte de la Bible, l'autre grand livre, doive s'y plier.

Dire que le livre de la nature est écrit en langage mathématique c'est dire qu'une partie du monde, « la nature », est directement accessible à l'homme. Ce ne serait pas le cas si, comme dans l'art de la magie, le livre était écrit en signes assemblés

en formules incompréhensibles pour qui ne possède pas le code secret permettant de les déchiffrer. Ce ne serait pas le cas, non plus, si ces caractères étaient des lettres, formant un texte dont le sens résulterait d'une interprétation, elle-même discutable, révisable et ambiguë (comme c'est le cas des Ecritures, objet d'exégèse allégorique par excellence, et comme cela avait été le cas du Siderus Nuncius, récit littéraire des nouveautés observées par Galilée dans le ciel, dont le message était loin d'avoir été perçu comme indiscutable par les contemporains). Mais la situation change du tout au tout si, comme l'affirme Galilée, le grand livre de la nature est écrit au moyen de signes qui, s'ils ne sont pas ceux du langage commun, n'en forment pas moins un langage, le langage des mathématiques, dont la caractéristique essentielle est de ne pouvoir signifier deux choses à la fois -- car les mathématiques ont de tout temps été conçues et construites de manière qu'il en soit ainsi.

Pour lire le livre de la nature et le comprendre pleinement, directement, sans aucune ambiguïté, il suffit, dit Galilée, d'apprendre les mathématiques ; pour cela, il suffit d'être intelligent, il suffit d'être homme. L'homme n'a besoin de personne pour lire et comprendre la nature. Plus même, le caractère univoque des mathématiques, donne aux matières dont elles traitent un statut de vérité certaine auquel aucun texte littéraire (ou littéral) ne peut prétendre.

L'univocité des mathématiques est ce qui a perdu Galilée. Une première fois, en 1633, lorsque pensant avoir mathématiquement établi le mouvement de la terre, par sa théorie des marées, il se crut assez fort pour refuser d'y voir autre chose qu'une vérité certaine -- ce qui l'amena sûrement et prestement devant le tribunal de l'Inquisition, avec le résultat peu glorieux que l'on sait. Une seconde fois, dans les années 1990, lorsque la commission pontificale chargée de la révision de son procès, retourna l'argument contre lui et donna raison à l'Eglise, au motif que sa théorie mathématique des marées s'était révélée fausse, et qu'en conséquence il ne disposait d'aucune preuve contraignante du mouvement de la terre. C'est ainsi qu'au nom de l'univocité des mathématiques, ce fut l'Eglise et non pas Galilée qui fut réhabilitée, contrairement à ce qui fut proclamé urbi et orbi.

Mais que dire aujourd'hui de la force contraignante des mathématiques et de leur redoutable efficacité sur laquelle se fonde la maîtrise scientifique de la nature

développée depuis quatre siècles ? Faut-il y voir l'origine de tous nos maux, dont la destruction de la nature n'est pas le moindre ? Sans aller jusque là, on peut penser qu'avoir remplacé l'absolutisme de la religion par celui, non moins arrogant, de la science ne constitue guère un progrès.

Mais il est bon également de rappeler cette évidence : la nature n'est pas le monde. Si les mathématiques nous rendent accessible le livre de la nature, et jouissent dans ce domaine d'une efficacité sans pareil, elles ne sont d'aucun secours s'agissant du reste du monde, l'âme, la passion, les autres ... ; elles n'aident en rien à se connaître soi-même, connaître les autres, trouver des raisons de vivre, vivre. La religion aurait donc tort de s'alarmer : les mathématiques ne lui font pas concurrence. Et d'ailleurs la religion ne craint plus l'efficacité, rhétorique ou réelle, des mathématiques, comme le montrent les déclarations de Joseph Ratzinger les annexant dans les preuves de l'existence, sinon de Dieu, du moins d'une Raison « dans laquelle Dieu apparaît comme tel ». Le point essentiel est évidemment que cette Raison soit « créatrice », créant à la fois la nature et l'homme, inventeur sous influence des mathématiques. C'est là qu'est désormais le véritable enjeu.

Mais s'agissant de la nature qui n'est pas le monde, une anecdote me ravit. Celle de Pétrarque effectuant l'ascension du mont Ventoux et qui, une fois arrivé au sommet, au lieu de contempler la nature qui s'étale à ses pieds, sort de sa poche les Confessions d'Augustin et s'abîme dans la lecture du récit des tourments de l'âme. »

Dire que la répétition fut rude, c'est peu dire. Passé des heures sur le début de ce qui est pour le moment la deuxième partie : entrée des deux et lancement de la version chorégraphique de *La Vie de Galilée*. Le début, le solo de Jung-ae, ça va.

Olivier en a assez des grandes machines, du théâtre, et en plus ne veut pas jouer le rôle d'un salaud. Il faudrait vraiment en finir avec les chefs-d'œuvre, non ? Et lassé par ce débat foi&raison qui redevient, sous les auspices de B16, une tarte à la crème.

—tu ne crois plus au théâtre révolutionnaire ?

—il y a une scène que j'aime bien, mais que Brecht a éliminée sous le coup d'Hiroshima ; citation de la scène...

Ou il peut intervenir :

-la foi dans la raison. Croire en la raison, tu te rends compte. Mais ne peut-on pas ne croire en rien, bordel de Dieu ? La raison contre la foi, et maintenant il faut croire en la raison, et croire en l'homme. Curé. Foi et raison : Montaigne déjà.

-la science qui ne donne pas de sens à la vie (Husserl). Contre l'optimisme épistémologique. Relis tes auteurs.

-la mathématisation du monde : ici Françoise

-Brecht n'apporte aucune preuve. De la rhétorique.

-Anders : la science et l'imagination

Expériences et arguments : rajouter Josué et le manège.

Jolie, la proposition de Marie-Céleste de dire les Psaumes à la place de son père ; il y a là un curieux nœud psychologique (et théologique)

Les perles du jour :

Sarkozy :

"Jamais je n'ai dit que la morale laïque était inférieure à la morale religieuse. Ma conviction, c'est qu'elles sont complémentaires. Et jamais je n'ai dit que l'instituteur était inférieur au curé, au rabbin ou à l'imam pour transmettre des valeurs. Mais ce dont ils témoignent n'est tout simplement pas la même chose." A Saint Jean de Latran, le 20 décembre 2007, le chef de l'Etat avait déclaré : *"La morale laïque risque toujours de s'épuiser quand elle n'est pas adossée à une espérance qui comble l'aspiration à l'infini"*, ajoutant un peu plus loin, *"dans la transmission des valeurs et dans l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal, l'instituteur ne pourra jamais remplacer le curé et le pasteur parce qu'il lui manquera toujours la radicalité du sacrifice de sa vie et le charisme d'un engagement porté par l'espérance"*.

Devant la communauté juive, le chef de l'Etat s'est interrogé sur *"la chape de plomb intellectuelle"* qui se serait abattue *"sur notre pays pour s'offusquer qu'un président en exercice puisse dire tout simplement que l'espérance religieuse reste une question importante pour l'humanité"*. Récusant l'idée qu'il s'agirait d'une atteinte à la laïcité, *"personne ne veut remettre en cause ce trésor trop précieux qu'est la neutralité de l'Etat, le respect de toutes les croyances, comme celui de la non-croyance"*, M._Sarkozy a justifié ce *"droit à défendre ces convictions"*, en théorisant

sur *"l'immense besoin de spiritualité"* qui existe *"à l'évidence après la fin des idéologies totalitaires et les désillusions de la société de consommation"*. *"Voilà ce que j'ai dit à Rome et à Riyad. Rien de plus. Et rien de moins. Je persiste et j'ai le plaisir de signer."*

Dans une critique implicite à *"l'apport civilisateur"* des religions défendu par M._Sarkozy, M._Prasquier avait affirmé : *"J'ai trop de respect pour ceux des Justes qui étaient des athées pour croire que les religions sont la seule barrière contre le mal. Elles peuvent être meurtrières quand elles prétendent imposer une vérité absolue. L'homme ne détient qu'une vérité partielle. C'est le message de la tradition juive; c'est aussi le message des Lumières."*

En réponse, le chef de l'Etat, évoquant le nazisme et le communisme, a développé l'idée que *"le drame du XXe_siècle n'est pas né d'un excès de Dieu mais de sa redoutable absence. Il n'y a pas une ligne de la Torah, de l'Evangile ou du Coran, restituée dans son contexte et la plénitude de sa signification, qui puisse s'accommoder des massacres commis en Europe au cours du XXe_ siècle au nom du totalitarisme et d'un monde sans Dieu"*.

Par ailleurs, s'il s'est félicité que l'enseignement public de la morale religieuse ait été abandonné, le chef de l'Etat, pénétrant un terrain privé, a défendu l'idée que *"nos enfants aient aussi le droit de rencontrer à un moment de leur formation intellectuelle et humaine des religieux engagés qui les ouvrent à la question spirituelle et à la dimension de Dieu"*. Il a aussi annoncé son souhait de voir confier à chaque élève de CM2 la mémoire de l'un des 11000 enfants français victimes de la Shoah, à la rentrée 2008, dans le cadre de la lutte contre l'antisémitisme. Cette proposition suscite un accueil réservé de la part des enseignants. Le syndicat UNSA-SE la qualifiait jeudi matin *"d'ânerie morbide"*.

Stéphanie Le Bars

Henri Guaino, son présumé "gourou", lecteur de Georges Dumézil, Jacques Berque et Jean-Pierre Vernant, fait profession de foi laïque, mais interroge : *"Qui peut nier l'évidence que la transcendance est une étape capitale de l'histoire humaine et l'immanence la mère de tous les totalitarismes ?"*

Le président se situerait, *"comme tout le monde"*, dans une *"zone de foi et de non-foi"*.

Il est fasciné par les religieux, imams, rabbins ou prêtres, parce qu'ils ont en eux quelque chose de radical et de mystérieux. Il l'est par tous ceux qui aspirent à un dépassement d'eux-mêmes. Sa *"candeur de gamin"* devant les champions et les stars fait sourire, mais *"avec Dieu, il a le top du top, le champion des champions"*, s'amuse Tillinac.

On sent tous les jours, sous Sarkozy, une nette remontée de la transcendance. Rapport avec Claire d'Assise, patronne de la télévision. Histoire de l'Occident. Un peu rapide, quand même.

samedi 16 février 2008

Bien identifier les 3 ou 4 séquences différentes pour Olivier : quatre blocs accrochés à un point de l'idéologie scientiste de Brecht, en crise certes, à cause d'Hiroshima.

Vidéo : il faudrait que la projection des mots soit violente. En grand, lumière forte.

lundi 18 février 2008

Alain arrivé hier soir. Critique du texte de Françoise ; reste au bord de la piscine. Mettre de la libido dans tout ça. Je dirais : de la cruauté. Pourquoi faut-il sauver la planète ? Le risque, le tragique. Que nous importe l'espèce humaine ? Nous savons désormais que les espèces sont mortelles. Profiter de l'instant ?

Reste que Dieu est mort, que c'est la science et la technique qui vivent, font vivre et font mourir. (redite, mais ça fait du bien). Ce n'est pas tant Dieu qui est mort que la pensée de/sur Dieu, toujours la même, mécanique et rabâchante. À répéter qu'il est la vie, on l'a tué. Et parler sans cesse du dieu vivant ne le ressuscite pas. On l'achève.

Est-ce qu'il y a un rapport entre le désir de mathématisation du monde et la naturalisation de l'esprit ?

mercredi 20 février 2008

Ce que j'éprouve, ce doit être l'exact opposé de l'orgasme de la découverte scientifique. Le cerveau coulé, moulé dans du béton. Rigidité qui va avec la frigidité artistique. Je ne sens plus rien.

Où je suis très mauvais, c'est dans les options : la première : « je crois en la raison » ; argument n°1 : mais faudra-t-il toujours croire en quelque chose ? Montaigne et sa défiance à l'égard de la suffisance de sa raison. L'autre qui croit en sa raison, en sa théorie contre celle des autres ? Comment traduit-on foi en allemand : *Glauben*, comme croyance ? Le gros cerveau. Comment on ne doute pas de soi-même. Comment marquer que c'est, dans ma « mythologie », l'anti-Montaigne.

Sur l'option 2 : tu embêterais davantage le pape, si tu montais *Le Cercle de craie*. Le pape croit à la procréation (j'avais écrit porcréation) naturelle. Pourquoi l'Église tient-elle tant à la reproduction sexuée. Ça ne sert plus à rien (variété génétique) ; là on pourrait suivre Brecht avec l'idée de formation ; c'est celui qui éduque, qui aime qui est le père, celui qui transmet, etc, épigénèse, d'accord. Mais de là à massacrer Sœur Marie-Céleste ! Formidable personnage, attachante, etc. Si j'étais faiseur de romans, j'écrirais son histoire. Mais autre beau sujet, sur la véritable filiation : Marie de Gournay. La filiation, là sera la nouvelle affaire Galilée. Les cellules souches

Sur la preuve, option 3 : convaincre plutôt, penser par analogie, entortiller l'adversaire, le prendre dans les filets de la rhétorique. Ruiner l'argument de l'autre ; passer en force (Montaigne en douceur)

Option 4 : le désir de connaissance. Une passion, certes, mais qui tue, comme toutes les passions ; la libido à fleur de cerveau. Réutiliser Musil. Le chercheur est un prédateur, un chasseur. Galilée lui-même dit qu'il est parti à l'assaut du ciel.

Option 5 : mettre le monde en équations, un monde d'apparences derrière les phénomènes. L'arbre cache mal le cylindre, le tronc d'arbre est un cylindre raté.

Autre chose : les rêves de la première partie : la cabine, le cauchemar du père aveugle, je ne sais pas où tombe la boule de plomb.

jeudi 21 février 2008

Hier bricolé la fin (le carnaval) ; ça devrait coller. Restent toujours ces « options » sur lesquelles je sèche, ainsi que les rêves : cabine, Josué, le cauchemar du père. Dans l'option 1, ça m'embête de supprimer ceci, de Montaigne :

Pourquoi Montaigne, qui n'est pas astronome, est-il capable de percevoir l'œuvre de Copernic comme une révolution scientifique ? Est-ce seulement pour les besoins de

l'argumentation sceptique ? Parce qu'il n'a rien à faire de la foi et de l'idée de révélation ? l'astronomie n'est ni une science révélée, ni un substitut de cosmogonie inspiré d'Hésiode ou d'Ovide, mais une science laborieusement construite.

L'une des raisons qui font qu'il ne s'oppose pas par principe à la thèse du mouvement de la terre, c'est que son univers est peu chrétien. Il ne fait rien reposer sur la foi et doute du pouvoir de la raison :

« Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa divinité a une juridiction infinie au-delà ; cette pièce n'est rien au prix du tout

omnia cum caelo terraque marique

Nil sunt ad summam summai totius omnem

(Lucrèce, De natura rerum, VI, 679 : « Le ciel, la terre et la mer, et toutes choses, ne sont rien en comparaison de l'immensité du grand tout »

c'est une loi municipale que tu allègues, tu ne sais pas quelle est l'universelle.

Et aussi l'idée que Galilée devait bien aimer avoir tout le monde contre lui. Psychologie. Ce qui a disparu aussi : que c'est une farce qu'on lui demande d'apporter la preuve.

lundi 25 février 2008

Claire m'apporte l'arrêté ministériel m'annonçant que je suis admis à faire valoir mes droits à une pension de retraite. Je ne sais pas ce que cela me fait. Je craignais que le dossier ne fût pas complet ou quelque chose de la sorte, mais en même temps, se fait sentir le coup d'arrêt fatal. Le soulagement aussi : je n'aurai jamais aimé ce métier (je n'ai jamais considéré ça comme un métier). Mais vie sabbatique.

Tellement hâte que tout cela finisse. Ne plus voir tout ce monde.

Tournant : je me demande aussi pourquoi je n'éprouve que si peu de plaisir à fabriquer la chose. Est-ce que cela vaut la peine de chercher à comprendre ? D'où cet état aussi dépressif ?

Et je m'attendais si peu que « sorte » ce spectacle-là ! À la Beckett, je peux dire à chacun de mes spectacles : je ne pouvais pas savoir que ça serait toi.

mercredi 27 février 2008

Hier mardi, filage un peu moins catastrophique. Mais quel stress, que je ne parviens même pas à expliquer. C'est que le résultat n'est pas à la hauteur de mon attente.

Beethoven, une musique de toqués. Mais je ne peux, nous ne pouvons plus répondre comme lui : ce n'est pas pour vous, c'est une musique pour l'avenir. Il n'y a pas d'avenir. D'un art sans avenir (suite).

Le plaisir de la création, je voudrais bien voir ça.

« Un bon metteur en scène est celui qui vous donne envie de jouer longtemps le spectacle », dit Jeanne.

vendredi 29 février 2008

Je désole.

Ce que me dit Nicolas :

Cher Jean-François,

Merci de ton coup de fil. Ce fut une escapade revigorante. J'ai hâte de pouvoir le revoir à Berthier, car je crois que je suis passé un peu à côté, ou que, tout du moins, cela m'a laissé sans voix. J'y ai repensé dans le train.

J'ai repensé aussi à ce que tu me disais, à ce que tu me redisais même, "arrêter de faire du théâtre", et je crois peut-être comprendre un peu mieux maintenant. Et que je n'ai forcément compris hier soir. Que finalement, chacun de tes derniers spectacles, et encore plus celui-ci, était une manière d'arrêter le théâtre, un peu plus à chaque fois, d'en finir avec lui, dans un geste beckettien. Tu ne finis pas d'en finir avec lui. Tu l'épuises. Laissant peu à peu advenir autre chose, une autre forme, encore indéfinissable pour moi, plus risqué aussi. C'est finalement l'absence / présence de Perrier qui a permis ça, ainsi que la présence / étrange de Jeanne. Plus spectateur qu'acteur parfois, Perrier, impuissant aussi mais curieux, comme dans cette séquence où il regarde la danseuse refaire l'expérience. Un effacement ou un empêchement d'un théâtre, au profit d'une forme nouvelle. Il faut continuer d'arrêter, ou plutôt ne pas cesser d'en finir, encore longtemps, encore un moment du moins.

Amitiés.

Nicolas.

lundi 3 mars 2008

Rentré ce dimanche à Paris. La petite fille à la maison. Revu le soir *La Chinoise* en DVD. Pas fait un pas en avant par rapport à un tel film, dont mon petit théâtre n'est qu'un méchant produit dérivé. Je ne me souvenais pas, du reste, que le théâtre avait une telle importance dans cette histoire (Guillaume Meister), ni la couleur, le bleu blanc rouge surtout.

Revenir sur le casse-tête qu'est ce spectacle (casse-pieds peut-être pour ceux qui le voient). Je suis passé complètement à côté. Loulou qui me dit quand même : Olivier dans sa bibliothèque, c'est toi ? Pas faux. J'aurais aimé que ce fût moi encore davantage. « Moi encore davantage », étrange.

J'ai touché le fond. Ce spectacle, c'est comme le rêve d'un mort. Du mort que je serai.

mardi 4 mars 2008

Ai-je envie de défendre la chose ? si je suis attaqué, oui. L'insuccès me mine comme une honte, rien à faire. La solitude absolue. Envie de fuir, et je suis rivé à mon boulet. On veut me fourrer le nez dans ma merde.

Gayot, comme Darge, émues par Olivier, par paresse, j' imagine. Va emporter le morceau, le vieux. Le pathétique de celui qui ne veut, ne peut plus jouer, et celui de celle qui joue à mort. Qui est dans un jeu, mais qui peut en sortir d'une chiquenaude. Les fils de Jeanne : « le début, ce n'est pas un spectacle, c'est un strip-tease ». Il n'y a qu'eux qui ont compris que cette scène d'Ayelen, c'est l'exact envers de la vestition du pape chez Brecht, le strip-tease de la nonne !

Allure du spectacle : je ne me serais pas attendu à un truc pareil, encore cet été.

Heureusement la petite Léocadie dimanche soir. La filiation, c'est ça. Les travaux pratiques plutôt que la théorie. « Cercle de craie » ou pas, reste d'une pensée trade, là il y a de mon ADN, il y a du plaisir. Facile de faire l'apologie de l'épigenèse contre la fornication, surtout quand on n'a pas d'enfants.

Une énigme : pourquoi n'ai-je rien « mis » dans ce spectacle de ce que je voulais y mettre ? Pas pu faire ce que je voulais.

Quelle fatigue, une affaire qui ne couvre pas ses frais ; tout ça parce que j'ai la conviction que la tâche de l'artiste est de s'inventer un public, et pas de répondre à une attente.

vendredi 7 mars 2008

Rarement été aussi vulnérable. La honte. Raconter cette histoire ; comment sort, mais comme sort au jeu, un spectacle, fruit du hasard, et sans doute de quelques nécessités, mais qui sont probablement hors de mes prises.

Partir de la souffrance (celle que j'éprouve), dont la violence me laisse parfois pantois.

Difficile de cacher une déception. Est-ce que cela vaut la peine que je l'analyse vraiment ? Le plus pénible : l'insuccès. Passerai jamais au travers. Le côté toujours pareil, ce que j'ai appelé l'échec d'estime.

Le vrai aléatoire : l'animal. Tout le travail Coduys, vraiment pas spectaculaire. Du point de vue du spectacle, ça ou rien, c'est du pareil au même. C'est sans doute que le cochon est trop lourd à manier pour permettre un jeu rapide avec l'aléatoire.

Il faudrait voir en quoi ce spectacle est défendable. Jeanne qui me dit que le spectacle demande trop au spectateur. Mais, comme dirait Perrier, elle l'a bien voulu.

mardi 11 mars 2008

(retour à Strasbourg) Hier radio : l'animatrice (sic) incapable de me poser juste une question ou une question juste (hi !hi !).

Trop las pour m'intéresser au remplacement de la danseuse. Incapable d'assister ce soir même de loin à la représentation. Je rentre, sous un fallacieux prétexte, aux Citadines. Je regarde *Arte*. L'état du monde, Monsanto. Plus convaincant sur la question du pouvoir et de la science que mon spectacle. Puis le Congo, les diamants, la misère.

J'aurai vécu au milieu des morts. Retour aux thèmes du *Théâtre et son trouble*. Devrais-je m'y remettre, le théâtre me laissant sur ma faim, l'écriture me montrant ma fin ?

samedi 15 mars 2008

À la Stub, plus seul que samedi dernier. Décidément je n'aime pas ce spectacle. Ce n'est même pas une expression de la haine de soi. M'est étranger. Nous jouons deux fois aujourd'hui.

Je n'ai plus aucune intuition. Les petites espérances ont fait pschitt, comme disait l'autre.

Se méfier des analyses meurtrières. À éviter.

dimanche 16 mars 2008

Semaine d'agonie. Un public un peu plus captif (est-ce à dire que le spectacle se défend mieux ? je n'en sais rien). Remplacement fait ; Corinne ne s'en est pas trop mal tirée hier soir. Techniquement ; on ne saurait lui en vouloir.

Écrire sur la déperdition. Plus intéressant que l'insatisfaction, bien que les deux soient liées.

mardi 18 mars 2008

La crève depuis que rentré. Je reprends les lectures de *Nature*. Toujours à glaner. Incroyable quand même.

Je tourne autour du truc : dois-je analyser, trouver des mots pour dire mon hébétude après ce spectacle et combien je redoute (suis angoissé par) la suite, et je ne sais même pas pourquoi. Mutilé de partout.

Pourquoi pensé-je à l'idée de modèle réduit ? L'œuvre d'art comme modèle réduit, du Lévi-Strauss, non ? L'important, c'est la réduction, pas le modèle. Ce cas particulier : la souris accouchée par la montagne. La souris dans la lunette aussi, voir La Fontaine.

L'homme défait. Les mots dont il faudrait user : détestation, rejet, honte. Un chemin de croix, et sans rédemption.

Pas envie non plus de m'étendre sur l'état dans lequel ce spectacle m'a mis. Genre : plus jamais ça.

Coucher sur le papier tout ce qui est passé à l'as. C'est cela que j'appelle la déperdition.

Le regard de Galilée contre la surveillance de l'Église, voilà le problème. Dieu voit tout ?

jeudi 20 mars 2008

Pour un peu, hier soir, je me ressaisissais ! Capable de « revenir » sur le travail ; c'est-à-dire capable de revenir de chez les morts.

Regarder les dégâts : revenir sur les lieux de la catastrophe. Reprise de tête.

vendredi 21 mars 2008

Printemps grêlé. Dois travailler avec Julie ce soir. Que peut-on sauver ?

samedi 22 mars 2008

22 mars... Quarante ans.

L'homme est la cinquième roue du carrosse de sa propre technique, idée de Walter Benjamin.

À arranger : le petit dialogue Jeanne/Olivier sur Marie-Céleste.

Brecht dit en répétition : "elle est usée, asséchée, sérieuse comme la mort, méchante", "elle ne se lave plus".

—tu as une idée ? Pourquoi Brecht a-t-il massacré la fille de Brecht ? Il a détruit sa vie ; son existence est ruinée. Pourquoi en a-t-il fait une sottise ?

—Galilée, le vrai, n'a pas non plus trop aidé sa fille (mieux formuler cela). Le couvent, ce n'est pas terrible.

Brecht n'a pas réussi son coup ; il voulait déboulonner la star ; par un retour/tour dialectique ahurissant, Galilée aura sa statue au Vatican. Une statue "grandeur nature" en marbre sera érigée dans les Jardins du Vatican.

Un tract à donner à l'entrée du théâtre :

« ROME, 8 mars 2008 (AFP) - L'astronome Galilée, bête noire de l'Inquisition, aura sa statue au Vatican.

L'astronome italien Galilée, qui s'était attiré les foudres de l'Inquisition en proclamant que la Terre tournait autour du soleil, aura droit en 2009 à sa statue dans les jardins du Vatican, a annoncé samedi l'agence Ansa.

Une statue "grandeur nature" en marbre sera érigée par le Saint-Siège dans les Jardins du Vatican l'année prochaine, un hommage souhaité par des membres de l'Académie pontificale des Sciences, indique l'Ansa.

Galileo Galilei (1564-1642), originaire de Pise (centre de l'Italie) avait commencé à observer la lune et les étoiles à l'aide d'une lunette révolutionnaire et ses découvertes lui avaient peu à peu permis de confirmer la rotation de la Terre autour du Soleil, constatée avant lui par Copernic.

Ces affirmations avaient valu à Galilée de subir les foudres de l'Inquisition, qui lui fit un procès et le contraignit à renier ses thèses en le menaçant du bûcher.

Il fallut attendre 1992 pour que le pape Jean Paul II, au terme d'une enquête de 13 ans, reconnaisse que l'Eglise s'était trompée.

Les Nations unies ont proclamé 2009 Année internationale de l'astronomie pour commémorer la première utilisation d'un télescope par Galilée. »

dimanche 23 mars 2008

La musique comme chevaux de frise. Janacek. La musique me ferme au monde ; j'aime ça. Le théâtre aussi, c'est un truc d'enfermé. Commerce avec les morts ; ils sont dociles, se laissent faire, se laissent décomposer. Un théâtre de la décomposition, plus ou moins précis.

Mettre le panneau : janvier 1610 (un truc un peu aberrant). Tout ça sur la chute des corps.

Le bilan négatif de tout ça : aucun travail avec les scientifiques, à l'exception de Françoise (ni avec les littéraires, défection d'Ossola, on ne comprend pas pourquoi).

Il faut réinterpeller le public avec ces histoires d'expériences de la pensée. Le texte actuel est trop complexe, mais il a l'avantage d'évoquer les battements de pouls dont se servent les comédiens.

lundi 24 mars 2008

Le bilan, je le ferai après. Ça sent la capitulation. Les perspectives, il n'y en a pas. C'est plus vite fait. Les invitations qui ne sont pas arrivées !

Trouver quelque chose sur l'ataraxie. Une science qui nous libère de l'effroi et non une science qui engendre l'effroi. Faire dire à Olivier : je me demande s'il avait une fille, Épicure.

Cette belle idée, c'est cela que je dois ajouter :

—si tu te livres à l'étude de la physique, c'est pour obtenir la tranquillité de la vie. L'ataraxie, Bibi.

Et voir comment est utilisée la phrase suivante :

—il ne doit pas y avoir de confusion entre la pensée du divin et la pensée de la nature.

—je parle de l'absence de douleur dans mon corps et de trouble dans mon âme, et pas d'effroi devant la Nature

—idée essentielle d'Épicure : pour tous les phénomènes qui tombent sous le sens, chercher une explication scientifique en juxtaposant toutes les explications possibles, de façon à ne rien laisser perdre de ce qui peut permettre de réduire le phénomène qui épouvante les hommes à des proportions naturelles.

—ce n'est pas le désir qui est à la racine de la connaissance, mais la peur ?

—ceux qui pratiquent la *phusiologia*, la paix dans la vie, la vie apaisée, leur est promise. Image de la mer apaisée.

Ce qui serait intéressant de caser aussi : ce qu'il est utile ou inutile de connaître ; cette belle idée des cyniques...

À propos de m2m, il faudrait véritablement repartir de l'*Apologie*. L'« Apologie de Raymond Sebond » a-t-elle pour finalité l'institution de l'homme dans la Vérité révélée, ou la redécouverte de notre condition naturelle ? Quelles sont les capacités de l'homme ? Socrate est l'homme qui a su devenir sage, par le seul exercice de ses facultés naturelles.

Le plateau comme paillasse. À mettre dans le *Théâtre & son trouble*.

mercredi 26 mars 2008

Petit feu (au singulier ?) petit four. Envie de fuir.

jeudi 28 mars 2008

Berthier.

dimanche 30 mars 2008

Hier la petite a eu deux ans. Me manque.

Cet après-midi, attendu que « ça » se passe au *Select Berthier* devant un whisky.

lundi 31 mars 2008

Dois faire ma sélection de morceaux de musique pour l'émission « À portée de mots » ou de notes, je ne sais plus. Cela m'assomme. Tout est sans goût.

samedi 5 avril 2008

Curieux, *La Terrasse* ne m'a pas trop démolì : « du pur Peyret insolite » ??

<http://odile-quirot.blogs.nouvelobs.com/archive/2008/03/31/tous-a-l-opera-avec-marthaler-le-genereux.html>.

Curieuse, cette affaire de blog.

Je me fous de tout : déstressage ou sortie de détresse.

dimanche 6 avril 2008

Cher Jean-François,

avec son accord, je vous recopie (ci-dessous) la lettre (e-mail) que m'a envoyée une de mes amies, Natacha Michel.

Par ailleurs, où et quand devons-nous nous rencontrer demain (4 rue du Bouloi ?, à 19h 30, ou avant?) ; il faut que je prenne mes dispositions car la flamme olympique passe au pied de mon immeuble et la rue Gazan en fin d'après-midi risque de ressembler à la place Tien an Men par jour de grande révolution.

Je vous embrasse,
Françoise

Lettre de Natacha Michel :

je suis rentrée et allée voir "En tournant...", en y courant immédiatement hier soir. Mon verdict est que c'est une merveille et que Jeanne confirme s'il était besoin, la(multi) maîtrise d'un jeu que je lui ai vu dans "Ne touchez pas à..." J'ai franchement adoré ce pirandellisme new look ou installationnel qu'est la pièce en train de se faire, ci-jointe à la parole mystérieuse, archi présente et comme gracieusement cavernieuse des voix portées par micro. Merveille donc depuis le premier "plan", la petite danseuse assise en poupée dans une orbe de lumière, en train d'apprendre le

texte de la lettre à Galilée sur le citron confit, jusqu'à cette cosmogonie théâtrale et lucrétienne obtenue par les lumières au sol devenu voie lactée, les perspectives de la campagne toscane, l'actrice et les danseuses - dont la scène de music hall sur Jupiter est le clou et la variante drolatique. Ce qui est merveilleux dans cette mise en scène est d'avoir à la fois pris La vie de Galilée de Brecht comme butée et comme variation. On ne peut, on ne doit pas la rejouer, on la contourne en pointant le télescope sur sa fille, acquise à lui et brillante, toute misérable qu'elle soit (elle joue le rôle du "peuple intelligent"), on la reprend dans une variation magnifique qui est la scène du pape-cochon, ou de l'inquisiteur-cochon - dans Brecht celle, célèbre de l'habillage de Barberini -, où l'habillage devient le serpentement de Jeanne et des danseuses dans la queue de comète d'un drap découpé, dragon chinois et pénitent à la fois, tout aussi bien que jeu de cache cache enfantin. Et tout cela culmine dans la monstration à la fois explicative et carollienne de la loi de la chute des corps, où les corps, les fruits et le livre servent d'exemple à une chute qui n'a plus rien de coupable. D'où cette extraordinaire innocence, délicieusement ludique, qui l'emporte sur la démystification de la morgue scientifique. L'avenir du galiléisme est ici le jeu du monde et sa nouvelle beauté. Beauté lumineuse puisque la lumière fait tout: les répliques et le moment sur la profondeur comme clair obscur, qui renvoie à Vinci, sont passionnantes. Beauté parfaitement incarnée par Jeanne qui joue, du pagne indien-savant et nourriture pour les cochons- c'est le cas de le dire- au numéro kurt weilien appuyé sur le piano, avec tout son registre, sans trucage, dans une sorte de puissance mesurée et offerte. (Sa voix, dans le chant, est carrément sublime)

Ah j'ai vraiment aimé. Dis cela à toi-même sans que l'idée de plaisir et de beauté subséquente, accolés à la science n'aurait pas même effleuré l'esprit et à l'actrice, puissante inspiratrice de tout cela.

Mercredi 9 avril 2008

Soirée « Au bord du plateau ». Aimerais mieux être au lointain du plateau. Mal aux dents.

vendredi 11 avril 2008

Je m'étonne de ma quasi-disparition dans la presse écrite. Du délabrement du public aussi (« quelle est la symbolique du citron ? », etc).

Un petit réconfort : <http://www.poptronics.fr/Le-Galilee-de-Peyret-ben-mon>

Ou : <http://www.bakchich.info/article3217.html>

<http://theatre-danse.fluctuat.net/blog/29965-et-pourtant-elle-tourne-.html>

Ce qui me sauverait peut-être serait d'écrire sans cesse ni trêve. Mais je l'ai déjà écrit. Il y va du salut (celui qui consiste en sauver sa peau).

dimanche 20 avril 2008

Sonné depuis la fin du spectacle, hier. Deuil, mélancolie, soulagement. *Defeated*, comme dit le peintre. Un spectacle malheureux, comme les paroles du même nom. La maladie du théâtre. À décrire. L'irréparable de l'échec et de l'humiliation qui va avec. Je suis comme un homme blessé. Faut-il que j'en dise plus ? et les échecs qui s'ajoutent aux échecs de tous ordres, cela vous remplit la coupe. Voilà. Peut-être qu'écrire me ferait du bien, même sans la perspective d'être jamais lu.

Le théâtre est vieillot, le mien, comme celui des autres. Sortir faire un tour dans le monde avant de le quitter. Mais je ne vais tout de même pas voyager pour le plaisir.

Lire Elkins : *Six Stories from The End of Representation*.

jeudi 1er mai 2008

Parole et souffle coupés. Hier dernière prestation (quel mot étrange) en tant que professeur. À la fin du stage « Second Life », Big Nick et Agnès m'offrent le champagne. Mes anciens étudiants.

Une semaine genre passage à la caisse. Écrire un bon livre, et qui sortirait de mon trou.

dimanche 4 mai 2008

Je ne croyais pas si bien dire. Je regarde sans rire, sans rire, je regarde hier soir à la télévision *Tailleur pour dames* de Feydeau revu Poiret (!), en direct s'il vous plaît, -cela n'est pas mal -. Si les téléspectateurs se faisaient une certaine idée du théâtre, ils n'ont pas dû en changer.

Seule difficulté : nous n'avons pas les comédiens pour ce job. Même Arditi ne parvient pas à en faire des kilos et reste à la peine. Berléand terne comme d'habitude au théâtre, sans aura, et la Devos qu'a rien pour inspirer le désir dans cette aventure. Seconds rôles meilleurs : Anatole joué par un colosse habitué à la télévision, si j'ai bien compris. Un titre : *Chaîne publique/théâtre privé*. Très bien.

jeudi 8 mai 2008

À la Chartreuse, à mac luhaniser. En profiter pour se refaire une santé : lutter contre la mort insidieuse et convaincue de sa force.

« Un maître zen demandait toujours à ses néophytes d'imaginer le son que donnerait

l'applaudissement par une seule main»

Toujours aimé l'idée de dépotoir. Fumier des clichés déchus.

samedi 10 mai 2008

Le 10 mai... Et je suis là à crever à la Chartreuse. Faire semblant d'avoir un projet pour Chaillot ; qu'est-ce que je peux raconter ? Éloge de l'improvisation. Ce pourrait être le titre de la chose : il y a des moments que j'aime dans la fabrique théâtrale, avant que le produit (horresco referens) soit fini, ce sont ceux de l'improvisation ; des choses que l'on fixe mais qui se fige du coup. Ces quatre soirées différentes confronteront des comédiens qui aiment ça à des personnalités pour parler de l'homme en voie de déspéciation, comme disait Beckett.

Ou alors, je l'attaque par la croyance. La crise de la raison et le retour (?) de la croyance.

mercredi 14 mai 2008

Reste extérieur et indifférent à Mac Luhan. Pensée répétitive, toujours les mêmes citations et les mêmes présupposés (tribalisme, espace acoustique, importés sans la moindre critique). Rien à en faire sur un plateau. J'en reviens à Beckett.

samedi 17 mai 2008

Me soigne. La tête sortirait de l'eau. Qu'est-ce que l'infection ? Ce serait un beau sujet.

Catherine disant à Diderot : vous pouvez écrire ce que vous voulez sur vos cahiers, cela ne fait de mal à personne, mais moi je travaille sur la peau humaine, et la peau, c'est chatouilleux.

Ce sont les mots qui restent sur l'estomac. Mer gelée en soi. L'angoisse de mourir. N'a de sens que si on sent l'urgence de faire quelque chose. La simple cessation d'être, quelle importance ?

dimanche 18 mai 2008

N'en peux plus de cette Chartreuse. Je vois de ma fenêtre FB, sa petite fille sur les genoux. J'éclate en sanglots.

lundi 19 mai 2008

Cinq jours encore. Rien à défendre. Complètement perdu toute confiance en moi.

jeudi 22 mai 2008

À mon âge, on n'a plus qu'à devenir son passé. Un travail.

mardi 27 mai 2008

Bruno Latour. Voilà ce qu'on récolte :

cher Jean-François Peyret

Je suis impardonnable de ne pas vous avoir écrit pour vous remercier de nous avoir invités, Frédérique et moi, à cette façon de tourner autour de Galilée, "autour" est le mot et d'assez loin mais avec comme toujours chez vous des merveilles de scénographie et, pour moi, une immense déception de voir toute cette énergie théâtrale fuir le sujet au lieu d'y rentrer. Ceci dit j'ai mieux aimé celui là, en particulier à cause de la stupéfiante Balibar. Je crois simplement que vous êtes obligés de tourner autour des objets -qu'ils soient de science peu importe- parce que ces objets ont quelque chose de repoussant qui ne leur est pas inhérent mais qui leur a été *ajouté* par les épistémologues. Autrement dit si les sciences étaient délivrées de leurs ajouts, je ne vois pas ce qui vous empêcherait de vous en servir aussi bien que de votre truie, de vos admirables effets de scène, du décor etc. Bref, une conversation à reprendre. Et c'est pour cela que je vous signale la traduction d'un livre de mon idole et ami Richard Powers, la chambre des échos qui me paraît traiter dans le médium du roman des objets de science mais libérés de leur repoussante gangue d'épistémologie qui paralyse tellement les "gens de la scène". C'est au Cherche Midi et c'est vraiment passionnant.

En espérant que nous aurons l'occasion d'en reparler et pourquoi pas de travailler quelques textes par exemple Powers et en vous remerciant encore de nous avoir invités

Bruno

jeudi 29 mai 2008

Ce Powers est à découvrir ? Quelque chose sur lui dans *L'Express* ; je vais me renseigner.

Écrire, parler aussi peut-être, me paraît au-delà de mes forces, qui s'amenuisent. Je faiblis et m'éteins. C'est qu'il faudrait que je me formule des choses à propos du spectacle, non que je veuille faire un bilan (il est tout fait), mais sans doute faire l'inventaire de mes déceptions. Je m'y mettrai ; mais entre-temps, j'ai dû faire la corvée de ce stage Second Life avec des étudiant(e)s que je ne supporte plus (il est temps que je m'arrête), corvée physique et mentale (l'adaptation), et par là-dessus trois semaines de Chartreuse dans l'hébétude complète et la souffrance physique.

Écrire ce truc pour la discussion à Libération avec Lévy-Leblond. L'art aurait envie de la science et réciproquement ? Mais que veut dire envie ? L'intitulé exact :

« Sciences et Art : une envie réciproque ? » Étrange.

Pourquoi sciences au pluriel et art au singulier ? Et ce terme d'envie ? Cela signifie-t-il qu'on noterait une grandissante attraction de la science pour l'art et réciproquement ? Mais qui peut parler au nom des sciences ou au nom de l'art ? Il y a des artistes et il y a des scientifiques. Se rencontrent-ils ? Les choses changent-elles, surtout en France où la séparation entre les scientifiques et les littéraires (et partant les artistes, qu'on va mettre, pour la commodité de l'exposé dans le même sac) tendrait-elle à s'estomper ? S'estomper n'est pas le mot juste : les lignes bougent-elles ? Oui, il se peut que la situation ait commencé à changer dans ce pays où l'opposition entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse est une spécialité locale, oubliant, du reste, que l'auteur de cette distinction était pourvu, et pas si mal pourvu, des deux esprits en question...

Qu'ai-je *envie* de dire avant que de débattre ? Pas : embrassons-nous, Folleville. Pas de mariage interdisciplinaire. Pas plus que nous allons entonner le chant de la grande réconciliation.

Une envie réciproque : l'expression m'étonne. Chacun aurait envie de l'autre ? Ou chacun envierait l'autre ? Suis-je envieux, comment formuler ça ? du scientifique ? Peut-être : parce que se promener dans les domaines de l'autre (le scientifique), c'est toujours voyager en terre étrangère, une terre dont on ne connaît pas la langue.

vendredi 30 mai 2008

Prise de sang ce matin.

—si tu rencontres un type très grand dans la rue, il y a des chances que celui d'après soit plus petit. Mais ce n'est pas le grand qui est la cause de la petitesse de l'autre. À mieux formuler.

Pas du tout le goût de bavasser sur Science & Art. Ce qui est assez significatif, c'est le panel même du forum culturel de *Libération*. Un Persan qui déboulerait chez nous se ferait une drôle d'idée de la culture tels que les bobos de Paris la voient. Ils se diraient comment l'avenir de l'espèce, l'homme en voie de déspéciation, dirait à peu près Beckett, un artiste, ce qui a bouleversé les façons de voir le monde, de l'interpréter comme de le transformer, pour le meilleur ou pour le pire, cela ne fait pas partie de la culture. Cela pourrait faire un point de départ ; un seul scientifique au milieu de toutes ces sommités qui se demandent si Madame Albanel existe et qui

demandent leurs gages, quelque chose comme ça. C'est mon premier étonnement. CP Snow parlait des deux cultures dans un livre fameux. N'y en aurait-il qu'une ? C'est une question. Celle aussi de l'inculture scientifique des non-scientifiques (je me mets dedans)

Enchaîner sur la séparation.

Alors je ne suis pas certain de bien comprendre la question qui nous est posée, à Lévy-Leblond et à moi-même, à savoir s'il y a une envie réciproque entre la Science et l'Art. D'abord parce que je me méfie de grandes et belles entités, comme La Science ou l'Art. Pour moi, il y a des scientifiques, il y a des artistes, et s'il est question d'envie...

Sapiens sapiens est une idée neuve dans la Nature, et de peu d'avenir probablement.

samedi 31 mai 2008

Deux mots toujours victimes de mes *lapsus calami* (*machinae*-sais pas comment traduire clavier en latin) : culture que j'écris toujours *culutre*, et artistique que j'arrange un peu sous la forme *artisitique*...

Je commence : j'ai, ouverte devant moi, la double page de *Libé* qui annonce l'événement. Satisfaction : j'aime bien voir mon nom dans le journal, c'est mon côté Proust. Un premier étonnement : sur plus de 100 participants, -n'oublions pas qu'il s'agit de la culture en France ; le théâtre surreprésenté ; ça fait plaisir. Combien d'hommes de théâtre pour un « scientifique ». Alors je ne sais pas si l'art a envie de science, mais la culture *Libé* n'a pas beaucoup envie de Science. Cela pose une vraie question : CP Snow parlait dans un livre fameux des deux cultures : c'est à se demander si la science fait partie de la culture ou même si on peut parler de culture scientifique, ce qui n'a peut-être rien à voir avec l'inculture scientifique des non-scientifiques.

Jouvet conseillait à une jeune comédienne de mettre un peu d'art dans sa vie et un peu de vie dans son art. On nous propose à JM LL de nous demander si on n'aurait pas envie de mettre un peu d'art dans notre science ou un peu de science dans notre art. Je ne saurais répondre au nom de l'Art ; je me demande même si de telles et vastes entités sont opératoires. Il y a des scientifiques et il y a des artistes, et peut-être, dans mes bons jours, on peut me faire l'honneur de me compter parmi ces derniers. Je ne peux parler que de ma place. Il y a sans doute un mouvement

d'intérêt plus grand des uns pour les autres (nous sommes très en retard sur les Anglo-Saxons), notamment dans les Arts plastiques

dimanche 1er juin 2008

Juin déjà, il ne manquait plus que cela.

« Science et art : une envie réciproque »

One more time. J'écris : Au Café, ce vendredi 30 mai, j'ai ouvert devant moi la double page de *Libération* annonçant le Forum du mois de juin. J'y vois mon nom (j'aime bien voir mon nom dans le journal, c'est mon côté Proust) à côté de celui de Jean-Marc Lévy-Leblond avec qui je me réjouis de débattre, bien sûr. Je ne cacherai pas aux organisateurs que l'intitulé « Science et art : une envie réciproque » me laisse un peu perplexe. La science et l'art auraient *envie* l'un de l'autre ? J'imagine mal la science disant à l'art : j'ai envie de toi ; et l'art répondrait : moi non plus, parce qu'il a de la culture. À titre personnel, et c'est toujours à ce titre que je parle, pas au nom de l'Art en général, ni même à celui de l'art que je tente de pratiquer, le théâtre, je ne vois pas (encore) très bien ce que je peux faire de ce mot d'envie, que j'abandonnerais volontiers aux publicitaires (ici des exemples) et que je n'ai dans ma vie employé que dans des situations d'urgence extrême, du genre : chère amie, voyez-vous, j'ai envie de vous (avec des variations faciles en javanais). À y bien réfléchir, il me vient l'idée que je suis probablement parfois envieux de ceux qui se promènent dans des contrées inaccessibles à mon pauvre entendement et où l'on parle des langages qui me seront à jamais étrangers. Et il se peut que des scientifiques envient les libertés que les artistes peuvent prendre avec le réel, le « principe d'objectivité » n'étant pas toujours le fort de ces derniers. Après tout, la piste de l'envie est peut-être intéressante : scientifiques, artistes, envieez-vous les uns les autres, un bon mot d'ordre. Plus sérieusement, je vous dis les deux trois choses que je sais de cette affaire "art & science". La première, c'est qu'il est bon qu'ils se rencontrent, ces deux-là, et pas seulement sur le mode « embrassons-nous, Folleville », mais qu'ils aient envie de fabriquer quelque chose ensemble, plutôt que de simplement bavasser. La deuxième, et qui découle de la première, c'est que, dans ce commerce, scientifiques et artistes (là je vais sombrer dans la généralité) s'aperçoivent, dans le meilleur des cas, qu'ils peuvent partager le goût du risque (« sentir la corne du taureau », citerait Alain Prochiantz), qu'ils aiment tous les deux en principe le nouveau, la production du nouveau, c'est dire qu'ils fonctionnent

essentiellement à l'imagination. C'est autour de la question de l'imagination que tout se joue ; pour moi, les scientifiques (ceux que j'aime en tout cas) sont plus que des hommes de vérité, des hommes d'imagination. Cela ne signifie pas, selon moi, une possible réconciliation entre esprit géométrique et esprit de finesse, ainsi que cela se formule chez nous. La relation sera d'autant plus riche qu'on tablera sur la différence, l'inconciliable, l'altérité, qu'il ne s'agit, pour le dire simplement non de réconcilier enfin les deux cultures, comme dirait CP Snow, dans un livre fameux, mais de travailler l'art par la science et la science par l'art, et le travail, ce n'est pas toujours une marrade. Il y a peut-être quelque chose d'irréductible dans ces deux façons de se servir du trop gros cerveau de *sapiens sapiens*. On voit que je ne veux pas être interdisciplinairement correct. Les liaisons entre art et science sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont sans doute impossibles. Il faut être tenu à cet impossible. J'ajouterai une note personnelle : si mon théâtre se sent concerné aujourd'hui par la science, c'est que nous sommes à un moment particulièrement sensible de l'ère scientifique dans laquelle nous vivons, pour reprendre une expression de Brecht, un moment tragique (tiens, tiens) où l'espèce humaine (son gros cerveau) s'est donné, par la science, les moyens de se supprimer ou de se transformer, en se trafiquant au point que Dieu n'y reconnaîtra plus ses petits. Que cette espèce ait choisi de se lancer dans l'aventure scientifique au point de faire de la science son destin, et peut-être un destin tragique, ne peut qu'intéresser le théâtre qui a toujours été travaillé par l'indéfinition de l'homme et la catastrophe de la raison.

Pour finir : un coup de pied de l'âne de théâtre en forme de question : quand on songe que la science dont le problème n'est plus seulement celui de son avenir, comme du temps de Renan, mais celui de notre avenir en tant qu'espèce (l'homme est en voie de déspéciation, disait à peu près Beckett), comment se fait-il qu'un forum culturel réunissant plus de cent participants, de « ceux qui animent ce champ si spécifique des activités de l'esprit, comme le dit joliment Martineau, ne compte parmi eux qu'un seul scientifique, alors qu'apparemment les responsables de l'institution dont je dépends sont amplement représentés, ce dont je me réjouis, forcément ? La science ne serait pas une activité de l'esprit ? Elle n'appartiendrait pas à la culture ? À quand : science et culture, une envie réciproque ?

mardi 3 juin 2008

À la Villa Finaly depuis dimanche soir. Avanie. Je n'aurais jamais dû accepter cette

invitation ; aussi la voyais-je comme une conclusion, un point final à ma non-carrière universitaire, l'apothéose de mon refus d'être un vrai professeur : j'étais invité par eux, mais comme artiste. Tout ce que j'avais voulu dans ma vie ! Hélas !

jeudi 5 juin 2008

Retour de Florence. Pas compris ce que je suis allé faire là-bas. En tout cas, pas mon texticule pour *Libé* dont je me fais une montagne.

Naïveté des rapprochements. Pour un peu, les imageries du cerveau seraient des œuvres d'art ! c'est beau, non ? Et il n'y a qu'à lire les articles de *Nature* ; ils sont bien colorés, non ? Ces images d'imageries sont troublantes, non : elles nous renverraient, selon le directeur général de l'Inserm à des « écritures » ? Ça ressemble curieusement à la question du Beau dans la nature. Augmenté par la technique. C'est d'autant plus troublant que c'est le vrai cortex qui est en cause, qui est impliqué, réellement. On dirait de la vraie peinture moderne ou contemporaine. Encore le démon de l'analogie. Le directeur général parle de la symbiose entre la science et l'art, « composantes fondamentales du génie humain ». Une vraie question : ces images ont-elles quelque chose à voir avec l'art.

Mais j'en reviens à mon texte :

Science et art : une envie réciproque ? J'entends bien qu'on veut nous faire parler d'un dialogue entre la science et l'art qui se ferait peut-être à nouveaux frais. Est-ce que la fameuse frontière entre les deux cultures, dont parlait naguère dans un texte célèbre CP Snow serait en train de bouger ? Peut-être en France sommes-nous en train de revenir sur une séparation qui est presque aussi identitaire que celle de l'Église et de l'État, celle de l'esprit géométrique et de l'esprit de finesse ? À l'évidence des indices sont visibles d'un rapprochement, sinon entre la Science et l'Art, vastes entités que j'ai du mal à manipuler, mais entre des scientifiques et des artistes. J'essaie d'en savoir quelque chose, à titre personnel. Faut-il pour autant parler de dialogue ? Et le mot de dialogue n'est-il pas un miroir aux alouettes ? Je préférerais parler de rencontres, et de rencontres qui ne devraient pas être désintéressées, mais conduire à travailler ensemble, à faire des choses, quoi. Mais on nous propose de réfléchir sur cette envie prétendue réciproque. Le mot d'envie est curieux. L'envie est une passion triste, n'est-ce pas ? Le choix de ce terme n'est-il pas l'indice que nous n'en sommes pas encore au stade « Embrassons-nous, Folleville » ! Ce serait un curieux slogan : Scientifiques, artistes, enviez-vous les uns

les autres ! Au fond, j'aime peut-être mieux l'envie (il m'arrive d'être envieux devant un savoir, celui du scientifique dont je suis irrémédiablement ou diablement privé), car elle renvoie mieux à la situation tragique dans laquelle nous sommes : un artiste ne peut probablement pas ignorer (sens anglais) les agissements des scientifiques, l'interprétation du monde, et la transformation du monde qu'ils nous préparent, parfois à leurs corps et âmes défendant, mais peut-il vraiment les comprendre ? Du reste, les scientifiques comprennent-ils ce qu'ils font ? Au fait, je parlais des deux cultures ? A voir que dans un forum culturel, où je me félicite de voir l'institution théâtrale abondamment représentée, sur plus de cent invités, ne figure qu'un seul scientifique, la question se pose de savoir si la science fait partie de la culture ou si les « faiseurs » de culture, comme il y a les faiseurs d'opinion ont vraiment envie de science... Quant à l'art, pour être vivant, il ferait bien de ne pas avoir trop envie de culture...

vendredi 6 juin 2008

Science et art : une envie réciproque ? Ce qui se cache, j'imagine, derrière cette question, c'est celle de savoir si la fameuse frontière entre les deux cultures, dont CP Snow parlait naguère, dans un texte célèbre, est en train de bouger ou, pour le dire à la française, si nous n'allons pas enfin en finir avec notre sempiternelle et quasi identitaire opposition entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse ? Nous vivons à « l'ère de la science », disait déjà Brecht, et l'aventure scientifique est notre destin, tragique peut-être (nous en parlerons sans doute), mais notre destin ; la science ne s'est pas contentée d'interpréter le monde, elle l'a transformé, pour pasticher une ancienne formule. Rien d'étonnant du coup que l'art s'en ressente ; ce serait la moindre des choses. Mais pourquoi parler d'envie, pourquoi ce mot ? L'envie, c'est une passion triste. Nous n'en sommes pas encore à la vraie réconciliation. « Embrassons-nous, Folleville ! », ce sera pour plus tard. « Scientifiques, artistes, enviez-vous les uns les autres ! », curieux slogan. Après tout, l'envie est peut-être une bonne piste. Ne m'arrive-t-il d'être envieux du savoir du scientifique dont je suis irrémédiablement ou diablement privé, et je connais des scientifiques qui louchent un peu sur les libertés que les artistes prennent avec le principe d'objectivité. « L'envie réciproque » serait une manière comme une autre de maintenir, comme indépassable l'altérité radicale qui fait de l'artiste l'autre du scientifique, et réciproquement, pour le coup. Au fait, je parlais des deux cultures. Pourtant, que,

dans un forum culturel, où je me félicite de voir l'institution théâtrale abondamment représentée, sur plus de cent invités, ne figure qu'un seul scientifique, fait vraiment question : la science fait-elle partie de la culture, et les « faiseurs » de culture, comme on dit faiseurs d'opinion, ont-ils envie de science ? Quant à l'art, pour être vivant, il serait peut-être avisé de ne pas avoir trop envie de culture...

dimanche 8 juin 2008

Insupportable soirée au Grand Palais (pour moi, j'y ai toujours la nostalgie du Salon de l'Auto de mon enfance, sans oublier celui des Arts ménagers) avec un Glass inaudible, une soupe indigeste, pas la moindre émotion musicale, et des bobos vautrés qui s'ennuyaient, mais qui pourront dire, je suppose : « j'y étais ». C'est ça, la culture : l'important, c'est de participer. La mauvaise foi. *Et in Arcadia ego*.

Est-ce à cause de mon échec, de mon ressentiment, que je ne puis plus supporter d'être en un lieu de spectacle ? Probablement : aigreur, passion triste, envie, devant le vieil artiste qui se fait applaudir. Coût psychologique du manque de succès à évaluer. Une espèce de rage froide.

Toujours incapable de revenir sur *Tournant autour de Galilée*. Je voudrais mettre quelques idées au propre (belle expression), peut-être pour en finir avec ce non chef-d'œuvre.

Plus envie d'entendre parler de théâtre, de comédiens, de premières, de critiques, de spectateurs. Cela ne m'est plus nécessaire ; je dirais même, ce n'est plus juste. Et pourtant je ne suis bon qu'à ça, et pas très bon, par-dessus le marché. Je me suis bien rendu compte dans ce dernier spectacle que je n'avais plus rien à dire modo theatrico. Les questions agitées, je me sens concernées par elle, mais je n'en viens plus à bout par la voie de la création théâtrale. Mais que pourrais-je faire d'autre pour occuper le restant de mes jours ? Écrire, bien sûr. Mais je n'ai rien à écrire ; ce qui a nourri mon peu d'écriture, c'est le théâtre. Si je ferme le robinet, plus rien.

Des munitions à préparer pour la discussion sur science et art, une envie réciproque. Suis-je si envieux ? Voir Montaigne et l'envie. *Invidia*.

jeudi 12 juin 2008

esprit de géométrie et esprit de finesse

« Les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes; mais les conséquences en sont si fines, qu'il n'y a qu'une extrême droiture d'esprit qui y puisse aller. Et ceux-là ne seraient peut-être pas pour cela grands géomètres, parce que la géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer le moins du monde les choses où il y a beaucoup de principes. Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse; l'autre, *de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie*. L'un est force et droiture d'esprit, *l'autre est amplitude d'esprit*. Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible. »

—l'anecdote célèbre où un mathématicien de profession, à la sortie d'une représentation de *Polyeucte*, s'écrie: *Qu'est-ce que cela prouve?*

—Évariste Galois qui disait de lui-même : « Il me manque pour être un savant de n'être que cela. Le cœur chez moi s'est révolté contre la tête »

—« De toutes les connaissances, écrit Galois, on sait que l'Analyse pure est la plus immatérielle, la plus éminemment logique, la seule qui n'emprunte rien aux manifestations des sens. Beaucoup en concluent qu'elle est, dans son ensemble, la plus méthodique et la mieux ordonnée. Mais c'est erreur... Tout cela étonnera fort les gens du monde qui ont pris le mot *mathématique* pour synonyme de *régulier*. En vain les analystes voudraient-ils se le dissimuler : ils ne déduisent pas, ils combinent, ils comparent; quand ils arrivent à la vérité, c'est en heurtant de côté et d'autre qu'ils y sont tombés. »

— Le mathématicien, à son tour, rompt les cadres des disciplines classiques pour remonter à la source d'un ordre qui échappait à la logique traditionnelle – Saint Thomas ne l'a pas gardé –; il parvient au point où « même les propositions géométriques deviennent sentiments... Le cœur sent qu'il y a trois dimensions de l'espace et que les nombres sont infinis. »

naïveté

Jean-Claude Ameisen : *Quand l'art rencontre la science*.

Saisi par le démon de l'analogie : Yves Klein *Relief éponge bleu* et l'image de chromosomes par Lennart Nilsson ; ou l'intérieur d'un os et le baiser de Klimt ; ou la représentation de Myxobactéries et l'*Amandier en fleurs* de Van Gogh. Ou l'os de l'oreille interne de la souris et du Matisse... Ou glomérule du rein et Yann Arthus-Bertrand, *Ordures de la ville*

Ou encore : Un virus infectant une cellule humaine. Cette image est permise par l'immunofluorescence. En bleu, l'ADN cellulaire, en rose, les protéines virales.

Note :

The Princeton University Art of Science Competition is a celebration of the aesthetics of research and the ways in which science and engineering inform art and vice versa. Now in its second year, the competition is open to all members of the Princeton University community.

bioart

Eduardo Kac. Avec l'INRA, il a créé en 2000 une lapine transgénique, Alba. Elle possède un gène de méduse qui la rend verte fluorescente sous les UV. Selon son créateur, il s'agit d'art transgénique : une forme artistique faisant appel au génie génétique en vue de créer des hybrides vivants uniques. Kac compte produire un chien qui possédera le gène de la fameuse protéine fluorescente dans son ADN.

Un artiste projette même de se faire transfuser du sang de panda rendu compatible ! Polona Tratnik, une artiste slovène cultive des cellules. Ses propres cellules de peau pour être exact. Placées dans 3 aquariums, et soumises à des conditions de température différentes, elles meurent et se décomposent, se multiplient ou restent au repos. Et c'est ce que le visiteur peut observer.

Rapprochement, envie réciproque ?

Le genre de platitudes qu'on peut lire : *On constate tout d'abord un mouvement de la science vers l'art lié à l'évolution de la science qui tend à brouiller certaines des dichotomies sur lesquelles reposait la séparation entre art et science. Les frontières entre objectivité et subjectivité, analyticité et holisme, réductionnisme et non-réductionnisme, ordre et désordre, deviennent plus floues dans la science contemporaine, qui laisse s'exprimer des démarches que l'on considérait jusqu'alors comme spécifiquement artistiques. La dialectique de la simplicité et de la complexité, qui fait le sel de l'attitude artistique, s'est installée au cœur même des théories scientifiques, en particulier lorsqu'elles abordent les systèmes complexes et*

les systèmes biologiques. L'activité des artistes se trouve soudainement plongée au centre des préoccupations scientifiques et répond aux mêmes interrogations. C'est que la science d'aujourd'hui ne cherche pas seulement à décrire le monde mais s'attache à élucider notre connaissance du monde. Elle vit massivement la réapparition du sujet connaissant, depuis l'observateur de la mécanique quantique, l'agent des théories subjectives des probabilités ou bien encore le sujet des sciences cognitives. Une subjectivité envahissante qui ouvre la science sur l'homme, et offre à l'artiste l'image « rassurante » d'une science moins à la recherche d'une domination du monde. Au fur et à mesure que la science s'engage dans des problématiques de plus en plus complexes, elle découvre les limites de la raison et s'interroge sur l'intelligibilité de l'univers. Ses questionnements rejoignent alors ceux de la pratique artistique en multipliant les points de vue et en privilégiant l'action créatrice au dépens du raisonnement abstrait.

La connaissance devient art et l'art devient connaissance, dans un univers culturel dominé par des idéaux de créativité.

Artistes et scientifiques vivent dans le même environnement technologique caractérisé par l'omniprésence de l'ordinateur. Leur activité quotidienne aux uns et aux autres est très proche, consistant bien souvent en des manipulations informatiques dans des univers virtuels. Entre la simulation numérique et le computer art, la marge est très faible. Entre l'imagerie scientifique et les arts électroniques la frontière est bien perméable. Elle est souvent franchie. La technologie remodèle la culture en imposant ses démarches à l'art et à la science.

Oui, vraiment à discuter ce que l'environnement technologique veut dire. Omniprésence de l'ordinateur. Mais comment nous formate-t-il dans nos différentes pratiques ?

Des exemples à balancer :

La cybersculpture

Escher ou le triangle de Penrose, et autres banalités.

John Barrow. Voir le site, et le travail avec Martin Kemp et Richard Bright. *Connections in Space*. The Millennium Mathematics et PPARC.

Impostures intellectuelles

Sokal et Bricmont : revenir sur cette querelle ? Bouveresse de leur côté.

samedi 14 juin 2008

Pas grand-chose dans cet entretien. Devant peu de monde : on s'en veut de participer à des opérations pareilles. Pas du tout parlé de l'imagerie. Parlé de rien, en fait. Posé la question de la vérité

Il faut que je rebalaye un peu le matériau Galilée. Je sens qu'il faut que je revienne là-dessus, comme s'il s'agissait d'une occasion manquée. J'aimerais revenir sur les lettres elles-mêmes. Les traduire. J'ai manqué de courage, d'énergie, d'envie de travailler ; je me suis contenté de l'à peu-près des traductions bricolées à partir de la version du livre de Dava Sobel, mais il y avait mieux à faire. Pourquoi je ne m'y suis pas mis, dès Montpellier, je n'en sais rien moi-même. Je laissais tout filer, par fatigue. Il y aurait peut-être un vrai spectacle à faire avec la fille de Galilée. Je me laisse trop aller à l'improvisation. Je me fie à l'adrénaline. Je n'ai pas travaillé, je m'en suis remis, avec mauvaise conscience, à l'inspiration du moment.

Mais je suis passé à côté de tout : que puis-je comprendre à la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, toutes choses que je hais ? Amadouer tout ça ; amadouer, joli mot. Je me demande si sœur Marie-Céleste croyait à la félicité céleste, même si elle emploie l'expression.

—qu'est-ce que s'en remettre à Dieu ?



—ce que tu aurais dû explorer ?

—quoi, donc ?

—tout ce qui concerne le langage du vide ou la musique du silence.

—comment faire ?

—il aurait fallu revoir *L'Évangile selon Saint Matthieu* de Pasolini

dimanche 15 juin 2008

Il y a la perte d'identité du dissimulateur, d'accord, mais aussi le peu d'identité qui reste à celui qui ôte ses masques. Montaigne n'est pas baroque. Oui, bien sûr, le monde est un théâtre, mais en même temps, il n'en est pas un ; il n'est rien. Puisqu'on peut en sortir. Il y a aussi la prose de soi. Ma vie n'est pas une fable, mais un essai. Elle a un commencement, certes, mais qui est insignifiant, contingent, et une fin qui ne transforme pas ce qui est entre ces deux événements en destin.

Il y a ceux qui jouent commodément la comédie de la vie.

mercredi 18 juin 2008

Lundi dernier, à l'Ina, rencontre avec Mesguich et Hoog. Accablant.

Commotions. Tiens, en plus, une lettre de la Drac m'annonçant (mais dans le genre chronique annoncée) quelques difficultés quant à la reconduction de ma subvention. Je m'enfonce.

Ôter le masque du comédien, est-ce là ma perversion ? Ça ne se fait pas dirait Érasme. Ne pas mentir : être un arracheur de masques.

Toujours Érasme : Si rien n'est plus fou qu'une sagesse intempestive, rien n'est plus imprudent qu'une prudence à contre-temps. C'est agir à contre-temps que de ne pas s'adapter aux circonstances présentes, ne pas tenir compte de l'état du marché, ne pas se rappeler au moins la grande loi des banquets : Lamper ou décamper et demander que le théâtre ne soit plus du théâtre.

Lamper ou décamper : pas mal. Le spectateur a besoin de théâtre, le réclame. Donnez-le lui.

Je demande que le théâtre ne soit plus du théâtre. Tout ceci peut servir pour le *Théâtre & son trouble*.

vendredi 20 juin 2008

Repasse comme avec remords du matériau G. J'aurais peut-être envie d'écrire, le théâtre me décevant à un tel point (vu hier soir *L'Orestie* one de Py, inepte).

Libre examen et surveillance ; il y avait quelqu'un qui avait écrit un truc là-dessus, genre académique. Je n'en avais rien retenu. De la bonne pensée, si mes souvenirs sont bons.

Une expression : faire la leçon comme à un cheval malade. Étrange.

Garder cette citation : « *J'ai essayé, dans mes Études galiléennes, de définir les schémas structurels de l'ancienne et de la nouvelle conception du monde et de décrire les changements produits par la révolution du XVII^e siècle. Ceux-ci me semblent pouvoir être ramenés à deux éléments principaux, d'ailleurs étroitement liés entre eux, à savoir la destruction du Cosmos et la géométrisation de l'espace, c'est-à-dire a) la destruction du monde conçu comme un tout fini et bien ordonné, dans lequel la structure spatiale incarnait une hiérarchie de valeur et de perfection, monde dans lequel « au-dessus » de la Terre lourde et opaque, centre de la région sublunaire du changement et de la corruption, s'« élevaient » les sphères célestes des astres impondérables, incorruptibles et lumineux, et la substitution à celui-ci d'un univers indéfini, et même infini, ne comportant plus aucune hiérarchie naturelle et uni seulement par l'identité des lois qui le régissent dans toutes ses parties, ainsi que par celle de ses composants ultimes placés, tous, au même niveau ontologique ; et b) le remplacement de la conception aristotélicienne de l'espace, ensemble différencié des lieux intramondains, par celle de l'espace de la géométrie euclidienne — extension homogène nécessairement infinie — désormais considérée comme identique, en sa structure, avec l'espace réel de l'Univers. Ce qui, à son tour, impliqua le rejet par la pensée scientifique de toutes considérations basées sur les notions de valeur, de perfection, d'harmonie, de sens ou de fin, et finalement, la dévalorisation complète de l'Être, le divorce total entre le monde des valeurs et le monde des faits.* » (Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, p. 12-13)

dimanche 22 juin 2008

L'anniversaire de l'abjuration. Quel jour de la semaine c'était ? J'ai oublié.

Ce que j'avais tenté d'introduire dans la discussion de *Libé*, c'était la question de la vérité.

Je réfléchis à ces questions des deux visions de la nature (ou de plus ?), la poétique et la scientifique. Ce à côté de quoi je suis passé dans le spectacle. Ou ce qui est resté très confus. C'est compliqué, si on prend le cas de Galilée : bien sûr, il géométrise la Nature, mais son étonnement, sa curiosité n'ont-ils pas aussi à voir avec, comment dire, un sentiment poétique ? Passion dans les deux cas.

Est-ce que, comme le dit Lévi-Strauss, il s'agit entre science et art, d'en passer par le mythe, ou des mythes ? Pas du tout la problématique de *bridging the gap*.

Il y aurait eu un spectacle à faire à partir de l'aphorisme d'Héraclite, « la nature aime à se cacher », telle qu'on la traduit communément. Le livre de Pierre Hadot (*Le voile d'Isis*) me fait rêvasser là-dessus. La nature se cache (ou est cachée). Faut-il lui ôter son voile ? Le savant ne serait pas, comme chez Musil, un chasseur mais, sinon un voyeur, un type mu par une curiosité sexuelle (Freud). Voilà ce que je ne comprends pas bien (à titre personnel, s'entend).

—mais c'est aussi que chaque chose est difficile à connaître (se cache, est cachée). Ce qui est intéressant chez Hadot, c'est qu'il lie cette question à celle de la mort. La Nature est ce qui naît donc ce qui meurt aussi. La disparition de la chose est constitutive de notre curiosité pour elle ?

La curiosité pour ce qui a commencé et qui doit finir.

lundi 23 juin 2008

Dimanche dans la fondrière.

http://ciepfc.rhapsodyk.net/article.php3?id_article=70

Ce n'est pas Dieu qui joue aux dés, mais le temps, l'*Aïôn*. Mais quel temps ? Celui de la vie ?

Saint Paul a peut-être raison : tout ce qui vit aspire au sommeil, à la mort. Mais pourquoi cette mort serait-elle le passage nécessaire à une vie nouvelle ? Pourquoi n'aspirons pas seulement à notre pure et simple destruction ?

mardi 24 juin 2008

Conversation avec Dork, sur Godard, essentiellement et l'idée de maquette (Beaubourg). Godard est le cinéma, comme il a pu dire que Berman l'était aussi. Pouvoir dire d'un artiste qu'il est son art. Grüber était le théâtre. Il n'a pas eu à lui survivre. Il est certain qu'on ne peut pas dire que je suis le théâtre. Je ne suis rien du tout.

Pourrait-on dire que Montaigne est la littérature ?

« Toute nature aspire à sa mort » (Léonard de Vinci, revu par Ravaisson). Comprendre pour soi-même ce que cette aspiration à la mort représente (signifie, se manifeste). C'est le mot d'aspiration qui est difficile. Aspiration n'est pas désir (pur désir de mort, etc.). Pas tout à fait la même chose que saint Paul dit qu'il désire être dissous.

L'opposition science/littérature (ou philosophie ou même art) remonte au discrédit socratique à l'égard de ceux qui veulent étudier la Nature. C'est l'âme qui importe. Nous vivons encore là-dessus. L'âme est le plus originel. Nous avons assisté à la revanche des scientifiques. La nature, non seulement se cache, mais surtout elle est aveugle. Pour Platon, le principe des choses est une force intelligente ; c'est l'âme. Je ne puis que suivre Hadot là-dessus. (Voir les livre X des *Lois* qui oppose la nature à l'âme.) Ou *Le sophiste* qui explique la primauté de l'âme sur la nature (les éléments). Curieux geste au demeurant : on dirait que le fait que la nature agisse spontanément et sans réflexion disqualifie le fait d'essayer de comprendre comment elle travaille, comme dirait Picasso, que la pensée de la nature est elle-même une pensée sans réflexion. La science ne penserait pas parce que la nature ne pense pas ! Ou alors il faut se dire que la nature est le produit d'une pensée divine. Fondation d'une tradition.

Que la nature soit un art divin (ou le produit d'un art divin) ne nous tire pas d'affaire, au contraire. D'abord parce que la pensée de Dieu est impénétrable (on ne peut que géométriser cette nature), et elle est en perpétuel mouvement. Elle n'est pas éternelle comme le sont les Idées...

Il aurait fallu appeler le spectacle : *Ferveur de Galilée*.

jeudi 26 juin 2008

Pour un peu je serais ému comme un collégien. Dommage qu'on ne dise pas ému comme un étudiant.

Ma première pensée va à deux personnes : Pierre Kuentz et Jean-Paul Sartre. Pourquoi dis-je : ma première pensée va à... ?

Pierre Kuentz, à propos de collégien..., et sans qui, etc.

Sartre : je pense à un des textes les plus émouvants de Deleuze : Sartre penseur privé. Les penseurs privés d'une certaine manière s'opposent aux professeurs publics. Même la Sorbonne a besoin d'une anti-Sorbonne, et les étudiants n'écoutent bien leurs professeurs que quand ils ont aussi d'autres maîtres.

Parler depuis sa solitude et depuis un certain désordre. Parler en son nom propre et sans rien représenter. S'adresser aux autres du seul point de vue de leur liberté.

Une époque révolue.

Enterrer ma vie d'universitaire. En fait, ma vie d'étudiant. Je vous livre les fruits d'une demi-nuit d'insomnie. Qu'est-ce que j'enterre ? Il faut bien que je rende compte d'une vie, que je rende des comptes ? Nous sommes en compte.

Qu'est-ce que j'ai fait là ? Piété, je suis resté par piété ; on ne quitte pas sa mère qui meurt.

Le traître : je n'ai jamais écouté mes professeurs. Je pensais à autre chose.

Non-professeur professionnel. Je n'ai pas dit de ma vie un seul mot pour faire plaisir à ma hiérarchie, ne l'ayant du reste pas rencontrée.

Baroque : déguisement et trompe-l'œil. Prédominance de la façade. De Montaigne au Bernin. Plutôt les contraires, pas très harmonieux. Pas Circé et le paon ; le paon n'est pas mon fort.

« Le Mort joyeux » :

Je hais les testaments et je hais les tombeaux

Implorer une larme du monde

une terre grasse et pleine d'escargots

et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'ombre

Janotus de Bragmardo

Gargantua XIX

Ah ce serait bon que vous rendissiez les cloches ; et je devais dégoiser sur le mot *terrestréité*, le jour où l'homme avait mis le pied sur la lune. Obtenir quelque chose par sa harangue, c'était la situation de ma leçon : J. espérait obtenir six pans de saucisses et une bonne paire de chausses, moi une petite paye pour la vie ; Rhétorique. Un homme de bon sens ne les dédaignera pas (*L'Ecclésiaste*) *Date nobis clochas nostras*. Employer des formules sans se préoccuper de leurs sens, c'était un excellent conseil professionnel et académique. *Valete et plaudite. Calepinus recensui*. (formule de commentateurs pour annoncer qu'ils avaient fini la copie d'un manuscrit).

Formule de la comédie latine, disait la note : pour moi la comédie est finie.

vendredi 27 juin 2008

Passé de l'autre côté hier soir. Ironie et douceur. Me sens l'obligation, mais pas très ardente, de revenir sur ces années d'université. Qu'est-ce que j'ai été foutre dans cette galère ? Comme si de rien n'avait été. J'aurai fait rire les « collègues »...

samedi 28 juin 2008

Incapable de toute initiative quant à *L'Art de ne croire en rien*. Serais-je même en mesure d'analyser cette impuissance ? Trouver l'astuce, comme j'en étais capable de la faire au moment de *Traité des passions 2*. La basse astuce, peut-être. Mais je suis tombé dans le trou.

À défaut d'autre activité cérébrale, je lis *Nature*. Toujours à glaner, comme je dis. Alan Alda, l'acteur, est paraît-il fasciné par la physique. Il a joué Richard Feynman dans *QED*. Vient de faire un spectacle à partir des lettres d'Einstein : *Dear Albert*. Il avait pensé faire un spectacle sur Marie Curie (les lettres). Tout ça au motif que les scientifiques sont des personnes et pas seulement des cerveaux. Une découverte. Mais il a été découragé de travailler sur les lettres de Marie Curie parce qu'elles sont en français et encore radioactives.

Pourtant Einstein n'aimait pas le « *merely personal* ». Albert qui ne parvient pas à se décider : épousera-t-il sa seconde femme (Elsa) ou sa fille (Ilse) ? Matière à théâtre.

« Art & science » : une recension sur le livre de Gavin Parkinson *Surrealism, Art and Modern Science*. Parkinson souligne l'importance de Bachelard. Illustration par un tableau de Matta, *Le vertige d'Eros*. Là où Parkinson paraît être très efficace.

Ce qui me fait rêver : c'est que les références sont essentiellement françaises. C'est là que ça se passait. Autre temps.

Il est aussi question d'un film sur Kandel (par Petra Seeger). Enfance juive viennoise. Je n'ai pas assez lu son livre, prêté par Alain, livre sur la mémoire, qui commence aussi par des souvenirs personnels. Encore un Viennois.

Il faudrait préparer du matériel de travail pour les générations à venir sur « science & théâtre ». Puisque je n'ai pas d'occasion de travailler, ce serait un passe-temps comme un autre. Mais je sens que je suis incapable d'une idée neuve.

Thomas Ferrand, dont je vois le spectacle (?) ce soir chez Rambert (*Un Hamlet de moins*), -encore Nietzsche, un Hamlet de moins, ce n'est pas un drame- me propose, —puisque tu vas claquer bientôt, de faire une série d'enregistrement vidéo où je pourrais étaler ma pensée...

La performance qui ne donne rien à penser et pas même grand-chose à sentir. L'art n'a d'autre fin que lui-même, on dirait.

dimanche 29 juin 2008

Je pourrais imaginer un exercice de théâtre pour les écoles (idée d'hier) à partir du *Aimée*. Ça nous conduirait à Darwin.

Aristote danseur : « la nature est un principe de mouvement intérieur à chaque individu », traduit Hadot. La pierre, j'aurais envie de dire la pomme en pensant à Newton, veut rejoindre son endroit naturel qui est le bas.

L'artiste fait violence à la matière pour imposer la forme. La nature évolue, comme de l'intérieur. L'évolution, un travail qui donne forme à la matière de l'intérieur. On dirait du Marsile Ficin. D'où l'idée que tout ce qui est vivant est intelligent (voir *Les Anatomies de la pensée*).

Il serait toujours loisible, à propos de la mécanisation de la nature, de citer le poème de Schiller « *Les Dieux de la Grèce* » : « le globe de feu sans âme (qui) tourne sur lui-même ». Ou Rilke dans les *Les sonnets à Orphée* : « Ils sont remontés au ciel ces dieux qui rendaient la vie belle. »

Est-ce que l'on trouve le *Traité du Ciel et du Monde* de Nicolas Oresme, 1377 tout de même ?

La Nature est-elle au grand jour, « mystérieuse au grand jour », comme dit Goethe ?

lundi 30 juin 2008

Les deux cultures, ça ne date pas d'hier. Comme le dit Cicéron (cité par Hadot) : « Socrate fut le premier à détourner la philosophie des choses qui ont été cachées et enveloppées par la nature elle-même, dont s'occupaient les philosophes antérieurs à lui, et à la ramener au plan de la vie humaine. » Le philosophe disqualifie la science.

Le plan de la vie humaine : c'est bien toujours l'objet du débat. Est-on certain que c'est pour ne pas parler des choses qui dépassent l'homme ? En somme par modestie intellectuelle ? Après tout, si la nature s'est cachée, ce n'est pas pour rien, pas pour qu'on la dévoile. En plus, ce n'est pas intéressant. Contentons-nous de bien vivre, moralement et politiquement. Idée adjacente : vouloir « connaître » la Nature, c'est la forcer, la violer ; la torturer aussi. Il faudrait la caresser, la Nature ?

—mais moi, je dis que la Nature est hostile, jalouse de garder ses secrets, etc.

—les secrets de la nature se révèlent plutôt sous la nature des expériences que lorsqu'ils suivent leur cours naturel.

—Francis Bacon

—oui, Francis, le même qui dira : « Laissons le genre humain recouvrer ses droits sur la nature, droits dont l'a doué la munificence divine . »

—ça me rappelle la Genèse : « croissez et multipliez-vous et remplissez la terre et dominez-la. Commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes qui se meuvent sur la terre.

—CUVIER : l'observateur écoute la Nature, l'expérimentateur la soumet à un interrogatoire et la force à se dévoiler.

Hadot propose d'appeler prométhéenne l'attitude qui veut découvrir avec ruse et violence les secrets de la nature.

—ou les secrets des Dieux

—oui

—et l'on peut imaginer qu'on n'utiliserait, pour comprendre la nature, que le raisonnement, l'imagination, la poésie ?

—Orphée

—mais Orphée veut aussi découvrir les secrets de la Nature et des Dieux

—oui, mais de manière non-violente, par la mélodie

—c'est le chant contre la science

—le chant est existence (Rilke)

La question est-elle celle des mystères de la Nature ? La science ne les percera jamais.

—*sapere aude*

—*altum sapere periculosum* (cf. *Noli altum sapere* de saint Paul)

Il faudrait vraiment comprendre en quoi consiste le péché d'orgueil.

Prométhée tragique : il y a dans l'attitude prométhéenne le désir de secourir l'humanité. Mais si cela se retourne contre l'homme ?

—pour le bien général de tous les hommes

—Descartes

—par la Nature, je n'entends point ici quelque Déesse ou quelque autre sorte de puissance imaginaire, mais je me sers de ce mot pour signifier la Matière même.

—Descartes encore !

La nature comme spectacle ou comme processus.

Un relais nécessaire dans ce voyage, Rousseau, évidemment et *Le Discours sur les sciences et les arts*. Est-ce que la science, que le dévoilement est un vain souci ?

—sommes-nous donc faits pour mourir attachés au bord du puits où la vérité s'est retirée ?

Les instruments. Machine ou pas ? La ruse mécanique récusée par Goethe : seule la saine raison ou encore la perception et la description esthétique permettent d'appréhender la Nature. « Microscope et télescope ne servent qu'à ahurir la saine raison. » (*Maximen u. Reflexionen* §469). Cela ne nous mène-t-il pas à la critique heideggérienne du dispositif ? Et alors l'art serait pour l'homme le moyen de retrouver un rapport authentique à l'Être et à lui-même. À la tienne.

Heisenberg pense que dans le monde marqué par la technique, l'homme ne rencontre plus que lui-même. Encore un pas, et cette technique sera la démesure de l'homme ; dans sa technique, il ne se rencontrera plus, ne se reconnaîtra plus, aura mis en place quelque chose d'incommensurable avec lui (Anders).

Hadot, pour la version, le versant orphique, celui qui n'utilise que les ressources du discours philosophique ou poétique, conseille, après le *Timée*, *L'Art poétique* de Claudel et *l'Esthétique généralisée* de Caillois. Ah bon ! La poésie : retrouver dans le mouvement du discours le mouvement de la genèse des choses. Il faut imaginer un jeu poétique imitant le jeu artistique de ce poète de l'univers qu'est la divinité.

Une autoroute encombrée devant soi : l'œuvre d'art comme connaissance. Du mal à me faire au coup de la « co-naissance », que je crois un peu comprendre, mais qui demeure une inanité. De quel droit l'artiste s'arroge-t-il le privilège d'épouser le mouvement créateur de la Nature ? Qu'est-ce que cela signifie ? Sort-on du vraisemblable ? Hadot le dit bien : « le *Timée* est donc un récit qui ne prétend qu'à la vraisemblance ». Ce qui aurait pu se passer. Est-ce à dire que cela nous suffit, cela suffit à apaiser nos craintes, que cela répond à nos questions, et que notre cerveau est content. Et il y a déjà de la géométrie dans l'air (les plus beaux triangles). Le monde tel qu'il nous apparaîtrait s'il était construit selon une certaine raison (l'humaine). Descartes ne procède pas différemment.

C'est discours rationnel (et en un certain sens poétique) contre pratique expérimentale. Les belles conjectures, comme on dit les belles infidèles ?

mardi 1er juillet 2008

Arrivé à La Roque. Tout pareil, tout différent. Je suis dans ma librairie. Je dérange une chauve-souris ; elle est très belle. Faudrait-il davantage agir, faire ? J'écoutais dans la voiture Stéphane Braunschweig parler de *Siegfried*. Peut-être aurait-il fallu ne pas arrêter ? Mais je suis constamment en arrêt. Arrêt de travail ? Ah ! comme

j'aurais aimé exercer un métier. Exercer, joli mot. Désinvolture, j'aurais tout fait avec désinvolture, mais avec aussi une telle angoisse, ce qui fait que...

Nietzsche écrit : « la vérité est laide : nous avons l'art afin que la vérité ne nous tue pas ». Commentez et discutez. Tous documents autorisés.

mercredi 2 juillet 2008

Retour à la case de l'été dernier. Je n'avais même pas vidé, en rentrant à Paris, ma caisse de livres (correspondant au *Théâtre & son trouble*). Je remets, ici dans la librairie, les livres à la même place dans les rayonnages. Pas beaucoup avancé. Vieilli d'un spectacle, c'est tout.

Toujours la valse hésitation à propos de *L'Art de ne croire en rien*. L'urgence de Nicky qui me presse à prendre une décision quant au décor et me pousse à agir ; au fond je n'ai pas envie de me dégonfler. En même temps, quelle lassitude ! J'attends quoi de tout ça, même plus le plus maigre succès. L'art de passer le temps ? Il serait passé sans ça, comme dirait Beckett.

Humour des académiciens qui se moquaient des stoïciens qui prétendaient que tout a été fait pour l'homme,

—et Dieu a aussi été fait pour l'homme ? Et toutes ces bêtes dans la nature qui sont hostiles à l'homme, faites aussi pour lui ? (*rires*)

—il se peut que l'utilité de maintes choses ne soit pas encore apparue...

La révélation progressive comme progrès.

L'idée de Bruno que nous, les Modernes, sommes les plus vieux. « Nous qui sommes présents en ce moment, sommes plus vieux, plus avancés en âge que nos prédécesseurs. » Être Ancien, c'est être jeune. Michelet reprendra l'idée : Virgile est plus vieux qu'Homère. Borgésisme.

Le plaisir de connaître. Dès le *Timée*. « Un plaisir sans remords ». Comme un jeu qui consiste à résoudre des énigmes. Lié à l'idée (les *Lois*) que l'homme a été créé pour être un amusement pour les dieux. C'est sa plus belle part. L'art mais aussi le discours sur la nature comme amusements offerts aux dieux. Mais il s'agit au bout du compte, pour Platon, de vivre la vie excellente proposée par les Dieux. Contemplation, contemplation.

—nous n'avons qu'à nous interroger nous-mêmes pour savoir à quel point nous émeuvent les mouvements des astres, les contemplations des choses célestes, les efforts pour connaître tout ce que la nature voile d'obscurité

—Aristote

—oui, Aristote, *Partie des animaux*.

—ou Cicéron ?

—ou encore : une des plus nobles activités, c'est l'observation et l'étude des choses célestes ainsi que celle des choses que la nature tient cachées et loin de nos regards.

La nature comme spectacle varié : elle aime à se travestir. C'est une artiste. La nature joue aux dés. Redite.

La connaissance comme fête spirituelle. Ou ascèse intellectuelle (Monod) ? Éthique de l'objectivité.

Art et science ; dès la naissance de l'esthétique, Baumgarten affirme qu'à côté de la vérité logique, il y a place pour une vérité esthétique. L'éclipse vue par l'astronome et la même contemplée par le berger et sa bien-aimée... De là aussi la question du sublime ; l'océan des poètes. Et le désintéressement, le Beau et le Bien unis.

—prendre un intérêt immédiat à la beauté de la nature est toujours le signe d'une âme qui est bonne. Kant.

—l'art ne voit pas le grand livre de la nature écrit en langage mathématique, mais il apprend à voir les phénomènes. Goethe. Il s'agit de dessins, non de formules...

En fait les scientifiques ne sont pas désintéressés.

Isis/Baubô : Nietzsche se souvient de la nuit de Walpurgis de Goethe : « la vieille Baubô vient toute seule, elle chevauche sur une truie. » (*Faust I* vers 3962)

Le désir de connaître comme dévoilement d'un corps féminin et possession sexuelle. Ce que Sartre appelle le complexe d'Actéon. (*L'Être et le néant* Tel p. 624)

Le scarabée dans l'arrosoir vu par Hofmannsthal : la présence de l'infini. (*Lettre de Lord Chandos*, one more time).

Au bout du compte les philosophes ont abandonné la Nature aux scientifiques pour s'absorber dans la pensée de l'Être.

jeudi 3 juillet 2008

L'obsession du niveau technique chez Brecht. Qu'est-ce que cette obsession de la technique lui a coûté littérairement ? (On pourrait parodier Walter Benjamin, affirmant que l'homme est devenu "la cinquième roue du carrosse de sa propre technique".)

Si j'avais écrit ma thèse, j'aurais répondu : ça lui a coûté de passer à côté de la question du tragique, même à côté de la « tragédie du spécialiste », comme a dit Eisler à propos du *Galilée*. L'obsession aussi de la trahison (ce que Müller avait sans doute bien compris) : voir aussi la trahison de l'étudiant Pätus dans son adaptation du *Précepteur* de Lenz en 1951. Pätus, disciple de Kant et des Lumières, finit par écrire une dissertation sur la "guerre, mère de toutes choses" pour obtenir un poste à l'Université. Brecht commente : "voici le point qu'on ne peut plus justifier avec des raisons philosophiques, où l'on ne peut plus rien expliquer; même Kant ne contient aucun argument qui pourrait justifier la trahison". Au fait, pourquoi Kant pourrait fournir des arguments pour justifier la trahison ? Baroque.

La question du personnage. Contradiction chez Brecht : il ne liquide pas le « caractère » (aristotélisme ?) ; il veut sauver l'individu contre les masses : le 22 mai 1944, il écrit dans son journal : « La procession des personnages s'allonge. *Baal, Garga, Shlink, Maë Garga, Eduard, Gaveston, Königin Anna, Galy Gay, Begbick, Joan Dark, Mauler, Wlassowa, Callas, Iberin, Judith Callas, Galilei, Shen Te, Sun, Der Wasserverkäufer, Mutter Courage, Die stumme Katrin, Puntila, Matti, Ui, Malfi, Der Herzog, Simone, Grusche, Azdak.*

Il s'agit donc bien de créer des rôles pour un répertoire. Adorno contre le personnage (l'individu est liquidé...) : inventer des intrigues et des personnages est une « falsification ».

vendredi 4 juillet 2008

Ce à côté de quoi nous sommes passés : que la Science a aujourd'hui une autorité semblable à celle que pouvait avoir l'Église par le passé. Nous aurions dû utiliser ce que Lassègue disait du millénarisme et de la question du salut. Notre société produit aussi des théories du salut (voir Al Gore) : l'homme détruit la planète, c'est la catastrophe ou selon moi un des effets de la dimension tragique de l'aventure scientifique. Al Gore n'en reste pas là : l'homme peut sauver la planète. Mais où j'ai mal compris Lassègue, c'est quand il lie cet espoir de salut avec la ou une crise millénariste. La fin des temps à cause de la technique ? Cette fois-ci, ce n'est pas une catastrophe naturelle qui annonce cette fin des temps, mais une catastrophe technique, si l'on peut dire. Mais est-ce la même chose ?

Vieille croyance : ce qui a été créé doit avoir une fin. C'était bien la peine de s'être désenchanté... Le vieux fonds religieux refait surface. Ce qui est sûr, c'est qu'elle est

incroyable la vieille culpabilité. Toujours la réponse de Rousseau à Voltaire : si les hommes n'avaient pas construit des maisons de six étages (technique) à Lisbonne, le fameux tremblement de terre aurait été insignifiant. Rousseau n'aime pas les immeubles. À Lisbonne, il n'y aurait eu que des masures, les dégâts auraient été moindres. Certes. Et si à Manhattan les hommes avaient vécu dans des cases et n'avaient pas inventé l'avion...

C'est notre faute si la planète se meurt. Ou péché d'orgueil. Il faut que nous soyons responsables du cours de la nature.

samedi 5 juillet 2008

La question du théâtre. Ce que je devrais développer (dans le *Th & son tr*, ou pas), c'est que je ne suis plus certain que les idées que je caresse (j'aime encore tomber sur de la pensée ; le petit orgasme d'une pensée vivante, vive pour moi, - la viande) aient encore besoin du théâtre. Je disais que je ne pouvais « accéder » à la pensée que par le théâtre, incapable de parler, d'écrire que j'étais. Le théâtre comme un certain régime. Mais me retirant de tout, pourquoi je ne pourrais pas me contenter de lire les livres que j'aime, pensotter dans mon coin, comme on respire. Pourquoi je me sens obligé de faire du théâtre ? Ce ne sont plus des idées de théâtre. Pour le dire autrement, ce à quoi je m'intéresse intellectuellement n'a pas (ou plus) vocation à devenir ou faire théâtre. Le théâtre, c'est le théâtre.

Je me suis souvent dit, pendant le *Galilée*, que l'écart avait crû (comme le désert croît) entre ce que je pensais et ce que j'étais capable de rendre au théâtre. Le théâtre, je le laissais venir. Au métier.

Au fait, Freddy m'apprend que Bibi, je cite, « est dans une ferme pédagogique...elle donne des cours et des leçons de vie en attendant d'autres contrats ». C'est vrai, je l'avoue, je ne pense que rarement à cette bestiole. Je ne suis pas certain d'aimer les truies.

Je n'arrive pas à écrire ; je n'arrive pas à trouver la bonne distance avec ma langue. Difficulté à passer de la langue du commerce social, assez médiocre pour ce qui me concerne, avec les autres à la langue de la solitude. Il faudrait parler toute la journée une langue étrangère pour retrouver la sienne propre (maternelle ?) le soir. Me revient ce que disait Anders de l'allemand qu'il retrouvait le soir en Californie. Günther Anders : « lorsque je rentrais chez moi après avoir passé toute une journée à

parler en anglais, j'enfilais pour ainsi dire ma chemise de langue allemande toute propre, et j'écrivais dans ma langue maternelle. » Isolat. Pourquoi ce mot ?

Il faut que je passe à autre chose, même si j'éprouve un malaise à abandonner quelque chose qui m'a laissé sur ma fin. Si je me disais, je me donne un temps limité et je note tout ce qui me passe par la tête au sujet de ce *Tournant*. Réminiscences ? Je pense à la main sur la statue de marbre. Je pense à ma main sur un corps bien vif et haletant. Comparaison ; philosophie. Écrire quelque chose sur le *chatouillement*. Puis : penser en ruinant la pensée de l'autre. Pas mal. C'est ainsi qu'on avance. Ensuite l'image d'un aquarium dans une cabine de bateau.

Et la clarté et l'ombre qui se changent en relief. Il aurait vraiment fallu traiter cela. Être à la hauteur de Galilée, lui-même entrepreneur de spectacles, révélant aux hommes dans le *Messenger céleste*, des spectacles grandioses et absolument admirables ». Les images qui me restent de Galilée et que j'aurais voulu montrer :

- il explique l'Enfer de Dante, le mesure...
- il lit l'Arioste ; ou il l'annote.
- il regarde un lustre.
- il jardine
- il boit du vin
- il se livre à des expériences de pensée.

Sans oublier l'épisode de la cigale : Galilée, jeune homme voulut connaître le secret des cigales. Comprendre comment elles produisaient leur chant (cf. *Saggiatore*). Il fit l'inventaire de toutes les manières de faire du bruit ou de la musique, les chants d'oiseaux, les souffles de flûtes, le grincement des portes. Chaque fois qu'il le pouvait dans ses promenades, il recensait une nouvelle manière de produire un son. —et la cigale ?

—ne comprenant pas, il décida de voir à l'intérieur de la bête, et ne réussit qu'à la tuer sans comprendre davantage. Le secret des cigales lui resterait à jamais caché.

En un sens le secret de Galilée me restera à jamais caché.

vexation

—Pas de vexation : réhabilitation de la Terre. Sortir de la souillure.

—Pas de vexation : « n'est-il pas vrai que c'est par la Terre que le corps même de la Lune ou quelque autre corps opaque et ténébreux est inondé de lumière ? Quoi d'étonnant ? Précisément : dans un échange équitable et amical, la terre rend à la

Lune elle-même une illumination égale à celle qu'elle reçoit elle-même presque tout le temps au plus profond des ténèbres nocturnes. » (61)

« or, que la Terre soit errante, qu'elle surpasse la Lune en splendeur, et qu'elle ne soit pas la sentine des ordures et des souillures du monde, nous le démontrerons et nous le confirmerons aussi par d'innombrables raisons naturelles. » (61) Thème renaissant de la dignité humaine. « Quant à la Terre, nous ne cherchons qu'à l'anoblir et lui donner perfection quand nous nous appliquons à la rendre semblable aux corps célestes et, en quelque sorte, à la placer dans le ciel d'où vos philosophes l'ont bannie. » (62)

(cf. réponse de Montaigne)

Une courte scène pourrait tout résumer (la jouer ?) :

—Galilée, vous ne démontrez pas la rotation de la Terre autour du Soleil

—Vous ne démontrez pas non plus qu'elle est immobile. Et de plus vous ne me demandiez pas de le prouver, c'est une farce. Vous ne pouviez pas me condamner pour ne pas avoir démontré la vérité de mon système puisque vous étiez persuadés de la vérité du système contraire et par conséquent qu'il ne pouvait pas y avoir de démonstration d'autre chose que ce à quoi vous croyez!

Ou alors il faudrait laisser le dernier mot à Pascal : « ce fut aussi en vain que vous obtîntes contre Galilée un décret de Rome qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la Terre. Ce ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner et ne s'empêcheraient pas de tourner avec elle. » (*Provinciales II, 18*)

—dis-moi, tout ça fait juste 150 feuillets.

mercredi 9 juillet 2008

Belle idée de Wilde : fonder un ordre pour ceux qui ne peuvent croire. Ici c'est le verbe pouvoir qui compte. Ne pas pouvoir croire. Ce n'est pas si étrange que ça, puisque c'est mon cas. En face, ceux qui ne peuvent pas ne pas croire... Faites vos jeux. Les derniers ont évidemment gagné.

Je *crois* pouvoir dire que je n'ai jamais cru en rien, même pas un tant soit peu en Dieu pendant ma petite enfance quand j'étais invité à fréquenter l'église du village. Ce qui me plaisait, c'était de voir du monde (l'idée d'une communauté, même s'il n'y avait pas foule), des filles surtout. C'étaient les mêmes que celles que je fréquentais à

l'école (classe unique et mixte), mais l'atmosphère religieuse faisait flotter un parfum ou une promesse d'érotisme mystérieux.

Le fait de croire et le fait que la vérité n'est pas nécessairement préférée à l'erreur sont-ils liés ? Pas rabattables l'un sur l'autre.

Cela veut dire qu'on peut aussi bien croire le vrai et croire le faux.

—je ne demande qu'à te croire.

Fiction (ou sujet de rédaction) : imaginez Renan et Flaubert dans le train, se rendant à l'enterrement de George Sand.

—qu'est-ce que ça vient faire ?

—nous ne parlions pas de la croyance ? Alors cherche un peu.

jeudi 10 juillet 2008

Déjeuner avec Bouveresse hier ; plus gai que prévu. Il dit qu'on ne lit plus Nietzsche. En trois phrases, il exécute Althusser, Foucault, Derrida. Et, comme si cela ne suffisait pas, liquidation des seconds rôles, Régis Debray en tête. À l'École normale, Bouveresse fut celui qui résistait à Althusser, dont au demeurant il ne reste rien. J'oppose assez timidement la question du style : certains philosophes en imposent par leur style. Foucault, récemment, mais Bergson aussi, Bergson qui fut prix Nobel de littérature, c'est tout dire. Peut-être Althusser écrivait-il. Défense de Freud. Je dis : Freud a eu le prix Goethe.

Il y a des manières persuasives de dire de fausses vérités.

Le théâtre : y avoir un « programme » intellectuel (au sens où Musil en a un) n'a plus de sens. Un programme dans le désert.

Comment en imposer ?

—oui, la séduction du style. J'aime assez le verbe embobiner.

Russell postule deux pulsions humaines, l'une qui pousse vers le mysticisme, l'autre vers la science. Cela m'étonne. Et que se passe-t-il pour les sujets chez qui ces deux pulsions manquent ? Y aurait-il une pulsion qui pousserait *au* scepticisme ?

—chez les plus grands les deux postulations coexistent, peut-être.

Pourquoi Russell a-t-il besoin de postuler ces deux pulsions ? Pour de solides raisons ou à des fins personnelles ? C'était son problème.

vendredi 11 juillet 2008

Homme à flemme. (Plaisanterie meilleure à l'écrit qu'à l'oral). Il faudrait pourtant s'accrocher. *Immer streben*.

Croyance : la Bettencourt à Lourdes. Ne pas en croire ses yeux. Joli.

Brève de comptoir.

Entendu au café : « je me sens vivre, cela suffit à mon bonheur. » Au mépris de toute croyance. Le sentiment de l'existence devrait nous suffire. Mais sentir la vie, est-ce une façon d'y croire ? Ou pour la sentir, faut-il y croire ?

On n'est pas automatiquement post-moderne parce qu'on ne recherche pas la vérité. « Nos recherches nous donnent le droit de parler », disent Bouvard et Pécuchet. —quel rapport ? Bouvard et Pécuchet ne sont pas relativistes.

Les jeux de langage avec le mot croire.

—je ne demande qu'à te croire

—qu'est-ce que tu crois !

—crois-moi !

—se croire

—j'ai toujours cru en lui

—c'est à ne pas croire

—s'agenouiller pour croire

On croit que l'on va pouvoir tout connaître. La pensée protège de ce qu'on voit.

Science contre Révélation

Croyance et Révélation

Révélation, une idée d'Oriental.

Pas trop envie de traiter, contrairement à ce que j'ai dit, de la croyance au théâtre, je veux dire du fait de croire dans (en) le théâtre ? Parce qu'alors on n'en sort plus ; on croirait que tous les curés, tous les fondamentalistes de l'humain s'y sont réfugiés.

D'autre part, quelles seraient, dans un répertoire, des figures intéressantes de croyants ? (je ne veux ni des saints, ni des martyrs, - pourquoi, au fait ?)

—qu'est-ce que ce serait que de croire dans le théâtre ?

—qu'il y a de la présence : on croit vraiment qu'on a affaire à quelqu'un de présent ?

—la présence et le sens.

—il faut lire Py, le croyant (vrai-faux, faux-vrai croyant ?)

Et la référence à Vilar. Julie me dit de lire *Memento*. Il ne faut pas que j'oublie.

Ce qui m'occupe aujourd'hui l'*esprit* n'a plus de raison, n'a pas vocation à se retrouver sur un plateau. Théâtre pas ou plus nécessaire, pour moi, du moins.

Les polarités : Richard Dawkins (celui qui en finit avec Dieu), Bruno Latour (le croyant), l'Homme de vérité (Changeux), et le quatrième (Bouveresse, Musil) qui se pose la question de savoir si on peut ne croire en rien?

L'homme de vérité (*der Wahrhaftiger*) : un (le) préjugé lui est favorable ; la croyance à la science présuppose un autre monde que celui de la vie, affirme un autre monde. L'homme de science nierait notre monde ? Un paradoxe ou bien ce n'est que du petit Nietzsche, en somme. Construire un monde, un vrai. Derrière les apparences. Mais les apparences, on peut les appeler phénomènes, et dire que le monde des phénomènes a davantage d'existence.

Croire et vouloir le vrai. Mais pourquoi voudrait-on le vrai ? et *pour quoi* le voudrait-on ?, paquet de questions qui nous viennent de Nietzsche. La vérité ne saurait être une pulsion (*Trieb*). Nietzsche ne *croit* pas à la science-passion dont nous avons pourtant abondamment parlé.

On aime croire. Alors pourquoi a-t-on indéniablement favorisé la science ? Histoire :

-parce qu'on espérait par elle comprendre mieux la bonté et la sagesse de Dieu (les grands Anglais, Newton).

-parce qu'on *croyait* aux liens entre la morale, la science et le bonheur, entre le Vrai, le Bon, le Beau (Platon, les grands Français, Voltaire et les Lumières).

-parce qu'on aimait dans la science quelque chose de désintéressé, d'innocent aussi (tu parles, regarde le résultat), dans quoi les pulsions mauvaises n'ont vraiment aucune part. En connaissant je me sens divin (Spinoza).

Mais celui qui croit (en quelque chose de supérieur) n'est pas toujours quelqu'un qui piétine la vérité. Souvent au contraire, il croit cheminer sur la voie escarpée de la vérité la plus haute.

—mais je puis vivre aussi *sur* les hypothèses les plus ineptes. La superstition.

Ce que je devrais personnellement défendre, ce sur quoi, je devrais, à titre biographique, travailler, c'est le fait que je ne crois pas à la pensée (pas seulement à l'outrecuidance des systèmes). Pour moi, la pensée a lamentablement échoué devant l'Histoire.

—reste la science... tout le reste est littérature.

—donc vive la littérature, en un sens.

—ou vive la science, la seule pensée possible pour des esprits qui veulent rester sobres.

Mais il faudrait que j'avoue aussi mon admiration pour l'intrépidité de certains penseurs qui ne flanchent pas. Les coriaces. J'ai trop vite admis ma défaite, écoeuré par l'outrecuidance (les philosophes dogmatiques, les curés, les éditorialistes, ceux qui se croient obligés de faire semblant de comprendre ce qui se passe, quoi d'autre ?)

Croire outre (Montaigne).

dimanche 13 juillet 2008

Un rêve : un oui-quinde à Étrépigny dans les Ardennes, où l'abbé Meslier officia pendant quarante ans. C'est un peu comme moi qui ai bavassé près de quarante ans aussi dans une université *sans y croire*.

À propos du *De arte nihil credendi*, que puis-je trouver sur Geoffroy Vallée ? Jeune « éventé », a-t-on dit. L'expression est jolie. J'essaie de terminer la lecture de *Jubiler* de Latour, un titre plein d'ironie, j'imagine. Ou peut-être pas. Je n'imagine pas aisément BL jubilant.

lundi 14 juillet 2008

Vu *The Fly* de Cronenberg, après avoir vu la veille le modèle dont c'était le *remake*. L'original, bien meilleur. Avec Cronenberg, on est dans le film d'horreur. Le film de départ est beaucoup plus tragique.

mardi 15 juillet 2008

Arrivé à La Roque. Je suis dans ma librairie, et je n'ai pas vu les génisses. Très désespéré quant à la conduite à tenir concernant le projet Chaillot.

Terminé dans le train *Jubiler* de Latour. Je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit, ni ce qu'il me veut...Mais le Latour en question, volontaire pour jouer à quelque chose en octobre à Chaillot. Il me conseille d'entrer en contact avec Isabelle Stengers. C'est gai.

mercredi 16 juillet 2008

Quelque chose de pourri dans mon rapport au théâtre : désaffection. La raison ? l'insuccès permanent mais aussi la certitude qu'un cycle est achevé, je parle d'un cycle de vie (ce ne fut pas un cycle court). Les désordres de ma vie en attestent : retour en arrière. Chez moi les embarras de la vie ne sont pas un aliment pour le travail théâtral (littéraire, ça aurait peut-être pu ?). Au contraire, j'ai déjà eu l'occasion de le dire, avec le théâtre, je me suis fui moi-même. Je ne me connaissais que trop. En avant et *loin de moi*, comme dirait Rosset.

—l'argument est irrecevable; car c'est quand même une part de toi qui s'exprime dans ton théâtre

—je n'aime pas l'expression. Une part de moi, ça serait quoi ? Ça ne se découpe pas comme une part de gâteau.

—qu'importe ; ces spectacles sont les tiens, quoi que tu dises

—entendu. Mais ce n'est pas le moi qui vit qui les fabrique. Vieil air connu.

Si j'enlève le moi qui fait du théâtre, reste celui qui aurait pu écrire. Tristesse, désœuvrement. Une coquille avec une noix racornie et toute noire à l'intérieur. La littérature, une promesse non tenue.

—mais jamais sérieusement faite, cette promesse !

Ma problématique musilienne (approximatif), celle de l'*Einverleibung*, les idées qui passent par le corps. C'est le corps qui les juge (à leur possibilité de prendre corps). Du platonisme à rebrousse-poil. Il n'y a pas chute des idées dans les corps. C'est le corps qui leste les idées. Intéressant aussi de sortir les idées de leur niche écologique, que ce soit l'amphithéâtre ou la bibliothèque, voire le laboratoire. Le corps du philosophe de la chaire est souvent ridicule (ou curieusement absent). Le professeur parle sans sanction, donc sans corps. Même les plus cabots parlent sans

corps, ou avec un corps faux (comme on dit *faux self*). Mais ce n'est pas seulement de cela qu'il faudrait parler, mais de ces grandes idées qui sont inadéquates au monde, de toutes ces théories et de leur échec au XXe siècle. Problème aussi de la connaissance objective. Par exemple le matérialisme historique (en lequel j'ai voulu croire ou cru croire) fournissait-il une connaissance objective de l'Histoire ? Ce qui est certain, c'est qu'il a produit de l'Histoire objective, mais ce n'est pas la même question. Pas réductible à la question de la fiction.

Musil : « il n'y a qu'une connaissance ; mais n'apprécier en elle que le seul travail de l'entendement est une simple habitude historique. En fait, les premiers de ceux qui ont préparé l'orientation nouvelle, Galilée, Copernic, Newton et leurs compagnons en esprit étaient encore entièrement dans le giron de l'Église ; leurs méthodes, loin d'en détourner, devaient un jour reconduire à une orthodoxie plus solide. » (cité par Bouveresse p.22)

Voilà ce dont il était question dans *Tournant autour de G*. Connaître le dessein de Dieu. Tournant historique que les tenants du dessein intelligent veulent nous faire faire à l'envers. Mais entre-temps, Dieu est devenu une hypothèse inutile. Était-ce évitable ? La science s'interdit de répondre aux grandes questions théologiques et métaphysiques. À quelques savants « populaires » près.

—et pendant ce temps, c'est l'Église catholique qui s'est réconciliée avec la science, au point de parfois la défendre contre ceux qui n'ont rien à foutre de la connaissance rationnelle. C'est pas Dieu croyable.

—ce n'est pas pour autant qu'elle a pris goût à l'aventure intellectuelle qui fait la force de la science. Elle continue à rabâcher toujours la même rengaine. Comme dit encore Musil, « elle (l'Église) a, depuis longtemps, fermé le livre de ses essais de vie et se contente désormais d'en tirer sans cesse de nouvelles 'copies conformes' à la demande d'un toujours aussi nombreux public. » (ibid. 23) Voir si le public est toujours aussi nombreux.

La croyance comme preuve de faiblesse ; l'homme de la croyance, le croyant est nécessairement une petite espèce d'homme. Apprendre à supporter la privation de croyance. « Souffrir la faim de l'âme par amour de la vérité. » (Nietzsche)

—se consoler avec des radotages sur l'âme, sur l'amour

—parce que l'intelligence donne des pierres au lieu de pain (cf. le petit moine).

—les douillels préfèrent les petits pains trempés dans du lait, comme dit Musil.

—oui.

—les religions sont dangereuses parce qu'elles donnent le droit à l'homme de se reposer.

Mais vouloir savoir, vouloir la vérité repose sur une croyance

—à moins que ce soit comme un instinct, ou un désir. *Libido sciendi*.

—quel intérêt à n'avoir que des croyances vraies ? Et l'homme occidental a-t-il vraiment à regretter de s'être lancé dans l'aventure de la science ?

—à cause du lien entre la science et le désenchantement ?

Se lancer dans la science, c'était peut-être affaire de prudence, jouer la sécurité de l'idée vraie contre l'extravagance du faux, et voilà que ça se retourne contre nous, que nous sommes sans doute dans une impasse. Le désenchantement, passe encore, mais la catastrophe (voir le « cri d'horreur universel »)...

—fallait pas y aller ? On aurait dû se contenter de la fausseté, plutôt que de jouer les Lucifer précipités par Dieu dans l'abîme ?

samedi 19 juillet 2008

Pourquoi je lis Hadot avec une certaine suite dans cette idée ? Le rapport avec ce genre de pensée ? À creuser. L'idée d'exercice spirituel me plaît, mais la discipline n'est pourtant pas le fort d'un dilettante comme moi.

Dominique Leglu me parle de Lazare (foi et raison). Lire aussi Alain de Libera sur la question. Se remettre dans le contexte de l'oppression des philosophes par les théologiens et les autorités ecclésiastiques.

L'idée d'un cinéma pur (« Nouvelle vague ») est une idée moderniste. Il y a de ça chez moi, « faire du théâtre, pas des spectacles », mais pas dans le sens où la critique paresseuse s'extasie devant un spectacle, justement, parce qu'il serait du pur théâtre (est-ce la même chose que le théâtre pur, cours de philologie). Pour moi, ce n'en est pas, mais il y a l'attitude inverse, celle qui consiste à aller piocher dans du matériel hétéroclite pour faire théâtre. Mais peut-être n'est-ce pas si contradictoire ?

Walter Benjamin : la question n'est pas de savoir si la photographie est un art mais de comprendre comment elle modifie notre idée de l'art. Même chose pour les Nouvelles Technologies.

Je comprends qu'on veuille combattre l'étroitesse de la vision scientifique, mais doit-on le faire à n'importe quel prix, celui de la croyance, par exemple ?

Finir un spectacle (la fin de l'histoire) par une seule voix-off. Ou stratégie du tableau vivant : nous ne l'avons fait qu'avec les *Sonnets*. Goethe dans *Les affinités électives*. Citer un tableau ou en inventer un (cf. Castelucci ou *Passion* ?). À voir le film de Harris sur Pollock.

Qui pourrions-nous interroger sur la croyance ? Des sujets supposés savoir et des premiers venus.

Musil et le portrait clinique de l'esprit aveuli par les jouissances trop prolongées de l'intuition, du bel esprit de notre temps.

Croyance et ère de la démocratie intégrale. Les individus ont les mêmes droits et doivent bénéficier d'une considération égale ; cela ne signifie pas qu'il en va de même de leurs croyances.

—toutes les croyances ne doivent pas être traitées avec le même respect.

—c'est la Raison qui décide ?

Tribunal de la Raison : le raisonnement et la logique ?

Musil et l'utopie de la politesse de la pensée. Humilité inductive, joli. Un esprit affranchi du respect de la vérité.

dimanche 20 juillet 2008

Cette idée de Bouveresse de tout vouloir confronter à la raison. Cela signifie quoi ?

La « compatibilité » avec la raison ? Il parle aussi du « parti de la raison »... (43) La probité de l'esprit. Est-ce que la prégnance actuelle de la croyance est due au besoin de réenchanter le monde (que la science aurait désenchanté) ? La connaissance (la vérité poursuivie par elle) n'est pas un plaisir suffisant ?

L'intelligence à la recherche de la foi, la foi à la recherche de l'intelligence ou la foi contre l'intelligence ?

Autre question, peut-être la plus vive : quel avenir pour l'incroyance ?

—les sentiments de dignité, de maîtrise de soi, de maturité, d'autonomie associés à l'incroyance continuent à attirer les gens et semblent devoir perdurer.

—Charles Taylor (Bouveresse, 44)

Mais la rigueur, le besoin de logique sont assimilés à du dogmatisme ou à un sectarisme intolérable.

Renan considérait une existence consacrée à la recherche du savoir pur comme une existence religieuse.

—savoir est le premier mot du symbole de la religion naturelle. L'homme ne communique avec les choses que par le savoir et par l'amour.

Renan pense que la religion traduit une aspiration à l'idéal qu'il suffit (enfin...) de déplacer du monde des chimères et des créations fantastiques à celui de la réalité.

Il ne faut pas attacher la destinée morale de l'humanité à des formes confessionnelles qui peuvent périr, tandis que la foi réelle ne périra jamais.

Comprendre l'humanité et pas seulement la nature comme fait le physicien.

—l'affirmation que tout est d'une même couleur dans le monde, qu'il n'y a pas de surnaturel particulier ni de révélation momentanée, s'imposa d'une façon absolue à notre esprit. La claire vue scientifique d'un univers où n'agit d'une façon appréciable aucune volonté libre supérieure à celle de l'homme devint, depuis les premiers mois de 1846, l'ancre inébranlable sur laquelle nous n'avons jamais chassé. Nous n'y renoncerons que quand il nous sera donné de constater dans la nature un fait spécialement intentionnel, ayant sa cause en dehors de la volonté libre de l'homme ou de l'action spontanée des animaux. (ibid. 57)

—je n'aime ni Philippe II ni Pie V ; mais si je n'avais pas des raisons matérielles de ne pas croire au catholicisme, ce ne seraient ni les atrocités de Philippe II ni les bûchers de Pie V qui m'arrêteraient beaucoup.

Canetti que chaque foi touchait.

—j'ai une disposition mystérieuse pour la croyance, une propension pour elle, comme si, de tout représenter, tout ce à quoi on a cru depuis toujours, était ma tâche.

Interroger, par exemple, des Catholiques ou des s'affirmant tels, et leur demander s'ils croient à la vie éternelle.

Mercredi 23 juillet 2008

L'ennui exactement. Est-ce moi qui n'ai plus prise sur rien ou bien rien n'a plus de prise sur moi. Est-ce si différent ?

jeudi 24 juillet 2008

Passage par Paris, après excursion pour voir les tableaux de Jean-Michel et balibariser un peu. Je suis complètement absent à tout car tout m'ennuie, la beauté des choses, (de la nature, -de la campagne-, des maisons, de l'art), la vérité des sentiments ou des idées. Un voile entre le monde et moi. Ce n'est plus de la mélancolie, c'est de la schizophrénie.

Déjeuner avec Alain au Mauzac. Aucune idée ne me vient. Nous nous disons quand même que nous pourrions à la fois revenir, par un moyen ou un autre, sur les choses faites, les commenter par le théâtre (les comédiens), et faire comme une banque d'idées, de projets à faire, des parades de spectacles pour les vingt ans à venir. Rien que ça.

Personnages réels et masques (au sens où Socrate est le masque de presque tous les philosophes).

vendredi 25 juillet 2008 (retour à La Roque avec petits lardons)

Musil parle de la nostalgie de la croyance (*Glaubenssehnsucht*) : elle m'est complètement étrangère. Suis-je à ce point nihiliste ? Affronter le rien est aussi un plaisir sublime. Comprendre ainsi la *Vergänglichkeit*.

Désormais, c'est le Rationalisme européen (occidental, dirait Weber) qui est la déviation.

samedi 26 juillet 2008

Être seul comme dans la tombe. Situation paradoxale : à la fois désœuvré et avec sur le dos le fardeau d'un truc impossible à faire. Plus de goût à rien. Pas même le privilège d'insensibilité de la mort. Pourquoi est-ce si lourd d'être ainsi vide ?

Que faire de l'idée de l'autre qu'il n'y a pas de retour de la religion mais recours à la religion ?

Jeux de langage : je ne comprends même pas ce que l'expression « vie spirituelle » peut signifier. La spiritualité comme Grand Mensonge, la Révélation comme Grande Escroquerie. Mais du point de vue de l'évolution, un sommet. C'est l'invention de Dieu qui nous distingue le mieux des animaux. Mais les animaux ne sont pas si bêtes. Ils n'ont pas à chercher la raison d'être ultime des choses ni surtout le pourquoi du Mal universel. Le scandale pour la raison, ce n'est pas que Dieu ait

bizarrement toléré le Mal, le scandale, le paradoxe, l'énigme, c'est que Dieu ait poussé sur ce fumier du Mal. Naissance du péché ?

Et je veux bien croire (sic) que la vraie religion, comme dirait William James, se situe dans l'expérience, c'est-à-dire dans le sentiment, et non dans les formulations que les gens élaborent pour définir, justifier, rationaliser leurs sentiments. Les églises raffolent de ça, évidemment.

Il faut que je relise Bottéro. 3 décembre 1872, fin de la révélation à la *Society of Biblical Archaeology* de Londres. Un certain Smith annonce une découverte extraordinaire : il avait trouvé une histoire fort proche du récit biblique du Déluge, mais qui « lui était antérieure et l'avait manifestement inspiré ». (XI^e tablette de l'*Épopée de Gilgamesh* dont les auteurs l'avaient tiré d'une composition dont les plus vieux manuscrits remontent aux environs du XVII^e siècle avant notre ère : le *Poème du Supersage*). Et la religion a survécu à ce coup dur.

dimanche 27 juillet 2008

Envoyé par mail, le texte avec de légères modifications :

samedi 26 juillet 2008

Être seul comme on doit l'être dans la tombe. Paradoxe situation : à la fois désœuvré et avec sur le dos le fardeau d'un truc impossible à faire. Plus de goût à rien. Pas même le privilège d'insensibilité de la mort.

Pourquoi une telle lourdeur du vide ? La lourdeur du vide, un titre.

Que faire de l'idée de l'autre qu'il n'y a pas de retour de la religion mais recours à la religion ?

Jeux de langage : je ne comprends même pas ce que l'expression « vie spirituelle » peut signifier. La spiritualité comme Grand Mensonge, la révélation comme Grande Escroquerie. Mais du point de vue de l'évolution, un sommet. C'est l'invention de Dieu qui nous distingue le mieux des animaux. Mais les animaux ne sont pas si bêtes. Ils n'ont pas à chercher la raison d'être ultime des choses ni surtout le pourquoi du Mal universel. Le scandale pour la raison, ce n'est pas que Dieu ait bizarrement toléré le Mal, le scandale, le paradoxe, l'énigme, c'est que Dieu ait poussé sur ce fumier du Mal. Naissance du péché ?

Et je veux bien croire (sic) que la vraie religion, comme dirait William James, se situe dans l'expérience, c'est-à-dire dans le sentiment, et non dans les formulations que les gens élaborent pour définir, justifier, rationaliser leurs sentiments. Les églises raffolent de ça, évidemment.

Il faut que je relise Bottéro. 3 décembre 1872, fin de la révélation à la Society of Biblical Archaeology de Londres. Un certain Smith annonce une découverte extraordinaire : il avait trouvé une histoire fort proche du récit biblique du Déluge, mais qui « lui était antérieure et l'avait manifestement inspiré ». (XI^e tablette de l'Épopée de Gilgamesh dont les auteurs l'avaient tiré d'une composition dont les plus vieux manuscrits remontent aux environs du XVII^e siècle avant notre ère : le Poème du Supersage).

Pourquoi avoir recopié ce texte ?

Incapable d'entrer dans la partie, comme si tout m'échappait. Je ne me reconnais pas. Je sais que je n'ai plus de motif (depuis 2005) à faire du théâtre, mais rien d'autre ne se présente à moi. Les gens de théâtre, ce qui les occupe ne me concerne plus. Je parcours d'un œil distrait les articles de journaux vantant l'excellente cuvée 2008 du Festival d'Avignon, comme si j'étais passé de l'autre côté de quelque chose. Plus envie de me battre sur ce terrain (ce fut, oui, mon champ de bataille) ? Possible. En gros, j'ai perdu la partie ; je ne puis me le dissimuler. J'ai bien dû avoir ma chance ; elle est passée. L'Histoire, même la toute petite, ne repasse pas les plats. Qu'est-ce qui me retient en vie, si ce n'est l'instinct de vie, c'est-à-dire la peur de la mort et la lâcheté face à la seule issue honorable, le suicide. Je pense souvent au moment même, à l'instant précis où Alan a croqué la pomme, la main qui ne tremble pas. J'aurais aimé être une petite souris (une réelle, pas celle de mon ordinateur) dans son cerveau pour voir tout ce qui s'y passait, et cette agonie qui dut être lente et terrible. Il a eu le temps d'imaginer, de calculer, de se rendre compte qu'entre un homme qui meurt et une machine qui se détraque, on peut faire la différence. Cela serait aussi difficile à écrire que la mort de Virgile ; et c'est mission impossible pour mon cerveau.

La recherche de la vérité ou le sentiment religieux (dirai-je la foi ?) comme exploite cérébral le plus grand de l'homme, le cerveau humain étant la chose de la nature la

plus complexe. Plus intéressant que le cosmos (la nature), puisque c'est par lui qu'il (elle) se connaît lui-même (elle-même).

Naissance de la foi, « c'est-à-dire cette capacité de voir au-delà des choses que tout le monde voit, en les immergeant au beau milieu d'un réseau surnaturel de forces. » (Bottéro, 83)

lundi 28 juillet 2008

Anne-Françoise me demande de mes nouvelles (des nouvelles de ma santé) et sur quoi je travaille. Bien en peine de répondre. Sur moi-même ? Donc malade ; pas bien portant, c'est mieux dit.

Anniversaire : 30 ans de fécondation in vitro. Naissance en 1978 de Louise Brown.
1990 : création de *Human Fertilization and Embryology Authority (HFEA)*

mardi 29 juillet 2008

Tout conspire à me faire abandonner le projet de Chaillot. Ne pas faire les choses à tout prix, mais ne pas se dégonfler non plus. Téléphoner à Cochin dès la mi-août pour prendre rendez-vous et en finir avec ça. Lâcher prise. Je ne vois pas comment m'en tirer, et pourquoi je le ferais. Si je décroche, c'est à jamais. Mais j'ai déjà perdu le théâtre (comme on parle de la perte du monde). Ne plus y croire ; j'y reviendrai. (Ce n'est pas le cas de le dire).

mercredi 30 juillet 2008

Chimère homme/animal : au fond, tout le monde s'en fout. Ça choque qui ?
Chaillot irréalisable, n'est-ce pas ? Ferais mieux de réparer l'animal.

jeudi 31 juillet 2008

Je n'ai été pris dans aucun mouvement. Donc je ne me suis pas assez remué ? Se remuer, c'est assez joli.

L'été, Dutilleux, toujours. « L'autre pilier du XXe siècle avec Messiaen, ah ! j'allais oublier Boulez, pour faire bonne mesure (?) », dit la radio. Boulez dont on va encore célébrer quelque chose à la rentrée. La radio a toujours peur d'oublier Boulez. Qu'est-ce qu'il leur fait ?

Comprendre la foi. Comment elle est née historiquement. Croyance en un univers surnaturel et qui enveloppe le monde d'ici-bas. Ce qui m'est foncièrement incompréhensible.

Bottéro : « ils ont en quelque sorte superposé aux événements d'ici-bas un mécanisme et une force commandée par leur Dieu : c'est ce que nous avons appelé la foi. » (57) Mais comment l'ont-ils fait ?

vendredi 1er août 2008

Pourquoi n'arrivé-je pas à me faire l'aveu à moi-même que je dois renoncer au projet Chaillot, alors que j'y ai déjà renoncé ; comme si ce renoncement était une manière d'acquiescer à ma perte (mal dit). Perte ; mais je suis déjà en perdition. Pas de cap, pas même au pire. Mon impossibilité à travailler, ça devient de l'impotence. Infirmité. L'âge ?

—bien sûr. Mais c'est aussi que j'ai toujours été vieux.

Argumentaire : il faut que je me fende (belle expression à tout prendre) d'une lettre à Dominique Hervieu . Dois-je faire état du fait qu'elle n'a pas le moins du monde réagi à mon message par lequel je l'informais de mon refus d'être « personnalité qualifiée » (sic) au CA de Chaillot ?

Les fidèles (comédiens) indisponibles pour ce genre de format de travail. Stratégie : reporter. Temporiser (vaporiser le temps quand il se fait trop lourd, épais). Et souffler un peu. Mais n'est-ce pas aussi souffler sur la bougie, et tirer sa révérence. Tout ceci est bien pneumatique.

Pourquoi le projet est bancal depuis le début. Une gageure inutile. Il aurait fallu que je trouve une idée forte, et la capacité de mobiliser autour du projet quelques énergies indispensables ; malheureusement le format, comme le budget ne permettent pas à ces artistes de s'investir pleinement ; je ne suis pas en mesure de faire quelque chose, je n'ai pas les moyens au chic et au choc, à l'arraché, etc.

Déclarer forfait. Un forfait ?

samedi 2 août 2008

Mail de capitulation envoyé à Dominique. Lâche soulagement. Anticipation de la catastrophe. Une chute dont on ne se relève pas. *Oder* ?

dimanche 3 août 2008

Avec Unabomber, l'affaire Bruce Ivins, bon matériau. Il faudrait se renseigner davantage. Alan Pearson, le spécialiste des armes chimiques et biologiques au Center for Arms Control and Non-prolifération, note avec ironie (ce n'est pas sûr) que « la seule attaque bioterroriste significative de l'histoire a trouvé sa source au cœur même du programme de défense de notre pays ». (*Le Monde* daté de ce jour). Il faudrait en savoir plus : si le docteur Ivins est innocent, il serait possible qu'il n'ait pas résisté aux accusations, insinuations, etc. Pas très intéressant. Si c'est un tordu, qui en plus a collaboré à l'enquête, cela devient significatif : le FBI a recours à lui pour analyser la poudre blanche contenue dans les enveloppes, et au bout du compte, ce serait lui qui les aurait envoyées. Le type qui joue de l'orgue (électronique) à l'église le dimanche, qui est bénévole à la Croix-Rouge.

lundi 4 août 2008

Un jour pour renoncer à tout.

Comment j'aurais pu faire ce spectacle dans un contexte où l'esprit laïc, c'est-à-dire l'athéisme (je vais vite) n'est plus non seulement hégémonique, mais l'hypothèse de travail en commun, la seule possible. Ceci est mal dit.

Le seul rôle social, si c'est un rôle, que j'aie jamais joué, c'est celui d'intellectuel de gauche. Ma façon de faire du théâtre n'a été que cet habitus continué par d'autres moyens. Défaite totale. En fait plus personne ne comprend ma démarche. On dit, c'est le type *Théâtre & Science* ! Je me souviens de la vulgarité de Pariente me présentant à Donnedieu de V : « Lui, c'est théâtre et science. » Tout ceci est absurde : je n'entends rien à la science, je ne retiens rien de mes lectures, après les spectacles, tout disparaît, comme on dit, dans le commerce, que tout doit disparaître ; bien sûr, je reconnais à la science et à la technique la place qu'elles occupent dans notre monde, qu'elles sont notre milieu et je fais en sorte qu'elles viennent quelque peu troubler le théâtre, comme une espèce d'urgence, troubler la bonne conscience théâtrale qui fait comme si elles n'existaient pas, mais cela ne va pas plus loin. Projet modeste et voué à l'échec.

La désuétude est un thème sur lequel je devrais réfléchir. La mauvaise intempestivité. Et j'ai le cerveau comme obstrué ; incapable de penser, imaginer à nouveaux frais. Apprendre à mourir.

Que faire désormais après cette capitulation ? Reculer pour mieux sauter, tu parles ! Sauter quelque chose (un spectacle, tiens) pour mieux reculer. Je ne parviens plus à *penser théâtre*. Il y a bien encore des livres que j'ai envie de lire (je pourrais me faire un programme de lectures, comme je n'en ai jamais fait) ; c'est vrai, par exemple, que la question de la croyance me concerne (sens anglais, presque), mais pour faire quoi ? Dès lors que je ne fais plus de théâtre, que je ne vois plus de raisons d'en faire, que je n'y crois plus, je ne sais même plus comment lire, puisque je lisais à destination du plateau ; ça criblait les choses, ça les filtrait. Mais maintenant... Il faudrait avoir la tête bien faite pour pouvoir la remplir à bon escient. Et à quelles fins ? Écrire des essais sur ces questions, mais on ne m'attend pas et je ne saurais pas faire (voir Lord Chandos). Comme je ne sais parler que depuis (dans) le théâtre, je n'ai plus qu'à la boucler. Et c'est ce que je vis en ce moment, une boucle bouclée.

mardi 5 août 2008

Déréliction, c'est le seul mot qui me vienne.

mercredi 6 août 2008

Le prophète puis le texte ; du coup dans l'explicateur de textes, il y a du prophète. Importance de l'explication de texte dans notre culture, même sécularisée. On cherche Dieu, donc on divinise le texte. Question de qualité ; qualité de celui qui recherche Dieu. Ne pas se complaire en sa propre sagesse. Tout le contraire de Montaigne. La vertu suprême : vivre selon la Loi (j'allais dire selon une Loi). Contrairement à celui qui vit sans foi ni loi. « Livre de Job » : toujours la question de la technique. « On sort à la lumière l'enfoui, mais la Sagesse, d'où provient-elle ? Quel est le gîte de l'intelligence ? ». Seul Elohim en connaît le chemin.

jeudi 9 août 2008

Il faut du talent pour faire valoir son talent.

Bestiaire. L'onagre : en quoi est-il sauvage, cet âne ? Pourquoi Béhémoth et Léviathan. L'hippopotame et le le crocodile.

vendredi 8 août 2008

Je ne vis pas, mais le Christ vit en moi, dit à peu près Saint Paul. Je ne vis pas, tout court. Dieu ne vit pas en moi. Curieux quand même. Je ne vis pas donc Dieu n'existe pas. Il y a quelque chose qui ne colle pas dans ce *cogito*-là, si *cogito* il y a .

Nostalgie de l'Arbre de Vie. (Pas de ma part). Dieu savait que, faisant l'homme à son image, ce dernier aimerait bien être, lui aussi, immortel. Mais c'est irréprésentable. Comment puis-je me représenter la vie immortelle ? Mortelle d'ennui. Une mienne cousine m'apprend que sa mère vient de mourir et qu'elle est allée rejoindre son mari, mort depuis quelques années et probablement passablement décomposé. Fermer le ban. Mais cette femme est éduquée, comme disait ma vieille nourrice ; elle a fait des études, et elle me dit ça tranquillement. Pour se débarrasser du problème : où sont-ils passés, mes parents ? Moi, j'aime les problèmes.

Août : ce n'est pas des vacances mais l'absolue vacuité.

Ouverture des JO : ce kitsch de propagande (la Chine qui veut nous en foutre plein les yeux pour détourner notre attention) rend encore plus dérisoires nos petites entreprises artistiques locales. Le premier grand spectacle mondial depuis le 11 septembre. Éblouir ou terroriser. Devine qui va gagner. L'Occident entre deux feux, le feu d'artifice et celui des bombes terroristes. Et le feu d'artifice qui fait un rideau de fumée devant la Terreur à grande échelle. Tout sent le cadavre. La France, pendant ce temps, se passionne (la télévision) pour les faits-divers à petite échelle : il y a mort d'enfants. Quel degré sur l'échelle de l'atroce. Tout pue la cruauté.

samedi 9 août 2008

Les moments décisifs (un titre). Les moments de rupture. Lâcheté : je me lâche moi-même. Avoir l'honnêteté (intellectuelle, morale ?) de tenter l'analyse de cet empêchement à rien entreprendre, cette impuissance à travailler. *Conatus* à plat. Chaillot : je suis (un) dégonflé.

—mais il aurait fallu faire quelque chose de gonflé.

La vie est une maladie, l'amour une maladie, la mort un état.

—qu'est-ce que tu préfères ?

—le durable.

Pas envie de toucher au *Théâtre & son trouble*, car je sais que je vais en faire une balle que je me tirerai dans le pied, faute d'avoir le courage de m'en tirer une réelle dans la tête. Mettre fin à mon cerveau. Cessation d'activité. Rideau.

J'écrivais, l'été dernier, sur ma disparition : elle est en marche, comme les vers. Et, hélas, pas de mon fait seulement.

Je termine, sur mon lit, le Bottéro en lisant sa traduction de *L'Ecclésiaste*, avec la *Messe pour le Pape Marcel* de Palestrina sur France-Mu. La joie. Ce que je n'avais pas assez vu, dans mes lectures précédentes de ce texte, c'est que, contre tout l'effort de l'esprit religieux de distinguer l'homme des bêtes, ici il se trouve ravalé à leur rang. Intéressant pour nous.

Dieu est l'invention d'une grande littérature. *Dichtung u. Wahrheit*. L'esprit littéraire.

Je suis au terme de ma vie, et je n'ai rien compris à rien, entre parenthèses. Jamais été capable du rétablissement intellectuel (comme on dit en gymnastique) pour passer du côté du sens.

Mon cerveau n'a jamais eu de vie privée. Pas de cerveau sous la mère. Pourquoi n'ai-je rien ambitionné ? Guigner, briguer un poste, ça doit être excitant. Devenir quelqu'un.

—et le théâtre ?

—oui, des comptes à régler avec. À l'heure qu'il est (« quelle heure est-il ? »), je ne sais si je dois tout laisser tomber ou trouver des raisons, une passion, de continuer.

dimanche 10 août 2008

Prostration. Je passe mes journées sur mon lit à regarder les poutres. Il n'y a rien à pas grand chose à voir ; rien d'écrit sur mes poutres, à la différence de celles de m2m. Je tente toute la journée (sur le lit en question quand je ne regarde pas les poutres, à moins que ce soit ma façon de regarder les poutres) de lire le Corbin sur le *Paradoxe du monothéisme*. Mais je n'y comprends rien ! À la deuxième lecture pas plus qu'à la première. Trop érudit pour moi ; fermé, serré. Pas un mot qui échappe à la spécialité. Pas généreux. Universitaire au bout du compte. Ou exotique, trop exotique. Rare de ne rien pouvoir glaner dans un livre. Ni cuisse ni aile. Une citation quand même, un beau distique d'Angelus Silesius : « Dieu ne vit

pas sans moi ; je sais que sans moi Dieu ne peut vivre un clin d'œil. » *Augenblick* ? Un instant.

En fait, ce à quoi il invite, d'emblée, c'est à lire Merejkowski : *la Mort des Dieux*, en pendant d'Ibsen (*Empereur et Galiléen*).

lundi 11 août 2008

Ce matin, réveillé par la pluie d'été. Je me dis qu'il faudrait écrire un livre sur la pluie. *Histoire de la pluie*. Plus qu'à Duras, je pense à *La Semaine sainte*, le début sous la pluie. J'ai toujours aimé la pluie. Plus comme spectacle (mais la pluie s'écoute aussi) que comme épreuve, expérience. Se faire rincer n'est pas de mon goût. Ridicule de la pluie de théâtre. Toujours pipi de chat.

Hier pendant que je gisais sur mon lit, abattu par le néant pressenti, une espèce d'hallucination, pas un rêve. À mes côtés sur le lit une forme féminine dont j' imagine l'identité et que je ne parviens pas à voir ou à toucher, qu'il m'est comme interdit de voir ou de toucher. Je sens la chaleur de l'intérieur de ses cuisses, et plus tard, avec effroi, je perçois que la partie inférieure de son corps, à partir du sexe, est en train de se décomposer. Et puis je suis sur elle, écoeuré mais ébloui par le regard bleu du visage intact, celui de B. Les yeux clairs, la passion de ma jeunesse.

Commentaire, comme en terre : ce n'est qu'après coup, curieux quand même, c'est-à-dire ce matin, que je lis, grâce à Pierre Hadot, cette phrase de Michelet, inspirée par Marc-Aurèle : « ces beaux yeux si doux, cette bouche, ces joues, *stethea d'himeroenta*, et tout ce que tu imagines, tout cela, c'est de quoi faire un cadavre. »

mercredi 13 août 2008

Après mon retour de Toulouse (épisode de pathologie familiale, pour le dire avec l'esprit de la litote), j'ouvre, pour la première fois de l'été, mes chers *Essais* (vieux style) : II, 19, « De la liberté de conscience ». Julien l'Apostat, encore un beau matériau (pas très original, je sais). Mais l'histoire du type qui fait le voyage à rebrousse-poil, du christianisme vers le paganisme, beau et assez prompt rétablissement. Et dont Montaigne tire une leçon de tolérance, pour le dire de manière cliché. Mieux vaut lâcher la bride que d'imposer la coercition. Parce que, tout cynique le sait, lâchez la bride aux opinions, elles s'amollissent, elles s'émoussent. Laissez-les dire ! Laissez-les faire. Au bout compte, il n'y a plus qu'à

s'enrichir. Enrichissez-vous ! Je m'étonne parfois du fait que je n'ai jamais un seul instant de ma vie songé à m'enrichir. Il faudrait que je comprenne le riche. Exercice pénible, probablement.

Le général de Gaulle aimait la poésie de Francis Jammes. Commentez et discutez.

jeudi 14 août 2008

Comme si le théâtre ne pouvait plus me donner voie, accès à l'expression. L'accès à l'expression. Avoir raté sa vie d'artiste ; c'était le risque à prendre. Le pénible, c'est d'avoir perdu la partie. Comment fait-on en ce cas ? Le suicide, comme disait Alain, au moment du *Traité 2* est une solution (sortie) honorable. La seule issue ? Qu'ai-je à dire, -je ne me dis pas : qu'ai-je à vivre ?- avant de disparaître ?

—mais tu as déjà disparu (si tu as jamais apparu) ! Je préfère l'idée d'avoir apparu que d'être apparu, sans trop savoir ce que je dis là.

Goethe dit quelque part que c'est un exercice très difficile que de lire (savoir lire) : le théâtre a été pour moi un exercice de lecture. Je lisais en fonction (presque au sens mathématique) du dispositif théâtral que je m'étais inventé. Si je ne fais plus de théâtre, comment vais-je lire ? Et je ne parle pas de l'écriture. Il faudrait écrire tout le temps, et réécrire sans cesse. Si je suis incapable d'écrire, qu'au moins je réécrive. Le véritable exercice. Exercitation. Est-ce parce que je veux m'améliorer ? Non, je voudrais m'éterniser. Ou bien c'est que j'ai attendu la conversion ? Une conversion ?

—je m'éternise.

—non, tu temporises.

Le chat dort sur des exemplaires de *Nature*.

L'écriture d'un journal : l'écriture tient la place de l'œil d'autrui, de l'autre. Écrire pour permettre un regard. Jalousie ; une ouverture aussi. S'exposer au regard d'autrui. Noter ses actions et les mouvements de son âme, comme s'il devait les faire connaître aux autres. Pas mon fort.

Le détachement qui conduit à l'apathie. Je suis incapable de cette apathie. Juste la négligence. Désinvolture : vos histoires, votre Histoire ne me concernent pas.

dimanche 17 août 2008

Plongée dans le néant, perdition. Même sans moi, le Tout serait encore le Tout, sera encore le Tout. Exercice spirituel de l'apprentissage de la mort. À la Platon : se séparer du corps, de ses désirs, de ses passions pour que l'âme revienne à sa vraie nature. Mythe de Glaucos recouvert de vase et d'algues. Le sortir de l'eau.

—mais mon âme n'a pas de vraie nature.

—ton âme n'existe pas.

Mes façons d'endormi : ah, certes, je ne pratique pas la *prosochè*, l'attention à soi-même, la vigilance de chaque instant. Hadot commente : « l'homme 'éveillé' est sans cesse parfaitement conscient non seulement de ce qu'il fait, mais de ce qu'il est, c'est-à-dire de sa place dans le cosmos et de son rapport à Dieu. » (81) Quel boulot !

Dans ce que nous avons appelé la « science passion », quelle serait l'importance de la composante, disons pour simplifier, épicurienne ? Plutarque : « le monde est le plus sacré et le plus divin de tous les temples. L'homme y est introduit par sa naissance pour être le spectateur, non de statues artificielles et inanimées, mais de ces images sensibles des essences intelligibles que sont le soleil, la lune, les étoiles, les fleuves dont l'eau coule toujours nouvelle et la terre qui fait croître la nourriture des plantes et des animaux. Une vie qui est initiation à ces mystères et révélation parfaite, doit être remplie de sérénité et de joie. » (*De tranquillitate animae* § 20). La physique comme exercice spirituel.

Ou Marc Aurèle : « ne plus te borner à co-respirer l'air qui t'entoure, mais désormais co-penser avec la pensée qui englobe toutes choses. Car la force de la pensée n'est pas moins répandue partout, ne s'insinue pas moins en tout être capable de la laisser pénétrer, que l'air en celui qui est capable de le respirer.... Un immense champ libre s'ouvrira devant toi, car tu embrasses par la pensée la totalité de l'univers, tu parcours l'éternité de la durée. » (M A VIII, 54 et IX 32)

Tentative de lecture du *Coran*. « Sourate de la génisse ».

À la radio, la maman Bruni-Tedeschi parle de la facilité de faire le métier d'acteur. Le piano, c'est plus dur. Avantage de la mémoire du pianiste.

—tiens que chaque jour qui luit sera pour toi le dernier : c'est avec gratitude alors que tu recevras chaque heure inespérée

—mais c'est un *exercice* difficile. Est-ce cela, apprendre à mourir ?

Je perds sur tous les tableaux : j'ai la mort aux trousses et je ne sais pas jouir de l'instant. Le naufragé quand il sent sous ses pieds le navire sombrer, ne peut un être un bon épicurien. Il faut être un porc pour ne pas s'effrayer.

Pas doué pour la métastrophe. Toute conversion est désormais impossible.

Les génisses couchées au bas de ma fenêtre. Comme de pâles rochers sous la lune. Quelqu'un sur FC qui parle de l'amour, à 22h42, plutôt, pardon, du sujet amoureux (il y a une bêtise de l'amoureux, etc.) et s'autorise de commencer une phrase par : « je prétends »... C'est Barthes, apparemment. Quelle suffisance et quelle préciosité !

Je repense à mes années d'enseignement, ou plutôt, comme disait l'autre, de non-enseignement. Malaise. Si je n'ai pas enseigné, c'est que je n'avais rien à dire, pas de thèse à soutenir. Aucun savoir à transmettre. Mais alors pourquoi suis-je resté dans le giron de l'Alma Mater ? Par indolence. Par ironie. La délectation morose ? Si je voulais au contraire employer de grands mots ou si je maniais l'exagération, je dirais : par posture socratique. Mais Socrate dialoguait, trouver toujours dans les rues ou n'importe où, avec qui parler. Moi, j'ai monologué. Pathétique.

lundi 18 août 2008

Sur l'ironie amoureuse (toujours Socrate) : feindre d'être amoureux pour renverser la situation et que l'autre devienne lui-même amoureux. Ça marche même si Alcibiade est une femme. Mais Socrate est une vipère et ne s'est pas du tout laissé séduire. Être l'aimé ou l'amant ; il faut choisir. Voir Foucault. Pourquoi éveille-t-il des désirs qu'il ne veut pas satisfaire ? Ceci nous sépare. Définition de l'amour donnée par Socrate dans le *Banquet* : le désir de la Beauté dont on est privé. Montrer à l'autre qu'il ne peut pas te satisfaire parce qu'il n'a pas en lui de vraie beauté. Une espèce de méchanceté (je ne dis pas sadisme).

—je suis Éros.

Belle ambition. Éros, fils de Pénia (la privation, ce sera aussi Mignon) et de Poros (le moyen, l'expédient) est privé de beauté, mais parvient à y remédier par des expédients. Diotime le rappelle.

Cette idée que Socrate est l'Individu. Ce que Kierkegaard voulait être aussi. J'aurais aimé être cela en petit, un petit individu, non pas l'Individu mais un individu (c'est moins difficile). Mais le côté *atopotatos* ; l'homme de *l'aporia* aussi. Atopique, donc

inclassable. Que l'on ne me classe pas. Traumatisme datant de l'école. Atypique aussi. Échapper (par le bas) à toute détermination. Et pour autant je ne suis pas un homme libre ! Un pauvre diable, rongé par la culpabilité. Mais un diable quand même. Celui qui laisse faire son daïmon, mais du coup divise et est divisé. Ne jamais être un symbole.

À propos de Kierkegaard, Hadot note qu'il aurait voulu que l'on inscrive sur son tombeau : « Il fut l'Individu ». C'est dans son *Point de vue explicatif sur mon œuvre*. Écrire un point de vue explicatif sur l'œuvre que je n'ai pas faite, et qui serait cette œuvre même. Regrets éternels.

Sentir qu'on n'a pas fait ce qu'on aurait dû faire, qu'on n'est pas ce qu'on devrait être ; là, le rapport avec l'érotique socratique. Séparé et privé de soi-même. Cela ne se réduit pas à la question de l'échec.

Une vie bouffée par le démonique. Nique niaque. Mettre du daïmon partout, c'est-à-dire, s'en remettre à une certain irrationnel, même dans les plans que nous invite à faire la raison. C'est la leçon. *Traité des formes* : laisser se développer sa propre forme. Difficile.

Si je ne suis plus en position de faire du théâtre, objectivement et subjectivement, je pourrais écrire des idées de théâtre. Faire des brouillons pour la postérité (*rires*). Il y aurait quelque chose à faire avec Wilhelm Meister. Ça compléterait mon itinéraire goethéen. Odile, Homunculus, Mignon.

—mais tu ne fais ni tes paroles ni ta musique.

—pourquoi tu me dis ça ? Démon !

mardi 19 août 2008

Déçu par Corbin : qu'est-ce qu'il a contre le nihilisme ?

Diagnostic : pourquoi je ne me sens plus tenu par le théâtre (comme on dit que quelque chose vous tient). Un peu dégoûté, comme on dit toujours. Je suis incapable de revenir sur la saison passée, sur ce qui s'est passé ou pas passé. Concordance des temps : on ne peut savoir si c'est le théâtre qui m'abandonne ou le contraire. Affaire de processus (un procès en cours, la prise de congé des jeux du théâtre). Arrêt de mort. Le commerce avec les gens de théâtre m'ennuie. Le mot même de théâtre me répugne.

—parce que tu n’as pas eu la récompense attendue, escomptée (trouver le bon mot, le mot juste).

—oui, il est difficile de vivre sans récompense, on a beau dire.

—mais je n’ai rien voulu avec le théâtre, sinon pouvoir dire que j’ai fait quelque chose. Ai-je recherché quelque chose d’autre, le succès, une carrière à faire ? Certes non. C’est la paille dans mon acier. Ma faille. Il aurait fallu calculer quelque chose. Seulement essayé, par orgueil, de fabriquer des objets qui ne ressemblent à rien, pas même à moi. J’ai pourtant trempé dans le théâtre (notez la projection du paradigme sur le syntagme).

Je déblatère sur le “comédien augmenté”, moi qui me sens diminué. Rien de plus pathétique qu’un artiste raté (qui a raté son coup).

mercredi 20 août 2008

Dépolarisé. Effet de dépolarisation.

Lu Charles Taylor, *Le Malaise dans la modernité*. Rien de neuf. Même pas très brillant dans le commentaire du « sentiment de l’existence » de Rousseau, qui est pourtant une belle chose. Très faible dans sa critique (?) du monde technologique, de la technologie : comme si sa petite pensée pouvait faire barrage. Ces pensées qui ont leurs petites idées qu’elles « croient » opposer à l’inéluctable (figure de la Fortuna). Cause toujours ; il faut agir (ou penser la réalité réalistement). On ne change pas la réalité depuis la chaire du conférencier. Et cette question du sens (« disparition des horizons moraux » ?).

J’en reviens à Socrate, et à l’énigme qu’il pose à Nietzsche : pourquoi Socrate qui est amoureux de la vie désire-t-il la mort ? La vie serait une maladie ? Nietzsche eût préféré qu’il ne le dît pas.

jeudi 21 août 2008

Je brûle avec une certaine rage de vieilles coupures de presse concernant je ne sais plus quelle édition du festival d’Avignon qui traînaient encore sur ma table de travail. Il fait beau ; je ne sais à quoi m’intéresser. À quoi s’occupe-t-on dans le corridor de la mort ?

—mais en vie, on est toujours dans le corridor de la mort.

Cessation d'activité (one more time). L'expression est toujours aussi jolie.

Manque d'humour du chrétien. Eh Benoît ! comment tu lierais l'ironie socratique (grecque) au sérieux de Jésus ? Ne pas rire ! comme disait Ignace. C'est malin. On ne peut pas dire que Jésus soit d'une espièglerie folle. Il est d'un bout à l'autre, de part en part ennuyeux. Je crois (sic) que si la religion n'a pas pris sur moi, n'a jamais eu de prise sur moi (c'est quand même curieux), c'est parce qu'elle m'a tout de suite ennuyé. Et y mettre le nez en ce moment pour des raisons professionnelles (c'est peut-être déjà du passé) me replonge dans le même ennui. Je n'arrive pas à prendre au sérieux ceux qui se prennent au sérieux. Et c'est toujours le même plat qu'ils nous resservent. Platitudes.

Fausseté de la vraie gravité. Jésus ne pourrait pas s'intéresser à Alcibiade. Ni être musicien. Ni lucide. La lucidité ronge la vie, mais lui donne aussi son prix. Le mensonge religieux la déprécie toujours.

La leçon du *Banquet* : est le plus sage celui qui tient le mieux l'alcool. À méditer.

vendredi 22 août 2008

Je suis complètement décousu. Je ne sais pas si c'est la maladie (en fait, il n'y en a qu'une : la maladie de la mort), mais plus aucune libido intellectuelle. Ballant, baillant et bayant aux corneilles. 18 heures de somnolence par jour, ce n'est pas mal, le temps qu'il faudrait consacrer à une belle entreprise. Soleil, grains et bourrasques. Il faudrait toujours noter le temps qu'il fait.

Rien à voir : la question de l'intimité. Non pas de l'intime, mais de l'intimité avec l'autre. Belle affaire.

samedi 23 août 2008

Ça bavasse sur FC à propos des limites de l'art. On parle de « moyenne admissible dans les grandes biennales », j'avoue ne pas comprendre.

Je viens à regret dans ma « librairie », m'installe devant l'ordinateur, mais ne sais pas quoi écrire ; je vais m'étendre sur le lit et lisote : par exemple, le Gauchet sur le désenchantement du monde que je n'avais que parcouru. Quelle logomachie dans un style à la Lefort (caricatural). Pourquoi ces gens-là sont-ils incapables de faire court plutôt que d'ainsi grandiloquer ? Quel travail ! Et je glande là-dessus et ne glane rien.

L'indifférence aux choses indifférentes. Qu'est-ce qui dépend de moi ? Tout faire pour réussir, selon Épictète, et ne pas se plaindre si le Destin est contraire. Très différent de celui qui programme son échec.

Le stoïcisme ou comment se débarrasser de la psychologie.

Marc Aurèle : « Ni tyran ni esclave ». Un bon programme. Je me souviens de Montaigne : « je suis dégoûté de maîtrise et active et passive. »

samedi 30 août 2008

Ainsi le bon sens en a décidé : c'est mon état de santé qui m'oblige à annuler le spectacle de Chaillot. Officiel. Ne vous gênez pas pour moi. Du reste, aucune huile du théâtre n'a cru bon de me parler de vive voix. Sic transit, et encore je n'ose prononcer le mot de gloire. Mais quelles sont au juste les raisons véritables, si raisons il y a : je ne fais pas *L'Art de ne croire en rien* parce que je ne crois plus en rien. Donc j'ai vraiment traité le sujet, par défaut ou excès de conscience (intellectuelle, artistique, morale). Cela s'appelle joindre le geste à la parole.

Les coïncidences : le "petit tambour" de Mahler à la radio, tandis que je me remets au clavier. « Gute Nacht ! ». C'est ce que je devrais me souhaiter.

Un été à ne rien faire : salubre ? y aura-t-il un rebond ? Peu croyable.

Faire l'expérience du rien est-ce ne rien expérimenter, simplement ne rien faire ?

dimanche 31 août 2008

Mal aux dents et à la tête. Corps souffrant et faiblesse d'âme, à faire pitié, comme dirait l'autre. Et toujours les *Exercices spirituels* ouverts sur ma table. Il faudrait que j'écrive quelque chose sur l'héroïsme de l'esprit. Qui postule l'unité de la science ? Relire (sic) Vico, *De mente heroica*.

Grandeur d'âme et contemplation du monde physique. Sentiment de la petitesse des choses humaines. Avoir une vision physique de ces choses. Physique, c'est-à-dire pas sentimentale, dans nos termes. Ou mystique.

Curieux que Hadot se soit intéressé à *Walden*. À mettre en relation, -dans un spectacle ?- avec Unabomber. L'homme n'est que l'outil de ses outils.

La disparition est une tâche difficile. Médée pouvait dire que tout avait disparu mais qu'il (lui) restait du moins une chose, elle, Médée. Il ne me reste même pas moi. Ai-je envie d'aller remettre le nez dans *Le Théâtre & son trouble* ? Ce serait une rechute. Dans une passe comme celle que je traverse, il faudrait avoir une tout autre activité que celle qui m'a consumé toutes ces années. Si j'étais pianiste, je crois que je ne ferais que ça du matin au soir. Ou voyageur, je ne tiendrais pas en place (j'ai tenu en place). Mais un monomaniacque revenu de sa manie n'a que le désœuvrement devant lui. Même ces lignes, je ne devrais pas les écrire. Je viens sans plaisir dans ma « librairie » (librairie, quelle présomption !), mais je ne peux pas passer mon temps à y faire le ménage. Je ne pense pourtant pas, comme Goering, que c'est une activité humiliante. Aucun rapport. Névrose ménagère.

Une parenthèse. Nougaro à la radio : un phraseur satisfait ; met en avant son accent comme on porte une gourmante ; ego surgonflé qui se complaît dans de la rhétorique aux paradoxes faciles, « le piano est mon plus bel échec », « mon blues de blanc pas clair », etc. Navrant. Le mentir faux.

J'ai fait du théâtre en attendant, mais en attendant quoi ? Ou pour parler, malgré l'impossibilité de penser. Le théâtre comme forme d'aphasie. J'aurais mieux fait de me taire vraiment. Au lieu de faire ses exercices, des gammes à la gomme.

Art & science. Le chapitre « Le sage et le monde », au centre de ce qui fut mon intérêt. Le monde que nous pouvons nous représenter, percevoir, dans notre expérience quotidienne est radicalement différent du monde tel que la science peut le représenter (ou ne plus le représenter, du reste). La révolution copernicienne n'a rien changé. Voir Husserl puis Merleau. La science ne donne pas à voir. D'où mes impasses. Dès 1750, Baumgarten oppose *veritas logica* et *veritas aesthetica*. Irréconciliable. L'éclipse de l'astronome et celle du berger. La question du sublime s'ensuit. Curieusement la vision esthétique ne peut être que celle d'un spectateur, *novus* ou *ultimus*, c'est tout un. Une variation pour le petit moine. Le petit moine peut être husserlien.

lundi 1er septembre 2008

Un 1^{er} septembre et un lundi, par dessus le marché, ça devrait inciter à faire une rentrée. Bien en peine. Mais heureusement, 600 nouveaux livres sont arrivés sur le marché. J'apprends que Giraudoux avait été un coureur de 400 mètres. Delorme aussi. Souvenir de Turing. Cela me rappelle que je devrais m'inventer une activité physique.

Trouver du travail, de quoi se triturer.

Tout laisser en plan ou faire des plans. Les bonnes résolutions : ça ferait un joli titre (air connu).

Je pourrais tout laisser en plan, parce que tout est comme effacé. Mon effacement, encore. Au théâtre, j'ai envie de laisser choir parce que c'est trop compliqué, je suis trop compliqué ; je n'arrive plus à faire simple.

J'ai lu hier le texte de Musil, « La connaissance chez l'écrivain. Esquisse ». Il s'en prend à « l'intellect professoral » (j'aimerais savoir comment ça se dit dans l'original) ; j'aime cette idée. Cela signifie que la cote de l'écrivain est au plus bas. Toujours cette question obsessionnelle : qu'est-ce qu'un écrivain ? « Mais chaque fois qu'il sera question ici des écrivains (*Dichter*) comme d'une espèce d'hommes particulière, je tiens à préciser d'emblée qu'il ne s'agit pas uniquement de ceux qui écrivent ; beaucoup redoutent cette activité, et représentent la forme passive du type. » Me voici épinglé.

Je joue aux échecs contre moi-même, et j'ai l'élégance de me laisser perdre. J'ai toujours eu cette élégance de perdre. Le bon goût.

5:38 pm (soit 17h38, en bon français).

Quelle voie suivrai-je dans la vie ? *Quod vitae sectabor iter ? Iter*. Faut-il toujours cheminer ? Mais moi, je n'ai pas bougé. Un peu creusé sur place, dans la meilleure hypothèse.

Laisser les choses en l'état. Après tout, plus d'un quart de siècle, c'est bien suffisant. Si je disparaissais, -mais vraiment-, ou bien tout ce qui a été fait passerait par profits et pertes, et ce ne serait pas un grand drame humain, ou bien quelque chercheur ou chercheuse (coucou) irait y mettre le nez. Mais la tentation de tout laisser couler, et de couler avec, à moins que ce soit l'ordre chronologique inverse, est très forte en cette fin d'été.

Supposons que je quitte le théâtre (c'est peut-être lui qui m'a quitté), n'ayant plus l'évidence d'aucun spectacle à faire, l'évidence ou le désir, quelle voie suivrai-je ?

Celle qui mène tout droit au cimetière ? Et jusque-là continuer à faire ce que je fais depuis des mois, le mort. Une espèce d'exercice de pensée : j'imagine le monde sans moi. Pas de risque d'un effet papillon. Les quelques endeuillées et endeuillés. Leur petit travail, et puis l'oubli, c'est-à-dire la mémoire. Et de ce que j'aurai fait dans la vie, rien. Tout à la trappe (ou voir plus haut). Les débris d'une vie. Un beau roman qui tourne à l'essai, comme à l'aigre. Ouverture du livre par mon enterrement avec les pleureuses. Il faudrait que je m'oblige à penser à l'ordonnance de la cérémonie. *Portrait du disparu*. Je décide de ce qui doit être retenu de moi. Une autobiographie assez cocasse. Mais comment les déjà morts, que je serais bien obligé d'évoquer, pourraient-ils se souvenir de moi ? Mon instituteur, par exemple.

Ou la trace laissée dans quelques esprits. Une difficulté : mes étudiants. Viennent ensuite les spectateurs. En vérité j'aurais aimé me survivre par ne serait-ce qu'un seul livre. Mal parti.

Comment enterrer un athée ? Sachant que je n'aimerais pas être incinéré. Que mon corps se décompose lentement ; curiosité pour le chemin des vers dans la chair. Müller.

mardi 2 septembre 2008

Le dramacule de l'été : je ne suis même pas parvenu à lire un livre en entier, à me livrer pleinement à lui. Peut-être ai-je eu tort de prendre *Le Coran* pour livre de chevet. C'est pire que les *Évangiles*. Je veux dire que je ne trouve pas l'entrée. Je ne parviens à accéder au charme (y compris à la beauté) de ce livre. Bien sûr, il faudrait en faire une lecture moins désinvolte (comment ça marche, la croyance), mais l'ennui procède de ce que tout y semble déjà joué, la foi donnée, etc.. Dans *L'Ancien testament*, on comprend mieux l'invention de la foi (voir ce que j'ai « cru » comprendre à ma lecture de Bottéro), le coup de génie. Ici, rien.

Lu aussi, hier, dans le journal, un portrait de Wiesel. Ne peut pas vivre sans Dieu. Impossible de « divorcer d'avec Dieu ». Il dit qu'il est croyant. Comment comprendre cela ? Quel rapport avec l'identité, juive en l'occurrence ? Ne pas pouvoir vivre sans Dieu, quelle fatuité. Quel narcissisme. Moi, Dieu, je n'oserais pas le déranger.

À la radio : quelqu'un parle du besoin de croire, mais pas de n'importe quel besoin de croire. Il s'agit de croire à l'incroyable. Puis d'un même élan, il parle du besoin d'idéal. Étrange. Il faudrait peut-être que j'aille passer un ouïquinde à Lourdes. Jet de

béquilles, lancement cinématographique de fauteuils roulants du haut d'un escalier public ; voilà une idée.

Une femme :

—je dis maintenant à mes enfants que je suis agnostique. Parce que je crois en l'homme, en la vie.

Moi :

—quand je pense que je n'ai pas eu à perdre la foi.

Je n'ai même pas eu à argumenter mon athéisme. Dans quelles proportions le catholicisme entre-t-il dans mon identité ?

—mon quoi ? ma quoi ?

Théâtre & son trouble : revenir sur le dérisoire de tout cela ? Le théâtre n'aura été qu'une manière de passer le temps, une vie de privilégié. Emphase inutile. Pourquoi faudrait-il sauver quelque chose ? Me vient à l'esprit la phrase de Brecht, à peu près celle-ci : quel bien ai-je fait aux autres ? Je n'ose pas songer à la réponse. Petite vie.

Mon *daimon* :

—mais supposons que tu aies quelque chose à défendre, comment t'y prendrais-tu ?

—tu veux dire, si j'avais quelque trace à laisser de mon travail, théâtral par exemple ?

—oui

—tu veux me pousser à en finir avec *Le théâtre et son trouble*, à l'achever

—pas seulement

—mais après, je n'aurai plus qu'à mourir

—déjà dit. Parle plus sérieusement.

—mais être sérieux, c'est avoir le courage de reconnaître la modestie (caractère modeste, modeste, comme on dit de résultats scolaires) de toute cette entreprise qui a dévoré et mon temps et ma vie toutes ces décennies. Après avoir fait l'expérience du néant, il n'y a plus que l'anéantissement à souhaiter.

—pose, pure pose ! Tu n'aurais même pas le courage de te supprimer.

—j'aime ce mot : supprimer, se supprimer. Souvent j'y pense, j'aimerais me supprimer comme on supprime un mot d'une phrase.

—ça fait moins mal.

—soit. Mais il n'entre pas dans mes intentions d'écrire sur le théâtre, même le mien. Pas même d'écrire mon tombeau. Écrire, ce doit être écrire. Faire œuvre de littérature...

—diable !

—bon, faire acte de littérature, oui.

—il faut aller jusqu'au bout de sa nuit.

—alors, je vais me coucher.

mercredi 3 septembre 2008

Il faudrait lire de la fiction. Faire une cure de fiction, s'obliger. Changer de vie : ne plus lire que de la littérature. Trop compliqué.

Aujourd'hui j'ai lu *L'Immense obscurité de la mort*, de Massimo Carlotto. Attiré par le titre, le livre se trouvant sur la table de chevet de Claire. On vérifie que fiction égale fabrication.

Claire Dehove me demande sur quoi je veux travailler à Lyon. Ça me laisse tout désemparé. Mais sur rien, voyons...

jeudi 4 septembre 2008

Je m'occupe des/aux choses de la vie, de la maison, du jardin. Hier j'ai commencé, de Brautigan, *Un privé à Babylone*. Encore un destin de suicidé. Je me demande si Vila-Matas s'est intéressé à lui, à ce disparu. Tony Duvert pas mal non plus. Est-ce que l'on sait ce qu'il a fabriqué dans son village depuis la fin des années 80 où il a cessé de publier, jusqu'à ce qu'on le retrouve macchabée dans sa maison ? Un roman.

Faut-il mettre de l'ordre dans ses papiers ? J'en suis là. Loin, le temps où je caressais le projet d'écrire *Mes petits papiers*. Le rêve d'être dans ses (propres) petits papiers. Relisant cette expression, je ne suis même plus certain de la comprendre. Il ne faut pas mettre toutes ses œuvres dans les mêmes papiers.

Laisser tout en plan (c'est le cas de le dire), dans le désordre, comme si je n'avais pas eu le temps de fermer la maison. « En catastrophe », une expression intéressante.

Toute cette activité qui a meublé le plus clair de mon temps, du temps de maturité, -étrange expression-, de ma vie d'adulte, -pire encore -, vaut-il la peine d'y revenir ? N'y revenez pas, hein ? Faut-il faire le ménage, pour rendre les choses présentables ?

Dans le meilleur des cas, pour finir à l'état d'archives à l'IMEC. Quelle horreur ! Il vaut mieux laisser la décomposition faire son travail. Il ne faut pas composer. En l'occurrence, ce serait se composer, comme on dit. Et rien de plus pathétique que des archives que personne ne consulte. Pire que les cris qui se savent inécoutés.

En fait, je renonce à un spectacle sur la croyance au moment où je ne crois plus du tout au théâtre. Basta, marre de jouer les ecclésiastes de département.

Mon correcteur m'indique à tout bout de champ que « le verbe de cette proposition semble manquer ». Un indice ?

Si le fondement de la religion est l'expérience religieuse, si cette expérience vous est interdite, fermée, alors rien d'étonnant à ce que certains restent en dehors de la religion et intacts de la foi, si j'ose dire. Du William James : « la vraie religion se situe dans l'expérience ». Il ne s'agirait pas de s'assurer la faveur divine, mais tout se passerait dans la conscience. Une aventure du sujet. Toujours James : « Le lien entre l'homme et son créateur va tout droit du cœur au cœur, de l'esprit à l'esprit. » Le germe avant toute organisation.

vendredi 5 septembre 2008

La retraite comme mise en disponibilité éternelle.

Je voulais de la fiction, traitement de choc. C'est raté avec *Un privé à Babylone*. Pure dé-fiction. Le faux roman policier comme symptôme de l'épuisement du « roman policé », comme dit le traducteur. Au-delà de l'énigme : on ne saura pas qui a assassiné la pute avec un coupe-papier, pourquoi la femme qui boit énormément de bière sans la pisser veut récupérer le corps, met plusieurs truands sur le coup. C'est seulement d'un frigidaire l'autre : de celui de la morgue à celui de Card. De la viande morte à la place de la bouffe. Tiens, tiens. Le polar est vidé de son sang, la fable est à l'état de cadavre encombrant (« kèke t'as fait du corps ? »), et cela ne change rien. Ça se lit pareil.

Je disais souvent que, de spectacle en spectacle, ou spectacle après spectacle, que je n'ambitionnais rien, que tout ce que je pouvais espérer, c'était de pouvoir continuer, qu'on me laisse continuer... Voilà, semble-t-il, cette période terminée.

Écrire ? mais quel intérêt si ce n'est pas jouissif. La jouissance est le seul devoir de l'oisif. Et l'imagination ? Le seul devoir de l'athée. Un devoir d'imagination. J'aurais

pu dire artiste aussi bien qu'athée. Comme quoi on peut dire à peu près n'importe quoi.

Par où commencer, par où j'aurais pu commencer ce travail sur la croyance ? Qu'est-ce que cela serait venu faire sur un plateau ? Les figures ? Celle du croyant ; mais ne faut-il pas distinguer l'homme (respectable en tout état de cause) du croyant. Lichtenberg : « Une règle d'or : on ne doit pas juger les hommes d'après leurs opinions, mais d'après ce que les opinions font d'eux. » (cité par Bouve, p.70)

Creuser la seule expérience de croyant que j'ai connue, celle de marxiste. A posteriori, pas très fier de cette démission de la pensée. Ce qui ne porte pas jugement sur le marxisme lui-même, évidemment, mais sur moi.

Des croyances stupides peuvent rendre admirables des hommes qui en sont affectés. Et inversement ?

—ce serait quoi, inversement ?

Revenu de tout, il serait temps de partir, de plier bagage (après avoir fait le ménage, voir *supra* ?). La vie qui n'aura pas été une aventure. Quelqu'un à qui il n'arrive à peu près rien.

Qu'est-ce qui m'a rendu le théâtre insupportable ? Les comédiens ? J'ai vraiment craqué au moment du Beckett 06. Je n'en pouvais plus. J'avais mon Beckett à moi (et ce n'était même pas le bon) ; j'ai dû m'en refaire un (lecture de Knowson), et je ne voyais pas ce que ces petits goujats de 20 ans venaient faire là-dedans. Tout s'est retourné contre moi. Ça a commencé à se découdre. J'ai commencé à prendre congé des jeux du théâtre.

À la radio, un metteur en scène parle de son prochain spectacle. Fatuité assurée. Persuadé qu'il parle de la vie, la vraie, celle qui tient sur une scène ! Résultat : envie définitive de me taire.

Filiation : une femme de 59 ans va mettre des triplés au monde. Encore une victoire (?) contre la nature, la ménopause vaincue. Les deux grandes questions : la croyance et la filiation. Ou : la vie a la vie dure.

samedi 6 septembre 2008

Je me réduis petit à petit à ma plus simple expression : le silence.

Descendu un autre Brautigan : *Le Monstre des Hawkline*. Mes petites fatalités : il faut que ce soit un roman sur la science ! Mythe/cliché du professeur fou, dépassé par son invention ; l'amusant, c'est que ça se passe dans un cadre de western. Le savant, originaire de la côte est, forcément, sauvé par des tueurs du Far West. Ce qui est intéressant, c'est la manière dont le monstre (cette espèce de lumière suivie d'une ombre) interfère sur le cerveau des personnages. Perdre le fil de ses pensées ; faire perdre à l'autre le fil de ses pensées, la pire des manipulations. C'est vrai que les pensées ne tiennent qu'à un fil. Mais elles ne tiennent plus sur un fil (Musil à peu près). Fin de la linéarité. Voire.

dimanche 7 septembre 2008

À propos de science, pas mal, la trouille que suscite auprès de certains, à tort, espérons-le, le LHC, le grand collisionneur de hadrons qui pourrait entraîner l'anéantissement de la planète et la fin de l'humanité, par conséquent. Au point de la collision entre les protons (100 millions de milliards de degrés), là où l'énergie est la plus dense, un trou noir minuscule pourrait apparaître, avaler la matière environnante, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout y passe. Fantasme pour fantasme, l'idée (c'est aussi une réalité) de reproduire, même en petit, le big-bang m'ahurit, comme elle devrait ahurir tout un chacun. L'homme occidental, l'expérimentateur, suite. Trouvera-t-on le boson de Higgs ? Cathédrale moderne, ce collisionneur. 5 milliards d'euros. Une cathédrale est davantage accessible au public, moins mystérieuse au bout du compte, c'est vrai.

Benoît 16 va remettre le couvert sur « foi & raison », son *must*, son tube, devant le parterre de l'élite intellectuelle parisienne dans son cloître refait à neuf. Je n'y serai pas. C'est bien la peine.

Envie de m'acheter le concerto pour deux pianos de Poulenc (Georges Prêtre, Poulenc et Février). Voir *Poulenc.fr*

—viens, Poupoule.

Réclusion volontaire et pas si désagréable. Peut-on se suffire à soi-même, être comme sans femme et sans enfants, etc... Mais il y a le téléphone.

Faire une grande autocritique. « Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur P ? ». Ou plutôt qu'est-ce qui n'est pas allé ? De prime saut, je répondrais que ce qui m'intéresse n'intéresse pas le théâtre. La défaite entraîne la défection (Chaillot), puis la désertion. Catalogue, pas celui de Don Juan, mais celui de mes erreurs. Déserteur (j'ai failli écrire dépeupleur).

On croit sans consultation préalable de l'intellect. Idéologie : nous sommes libres de croire ce que nous voulons, si vouloir est le bon verbe.

—si ça ne dérange pas les autres.

—souvent ça fait plus que les déranger, quand ça ne les tue pas.

Exercice spirituel : me défaire de toutes mes croyances, car je dois bien en avoir ! La première, celle de ne croire en rien.

—est-ce que tu crois que tu ne crois en rien ?

lundi 8 septembre 2008

Expérience (relative) du vide. Je n'ai plus aucun désir d'idées.

La petite idée que j'avais pour feu le spectacle de Chaillot, c'était le désastre de la croyance (ce désastre qu'est la croyance, les croyances) sur le fond d'hydrocarbures. D'où le puits de pétrole de Nicky.

—sans le gaz russe, l'Europe a froid.

La femme de 59 ans qui attendait des triplés les a mis ce matin au monde. Bonjour, les orphelins.

—une poignée de terre sur la tête, et en voilà pour jamais !, comme dirait Pascal.

—quel rapport ?

Augustin : je ne serais pas chrétien si je ne croyais pas aux miracles, quelque chose comme ça. Comment peut-on être augustinien ?

Nietzsche : méfiez-vous du Chrétien ; il est plus intelligent que le singe.

De quoi dissenter.

Le libertin était effrayé par le silence des espaces infinis. Pascal, le savant, devait bien deviner que la science mettrait fin à ce silence (il y a au moins des atomes d'hydrogène dans le vide, et on connaît leur température).

—est-ce moins effrayant ?

Pascal savait mesurer l'infini, ou du moins savait s'en emparer.

mardi 9 septembre 2008

Il fait plus froid dans les maisons.

Devant un grand trou, ou un mur lisse, sans aucune prise possible. Il faudrait que j'arrive à me reconcerner (ça se dit ?). Nulle part entre l'infini de grandeur et l'infini de petitesse.

Au téléphone, je cause avec Françoise du projet *Alternatives théâtrales*. Je m'anime un peu, mais c'est comme si un autre parlait à ma place, mais c'est moi pourtant. À qui demander contribution ? Natacha Michel, Françoise elle-même, Lassègue et During et/ou Zabunyan. Côté théâtre, il faudrait qu'il y ait quelque chose sur le travail de Jeanne (quelle forme ?) ; sur la danse (témoignages des intéressées ?). Sur le rapport à Brecht ? Et le dispositif ? L'aléatoire, tu parles. Mettre le texte de Pascal, Pascal galiléen (Lettre XVIII). La question de l'imagination *contre* la raison qui a beau crier, ne peut mettre le prix aux choses. Difficile à comprendre.

Pour l'ENSATT, je réponds à la volée que je veux travailler sur *La Nouvelle Atlantide* de Bacon.

mercredi 10 septembre 2008

ML insiste pour avoir son texte sur l'Apocalypse. Mais je ne me souviens de rien...

Ça tournait autour de 1989. L'apocalypse d'une époque. Mise à nu.

Lu le journal à propos de la Scientologie. Une piste ?

Qu'est-ce qu'un incrédule ? Il n'y a pas de définition positive ? Mais Pascal donne raison à l'incroyant. La foi malgré le monde quand même.

—c'est l'absence de Dieu qui est intéressante

—pour être absent, il doit être.

Pour Duras, Pascal ne croit pas, il crie vers la croyance. Hurlement de l'incroyant. Mitterrand préfère Montaigne, le doute de Montaigne. Allusion à une conversation

entre le Président et l'Écrivain. Imaginez Sarkozy parlant de Pascal, et avec qui ? Bigards ?

jeudi 11 septembre 2008

En 2001, les figures ce jour-là étaient déjà mûres.

Exorbité ou encalminé ? Une sortie de piste, après un dernier tour de piste (Galilée) ?

Tomber dans l'oubli. Je ne tomberai pas de haut.

À la radio : le moi est haïssable. Moi, ce qui m'intéresse en moi, c'est le soi ; tout ça, c'est *self* quand même. « Qu'est-ce que le moi ? »

Pascal serait le premier à dire LE moi. Il fallait oser, paraît-il.

« Les qualités empruntées » dont parle Pascal : ça devrait intéresser Musil.

Les effets de montage : sur la même page d'un journal, un éditorial sur HLC et le désir de percer les mystères de l'univers, et à côté des élucubrations sur Benoît 16 et la place de la religion dans la société (sujet scolaire), lequel Benoît va encore radoter, vendredi, devant un parterre d'intellectuels sur raison et foi. Inlassable. Pas beaucoup de suspense. Et tout ça pour finir à Lourdes ! Le CERN et Lourdes : l'homme est ondoyant et divers (faux sens, je sais)

Et not' président qui va y aller de notre besoin de transcendance, je suppose.

La transcendance, la belle escroquerie. Dommage que l'homme n'ait jamais pu faire preuve de sobriété intellectuelle.

vendredi 12 septembre 2008

Vouloir être aimé alors qu'on sait qu'on n'est pas aimable. Sartre dit qu'aimer, c'est vouloir être aimé. C'est bien de lui, ça ; ça lui ressemble. Mais pour moi aimer et être aimé (vouloir ou désirer être aimé), différence.

On invente Dieu pour se débarrasser de la question de l'amour. On ne peut aimer qu'un être imaginaire et seul un être imaginaire peut vous aider, aimer, veux-je dire.

Comme épinglé par une expression que j'entends à la radio : « licencié pour mauvaises performances professionnelles ». Pourquoi ça résonne en moi ? Impacter est devenu un verbe français. Si, si.

samedi 13 septembre 2008

Détraquage et fourvoiement. Faire le diagnostic de mon « mal théâtral ». Où me suis-je trompé ? Fausse piste. Cet examen risque d'être fort coûteux psychologiquement. Craqué dès Beckett.

Faire un Léonard. Retrouver ainsi Machiavel

—et la technique (les machines, mais aussi le cinéma, le multimédia).

Chercher le mouvement (le motif).

Année prochaine : année Darwin, année Galilée, mais aussi celle de la pomme de terre. Je n'ai rien fait sur les pommes de terre. Sauf petit texte de Butler.

L'autre, la Sarah Palin, m'est aussi étrangère qu'un taliban, peut-être même m'est-elle encore plus étrange parce que citoyenne de la première cité scientifique du monde. Un enfant trisomique est un « don de Dieu » ; elle est contente que son fils parte à la guerre, va marier sa fille de 17 ans à un qui se définit lui-même comme un crétin, ou un plouc, je ne sais plus, et elle claironne que l'invasion de l'Irak correspond à un plan de Dieu ! Sans parler des armes à feu et des gazomètres qu'elle adore. Et selon les badges républicains elle est la « plus sexy de l'État le plus cool ». Si Mc Cain est élu, pourvu qu'il tienne quatre ans. La vraie question : croit-elle tout ça ?

Il faudrait que je me procure le discours de B16 de vendredi. Je n'en attends pas grand-chose de neuf, certes. Critique du sécularisme déshumanisant, du relativisme et du subjectivisme, « conséquence d'un monde écrasé par les prétendues certitudes de la science naturelle ou appliquée », comme il le disait déjà en 1992.

—n'apparaît comme rationnel que ce qui peut-être expérimenté, prouvé. L'expérience est devenue le seul critère garantissant la vérité. Tout ce qui ne peut pas être soumis à une vérification mathématique ou expérimentale est perçu comme irrationnel

—bien vu, Ratzi.

—mais le sens de l'homme, les dimensions essentielles de la vie ? Laissés à la seule subjectivité. Grave. Une menace pour l'homme. Surgit alors le terrible danger du nihilisme. Ce danger devient visible dans de nouvelles formes de terrorisme.

—mais les terroristes qui tuent au nom de leur Islam le font mus par la foi, leur foi. Des nihilistes ?

—nous sommes en 1992 ; je parle du terrorisme de la drogue, de la Mafia, des agressions contre l'étranger

—ah ?

Messe d'aujourd'hui sur l'esplanade des Invalides : « le drame de l'homme : la soif de l'argent, du pouvoir et même du savoir... » La soif du savoir. Mais c'est du pain bénit pour moi, Benoît !

Pendant ce temps : fête de l'Humanité. Marie-Georges ne veut pas du facteur. Vive l'Union de la Gauche.

dimanche 14 septembre 2008

Andante de la *Symphonie concertante* de Mozart. Et la cadence finale. Un signe ? Et ce n'est pas sur Radio Nostalgie, bien sûr. Un signe, mais de quoi ? « Mon cœur est beaucoup trop sensible », disait Mozart à son père. (Si j'avais dit ça au mien...)

« Abscons » : sans doute la critique qui m'a porté le plus vilain coup. Plus l'énergie de me défendre. Je préférais : « un peu hermétique »... Mais ça veut dire aussi qu'il y a un sens caché, non ? Ce serait la pire des hypothèses. Caché à moi-même, en tout cas.

mardi 16 septembre 2008

Je suis tout à la vie matérielle de la maison. Ne pense plus à rien. La défaite qui explique la défection. Une façon de se défaire, de se détricoter.

—ça va rebondir

—tu parles !

Jeu de massacre.

Que répliquer au pape quand il nous dit qu'une culture rationaliste (il dit « positiviste ») serait la capitulation de la raison ? Le rationalisme est la capitulation de la raison. Façon de prendre acte de la crise de la raison, soit, mais lui a une réponse toute prête. Habileté du discours du Collège des Bernardins. Une belle curiosité historique, quand même, l'idéal monastique. Le travail manuel. Les Grecs qui pensaient ne foutaient rien. Facile.

Marie-Luce me presse pour que j'écrive quelque chose sur l'Apocalypse après la rencontre de juin, je crois. Je ne me souviens de rien, sauf que j'y ai peut-être eu la révélation que je ne voulais plus faire de théâtre. jfp 1945-1989.

dimanche 21 septembre 2008

Retour à Paris vendredi soir, après un détour par la Bourgogne. Absent à tout ça. Suis resté sec sur l'apocalypse, et je me cache depuis. Il fallait changer de peau (faire sa petite mue) en 1989. Je ne suis pas certain d'y être parvenu.

Déjeuner avec Alain. Proximité par l'amitié, mais on voit bien qu'il est bien loin du théâtre (ou de ce que je voulais faire). Est à ses trucs ; je rentre seul à la maison et m'endors sur *La Nouvelle Atlantide*, « objet » que j'ai proposé de manière un peu désinvolte à l'ENSATT.

Les années de théâtre, comme on dit celles d'apprentissage de Guillaume (Maître), une cruelle déception. Ça, ce n'est pas une révélation.

C'est sauver les meubles (faire redémarrer la petite machine, parce qu'à tout prendre, etc) ou sauve qui peut, la vie. Tout foutre en l'air. Trouver la nécessité nécessaire, ne plus faire semblant. Même si je me flattais de ne pas faire un théâtre qui « fasse semblant », je finissais par faire semblant de faire du théâtre. Il y a des spectacles dont je ne me porterais pas plus mal de ne pas les avoir faits.

Faire travailler des apprentis scénographes sur l'utopie, c'est peut-être une idée. Un espace imaginaire mais aussi un non lieu.

Mettre dans les pattes de Benoît la conception protestante (anglicane, baconienne). Bacon dégage la science de la religion dans la mesure où c'est à l'État à la prendre en charge. Benoît fait toujours l'impasse sur le Concile de Trente. Et encore aujourd'hui, c'est l'autonomie de la science, l'autonomie de la raison, pour faire court, que le pape récusé ; Il faut censurer la raison. Oui, le pape guidera nos pas. De quel droit ?

Mise en scène. Dîné avec Stéphane Braunschweig après avoir vu son *Tartuffe*. Duparfait intéressant, alors qu'en général... La petitesse du théâtre (rien à faire contre ça, un plateau, ce n'est pas très grand). Il y a quelque chose autour d'Orgon : il ne comprend rien ; il n'aura rien compris. Pas le triomphe de la raison (du bon

sens, donc de la critique). Belle scène entre Valère et la petite (Julie, décidément intéressante). Du cinéma psychologique.

J'essaye, pendant le dîner, de ne pas trop faire l'hypocondriaque. Ni le déçu. Me dit ses difficultés de directeur de théâtre : 50 000 euros en moins l'année prochaine (mais il faut ajouter, ou plutôt retrancher, les 150 000 euros d'augmentation de la masse salariale), et pire l'année d'après : 90 000 euros en moins, et ainsi de suite. Ça ne laisse pas beaucoup de place pour les farfelus dans mon genre.

—pourquoi ne montes-tu pas d'opéras ?

—c'est un métier.

C'est vrai que, pour la première fois de ma vie, je dois avec angoisse songer à la manière de gagner ma vie. Vendre les bijoux de famille n'est pas la solution.

La Nouvelle Atlantide. L'idée du contrôle des Universités par l'État et non pas par l'autorité religieuse. La science ne regarde pas le pape. Point final.

—hélas, non !

La recherche de la vérité doit être libre, oui ou non ? c'est une vraie question.

La métaphore de la navigation. Sophocle, premier stasimon d'*Antigone*. Il s'agit de naviguer. *Multi pertransibunt et mutiplex erit scientia*. Descartes aimera l'idée. Partir à l'aventure sur la mer. La mer n'a pas de fin. Et l'on peut découvrir l'Amérique. Encore Montaigne. Il faut que je me remette à *Comme un voisin comme un arbre*. Ne pas se laisser détruire par le reste.

Benoît ne veut pas que la science soit un processus ouvert. « Rien n'est vanité ; à la science et en avant ! », dira Rimbaud. Relire « L'Eclair » dans *Une saison en enfer*.

—il ne faut pas seulement apprendre à croire, comme on fait dans les Universités.

—obscur

—oui, je ne sais ce que j'ai voulu dire.

lundi 22 septembre 2008

L'idée d'avitaillement.

C'est les idées qui manquent. Aucune perspective ; je me sens ailleurs, mais «ailleurs» de quoi ? En dehors, plutôt. Comme sorti. Chantier *croyance*, chantier *filiation*. Et alors : comment attaquer ça ? Et pour quoi, pour qui ? Même pas pour moi. Disparition.

Le Très-Haut qui fait voir ses merveilles dans l'abîme. Je ne demande qu'à voir.

vendredi 26 septembre 2008

Ben, rien. Une soutenance sur E Lam et *Madame Bovary*. Intéressant, sa méthode à ce Lam. Jeudi déjeuner avec les filles. Agathe qui veut écrire. Rentrera à la maison, celle-là ?

samedi 27 septembre 2008

Dernier non-acte universitaire. Une non-soutenance ! Retraite sans flambeaux, disait l'Autre. Goût amer sous la morose de la délectation. Frustration. Ou bien cérémonie des adieux à l'image du reste.

dimanche 28 septembre 2008

Rêvé que je faisais relier deux vieux livres ! Lu cette nuit le scénario de Mathieu. Je me sens très éloigné de cet univers-là. Cela vaut mieux.

Envie de ne voir personne.

vendredi 3 octobre 2008

Sorti hier de l'hôpital. Inutile comme un ressuscité. Le livre déjà fermé de ma vie. Le coup de grâce après le réveil : le Français fait une OPA sur la MC 93. Boucle bouclée. Tout s'est retourné contre nous. Renversement de conjoncture. Au moins quand Ariel prenait Chaillot, on pouvait se dire qu'un peu de la MC 93 investissait un grand théâtre national ; maintenant, c'est l'inverse. Et je suis certain que tout le monde s'en accommodera ; on masquera la crise ou la fin d'un certain théâtre, on dissimulera l'incurie du directeur actuel, et il s'en trouvera qui y verront même le summum de la reconnaissance, et une pratique d'ouverture. Les grandes institutions en banlieue, etc, etc. Embrassons-nous, Folleville. De toute façon, il n'y a qu'un théâtre, le Français, comme le béret. Oubliées les contradictions, les conflits, les oppositions qui maintiennent en vie un art. Tout se vaut, et tout est conciliable. Chant de la Grande Réconciliation. Même pas : tout cela se fait plutôt en silence, voire en douce. Petite collaboration.

Je me mure dans le silence : ankylose, manque d'entraînement (littéralement et dans tous les sens), inappétence donc, perte de mobilité des mots. Je me réduis. Dois-je

m'obliger à écrire quand même et contre tout, tous ? Contre tous, c'est bien prétentieux, présomptueux. Le mot que je cherchais : engourdi.

C'est quelqu'un(e) me faisant me souvenir que demain c'est « nuit blanche » à Paris (vive la culture !) que je prends soudain conscience que le spectacle de Chaillot aurait commencé hier... Complètement sorti de la tête, comme tout, comme le théâtre.

Désintoxication, désintrication.

Si je suis privé par les circonstances (ou de mon fait) de mes moyens d'expression, le théâtre, il me reste toujours l'écriture ou sa forme suprême, le silence. Mais ce que j'aurais à dire, ce ne serait que relativement au théâtre, et au mien, par le dessus le marché, ce qui n'a aucun intérêt. Silence, on se détourne.

samedi 4 octobre 2008

Trancher le nœud gordien plutôt que de dénouer, renouer des liens (je parle du théâtre).

Je ne sais pas trop pourquoi mais je me suis embarrassé de *La Nouvelle Atlantide* de Bacon pour travailler avec les élèves de l'ENSATT (mais que vais-je faire pour quatre sous dans cette galère ?). Je vois bien ce que Bacon vient faire face à Galilée, ou plutôt face à la « science catholique », mais y a-t-il quelque chose à imaginer au sujet de cet espace imaginaire ?

Je lis Delumeau sur Campanella. Quel entortillé, mais quelle résistance physique à la torture ! À côté des toutes les plaques. J'aurais aimé trouver (ou retrouver) *La Cité du soleil* : épuisé. Et pendant ce temps, Finkielkraut s'inquiète au sujet des nanotechnologies. Il n'y aura plus rien de tangible dans l'homme. La morale se transforme en eau (?). Tout change, et on passe doucement dans le post-humain. La trouille, il a. On change d'élément. Finkielkraut ne sait plus sur quoi s'asseoir, sur quoi asseoir sa pensée. On va vers le monde de Huxley. Puissance de la raison thérapeutique. Et la morale ? la morale ?

—mais les nanotechnologies feront des hommes d'aujourd'hui des nains.

Le risque n'est pas son fort. Pendant ce temps-là, je vide les caisses de livres rapportées de Dordogne. Je tombe sur le discours du pape. L'absence de Dieu est bien la preuve de son existence. « L'actuelle absence de dieu est aussi tacitement

hantée par la question qui Le concerne ». Ce « tacitement » est délicieux. Avec des « tacitement », on referait le monde.

L'Art de ne croire en rien : il faudrait faire le tour de toutes les croyances que produit la pseudo-expertise tirée de discours scientifiques. Réchauffement ou pas, nocivité des OGM.

dimanche 5 octobre 2008

L'Art de ne croire en rien : nous aurions fini aujourd'hui. Est-ce que j'ai quelque regret ? Le théâtre m'est-il nécessaire, encore nécessaire ? Je laisse deviner la réponse. Curieux : Campanella a été accusé, entre autres choses, d'être l'auteur du libelle *Les trois imposteurs*. Il a beau jeu de dire pour sa défense que le livre circulait déjà qu'il était encore dans les limbes. Savoir et croyance chez Campanella, beau casse-tête.

Sur le cerveau, joli petit texte de Campanella :

—je n'ai en moi qu'un cerveau de la grosseur d'un poing et je dévore tant de livres que tous ceux que contient le monde ne réussissent pas à assouvir mon violent appétit. Combien j'ai mangé et pourtant je meurs d'inanition ! (...) Plus je me nourris et plus je sens s'accroître ma faim. Désirant et sentant, je tourne en rond et, plus je comprends et plus j'ignore. (cité par Delumeau, p44)

Campanella le charlatan, aussi. On l'a accusé de cacher sous l'ongle de son petit doigt un démon qui lui soufflait son prodigieux savoir. Une puce, déjà.

—comment fais-tu pour savoir tant de choses sans les avoir étudiées ?

—j'ai consommé plus d'huile pour mes veilles que vous de vin

—Démosthène

—oui, Démosthène.

Charlatan ou pas, reste qu'il se trompe sur toute chose. Erreurs de perspective. Cette idée de vouloir fédérer toutes les nations dans une monarchie chrétienne universelle. Tout faux. Le mépris de Descartes était bien placé. Esprit superficiel. Mais je suis injuste puisque je ne l'ai pas lu. On comprend que l'auteur de *L'Œuvre au noir* ait été tentée par cette figure romanesque, le type qui veut sauver le catholicisme alors qu'il est au fond des geôles de l'Inquisition, et que l'Église retient prisonnier pendant 27 ans !. Plus un personnage ahurissant (sa *virtù* intellectuelle,

cette énergie vitale) qu'un grand penseur. Il ne pouvait pas avoir raison de vouloir ainsi lutter contre le grand mouvement de sécularisation de la pensée dont il est le contemporain. Veut tout refonder sur le religieux, alors qu'on cherche à s'en émanciper. D'où tous ses paradoxes, voire ses contradictions. Son antiaristotélisme foncier (il faut regarder, étudier la Nature en elle-même, pas dans Aristote) lui fait comprendre Galilée, dont il fait l'éloge, dont il recherche l'amitié. Il le rencontre à Padoue dès 1593.

Bruno, Galilée, Campanella. Le premier et le dernier payent vraiment cher, dans leur chair. C'est Galilée qui a le bon geste.

lundi 6 octobre 2008

À propos de *La Nouvelle Atlantide*, est-ce que le film d'Al Gore, *Une vérité qui dérange* est disponible en DVD ?

Biden à propos de *l'intelligent design* : « *I refuse to believe the majority of people believe this malarkey* ». Deux fois le verbe *believe* dans la même phrase.

OBAMA : *I believe in evolution and I support the strong consensus of the scientific community that evolution is scientifically validated. I do not believe it is helpful to our students to cloud discussions of science with non-scientific theories like intelligent design that are not subject to experimental scrutiny.*

McCain : *I believe in evolution. But I also believe, when I hike the Grand Canyon and see it at sunset, that the hand of God is there also.*

Il dit aussi en 2005 que tous les points de vue sur l'origine de l'humanité doivent être proposés aux étudiants. Mais il se ravisa l'année suivante en indiquant que de tels points de vue ne devaient pas être étudiés en classe.

McCain : *While I support federal funding for embryonic stem-cell research, I believe clear lines should be drawn that reflect a refusal to sacrifice moral values and ethical principles for the sake of scientific progress.*

Mais il est contre le *fetal farming*.

mardi 7 octobre 2008

Suis allé hier jouer les spectres à Bobigny. Chaque jour apporte son petit coup de grâce. Il faut de la résistance.

Il faudrait que je relise le *Critias*. Pourquoi ai-je été me coller cette *Atlantide* sur le dos ?

Utopie : Horizon d'attente et champ de l'expérience. Ricœur. L'utopie, à l'opposé des lieux de mémoire, peut-être. Le goût de l'archive contre l'imagination.

mercredi 8 octobre 2008

Lyon-ENSATT, au pied de l'utopie. Pourquoi suis-je toujours en pénitence ? quelle nécessité à s'adresser à ces jeunes gens demain ? Pure rhétorique. Pourquoi, pourquoi, toujours des pourquoi, alors que je connais la réponse.

samedi 11 octobre 2008

En Bourgogne. Sentiment d'avoir, pour un jour, repris du service, comme un vieil instituteur qu'on rappelle parce que les jeunes sont au front. Le côté honoraire de ce discours que je tiens, toujours le même. Usé/inusable, et une bouchée pour Turing, une autre pour papa, comment qu'y travaille, papa, pas comme les autres. Met pas en scène, papa. Etc., tous mes incontournables. Disque ultra-dur. Dégoût de soi.

Pas concerné par ce que je dis. Un rôle. L'horreur.

—c'est que je n'ai plus rien à défendre.

—?

Pourquoi fabrique-t-on autant de comédiens (de gens de théâtre, en général) ? Bonne volonté et stéréotype.

dimanche 12 octobre 2008

Gratay hier soir : dîner à quatre (avec Bruno Maury) ; je dois être le plus jeune et le seul à n'avoir aucun projet. Toujours incapable d'avoir un livre sur le feu (je veux dire, évidemment, un livre à lire). Absence à soi.

mardi 14 octobre 2008

Retour à Paris. Rien à faire. Du mal à relire *Erewhon*. Du mal à lire, tout court. Première fois de ma vie.

mercredi 15 octobre 2008

Hommage et consécration aujourd'hui à la Drac. Je n'aurai pas le tableau d'honneur. Sanction. Mauvais bulletin, mais pas semestriel ; il concerne tout le travail de ma vie ! Pourquoi a-t-il fallu qu'ils m'humilient ? Il était aisé de s'excuser sur la dureté des temps plutôt que de me refuser le tableau d'honneur, et me faire des notes sur mon

spectacle, pour m'en infliger une mauvaise. Voilà le travail : je n'ai pas le droit à la moindre considération. Considération : le mot juste. Et juste quelques mots suffisaient. Mais me refaire le coup du potache, dire que le spectacle est trop éparpillé, étiré, bourré de *private jokes* et de tics (?) et qu'on en ressort plus idiots qu'en entrant (re-?), sadisme inutile. Et le seul compliment, un peu énigmatique : jeune talent ! Je serais comme une truie qui doute, mais je fais bel et bien un travail de cochon. Merci.

jeudi 16 octobre 2008

Baisser le rideau. Perdre le fil de ses idées sous la pression d'une urgence. Une femme, un parachute doré.

Lis un entretien d'Olivier Roy critiquant l'expression « retour du religieux ». Il n'y a pas de retour ; il y a une nouvelle forme du religieux. Je lis cela dans une salle d'attente, avenue Hoche, où je passe un scanner. Je ne serai pas venu pour rien ; j'aimerais m'intéresser encore à tout ça. Déculturation partout ; transplantations. Le supposé retour du religieux n'est pas une résistance à la globalisation, mais un de ses effets.

samedi 18 octobre 2008

Déjeuné hier avec Georges B pour discuter du numéro d'*Alternatives théâtrales*. En première partie le cinéma au théâtre et deuxième *Galilée*. Il veut mettre tout cela à l'enseigne de la formule vitézienne : « faire théâtre de tout ». À cela il faudra du reste répliquer. Je ne connais même pas le contexte dans lequel Vitez a énoncé son slogan (déjà dit).

Lu *L'Envers du Music-Hall* de Colette, lecture recommandée par Mathieu A pour me préparer au film. Oui, cette prose, c'est déjà du cinéma. Ou déjà du téléfilm ou un docu-fiction. L'escroquerie de cette littérature réaliste, escroquerie du faux accord de la rhétorique et de la vie. Comme c'est bien dit, comme c'est bien ça. On voit bien que c'est un peu forcé, mais c'est le charme de cette littérature du faux-semblant. Le pire mensonge. Je sais en lisant ce qu'on va me dire, et mon plaisir (assez mitigé, en l'occurrence) vient de la manière qu'a l'auteur de dire ce que je sais déjà, ce que je reconnais, même si je ne le connais pas. La vie, l'ai-je bien croquée ? Aucune surprise, si l'on veut. Colette fait exactement ce qu'on lui demande de faire, et pas

trop mal, mais c'est désespérant. Asphyxiant, comme la vraie vie. Mais c'est aussi qu'elle peint des clichés. Sentimentalisme. Peindre une population à plaindre. *Pathetic*, diraient les Anglais.

Question de vraie semblance, dirait l'autre ?

Ce que je ne savais pas, mais je ne connais pas grand-chose de Colette, jamais lu Colette, c'est qu'elle avait autant joué. Apparemment, elle affectionnait de jouer nue sous des haillons ou toute espèce de costumes improbables. Une belle énergie dans toute cette vie. J'ai toujours un brin d'admiration pour ceux qui remplissent bien leur vie. Même s'ils font du remplissage.

dimanche 19 octobre 2008

Je vois que Colette a réuni des chroniques dramatiques sous le titre *La Jumelle noire*. Je pense à Klee qui aimait bien les jumelles de théâtre, même et surtout en dehors des théâtres, pour « découper » le visible ? Klee, cela me ramène à plus de dix ans en arrière. Le théâtre de Klee : comment le peintre contourne le théâtre, le vrai, réaliste, celui que nos critiques appellent le pur théâtre : il aime l'opéra ou le cirque ou le guignol (Kasperl), mais pas le théâtre « bourgeois ». Il dit, du reste, qu'il préfère lire les pièces des grands dramaturges plutôt que de le voir représentées sur le théâtre. Cela nous fait au moins un point commun.

lundi 20 octobre 2008

Hier soir le jeune Ferrand (Thomas) à dîner. Au commencement je crains le pire : je suis fatigué après avoir vu le spectacle de Mathilde avec La Ribot (bel humour féminin qui déjoue le burlesque masculin, entre autres choses) et je vois bien qu'il a décidé de boire (ce soir ou en général, je ne sais). Mais c'est tout juste s'il ne me remonte pas le moral ; une générosité. Impression assez délicieuse, pour une fois, d'être un vieux.

Aujourd'hui, c'est lundi. Retombée. Désemparé et désœuvré. Désentravé (cela se dit ?). Comme un vieux cheval qu'on n'attelle plus et qu'on oublie dans un pré. On n'attelle plus les chevaux. Rien lu aujourd'hui (hier non plus), rien pensé malgré ma « visite » au cours d'Alain au Collège. Y a-t-il un œil prototypique ? etc. Je n'ai plus de possibilités de travail (théâtral), tout s'est dérobé, mais il y a aussi que je serais bien en peine d'imaginer un véritable projet de théâtre : mes élucubrations sur la

croyance, mon intérêt pour Benoît, tout cela ne fait pas théâtre. Je ne vois plus, n'entrevois plus la moindre idée de théâtre, comme j'appelle ça. L'« interdit professionnel » vient de moi, aussi. Frappé d'interdit par moi-même. Overdose de théâtre, ou simplement le fait qu'il ne m'est plus nécessaire à rien. C'est un metteur en scène tout nouvellement nécessaireux qui parle.

Je mets un commencement d'ordre dans mon bureau : il va falloir que je m'y colle énergiquement ; il faut faire de la place. Par hasard, mais il n'y a pas de hasard, je retrouve le petit mot de Sloterdijk, tapé à la machine (!) et glissé, l'an dernier, dans son livre sur Derrida qu'il m'avait envoyé :

« Lieber JFP, bei meinen Reisen nach Paris in jüngerer Zeit geschieht es mir hin und wieder, dass ich an Sie und unsere schönen Gespräche denke, und ich gebe zu, dass diese Erinnerungen noch immer von freundschaftlichen Gefühlen begleitet sind, der flüchtigen « perturbation » von Avignon ungeachtet. Wie auch immer, ich würde mich freuen, wenn Sie diesem kleinen Band bei Gelegenheit Ihre Aufmerksamkeit widmen. Herzlich PSL » Herzlich, gleich nochmal. Peter

Étonnant, non ? Je ne lui ai jamais répondu. Presque envie de lui écrire ce soir. Mais il faudrait d'abord que je me coltine son livre sur Dieu. À propos de Sloterdijk, je parlais à Thomas de l'étrange personnage qu'est Antoine Dulaure. Je dis : il y a longtemps que je ne l'ai pas vu, mais puisque je parle de lui ce soir, je le verrai demain. Et voilà qu'aujourd'hui je tombe sur lui (nous nous évitons talentueusement) au Collège de France. C'est lui qui nous avait fait rencontrer Slot. Je dis ça pour la chercheuse. Il faut des faits.

Un peu triste de ne pas fumer ; mais les dents... Pub sur *Radio classique* pour les notaires. Ça ne peut pas faire de mal. La confiance, vous dis-je.

Il faut voter pour des airs d'opéra : qu'est-ce que tu mets en un ?, comme disait Proust. Ça vaut *Arte* et son vote pour le plus grand dramaturge, d'Achille (sic) à je ne sais plus lequel de nos quasi contemporains (il y a Müller sur la liste). Moi, je suis pour *Gloire immortelle de nos aïeux*, tant qu'à faire. Sens ?

Une idée : dialogue de comédiennes. Valérie Dréville et Jeanne parlent librement de leur travail. Et d'abord bien sûr de Vitez et moi, de Virginia. Et cela donne un spectacle ? Le dialogue des nonnes. Une idée. Un peu épanoui par le whisky, je suis.

On m'enlève certes le droit de travailler : mais je n'étais pas tant à côté de la plaque que ça au moment du Galilée : la preuve, on réédite (*Hiroshima est partout*, Le Seuil) des textes de Günther Anders, dont sa correspondance avec Eatherly... Ce serait une petite tragédie à soi seule. Des petites formes en marge de mes gros trucs infaisables. La quatrième de couverture du livre (un livre édité par le Seuil), fait naître Anders en 1924. Plus personne ne fait donc son travail ! Quelque chose sur Anders, ou à partir d'Anders devrait être de la monnaie de la pièce de Brecht, donc de la mienne.

Il faudrait s'obliger à faire de petites choses, modestes. En revanche démonter Brecht ! Qui en plus ne se laisse pas démonter comme ça. On le comprend.

Zizek m'emmerde ; mais il faudrait peut-être aller jeter un coup d'œil dans *Le Christianisme entre perversion et subversion*. Pourquoi pas ?

mardi 21 octobre 2008

Dissenter sur désir technique et amour de la nature. Ça peut occuper.

Recherche de la vérité, une valeur à la baisse. Ce qui motivait Einstein : « s'évader hors de la vie quotidienne, de sa douloureuse grossièreté et de sa désolante monotonie. » (in *Autoportrait*, Paris 1980). L'espoir de trouver des vérités scientifiques semble venir après.

—on cherche la vérité. On ne voit pas quelqu'un chercher l'erreur

—c'est un autre jeu

—l'erreur, on l'a toujours déjà trouvée ; elle est toujours déjà là

—c'est une hypothèse. Mais pourquoi cherche-t-on la vérité alors qu'il est si facile d'avoir trouvé, déjà trouvé, comme tu dirais, ses propres erreurs. Et les erreurs, celles qui font vivre, entre autres, sont beaucoup plus nombreuses, riches et variées que les vérités.

À propos du monde, il faudrait être capable de s'en tenir à ce qu'en dit la science. Cela ne serait pas réjouissant.

FEYNMAN : la physique est comme le sexe : elle peut avoir des résultats concrets mais ce n'est pas pour cela que nous la pratiquons.

—rendre le monde intelligible ou faire breveter des découvertes.

mercredi 22 octobre 2008

Ne vois pas comment me ressaisir. Le soir, envie de fumer. Modérée.

Sauver l'esprit de la science ? Il faut toujours sauver quelque chose ! N'importe quelle cosmogonie, n'importe quel radotage sur la création du monde ne fait pas le poids devant notre capacité, celle de la science, de pouvoir reconstituer l'histoire des 13,7 milliards d'années de l'univers. Oui, je pense que cela vaut toutes les fables du monde, quelque belles qu'elles soient. Et est-ce que cela nous a vraiment séparé de la nature ? Je n'en suis pas persuadé. Est-ce qu'on est plus proche d'elle, est-ce que l'on est encore en son sein, si l'on raconte n'importe quoi ?

—mais ce n'est pas n'importe quoi ! Il y a de la sagesse là-dedans.

—la sagesse contre la science, c'est ça ?

Je ne parviens pas encore à très bien comprendre cette coupure nature/homme, au fond nature/culture en tant qu'elle serait la grand originalité de la pensée occidentale moderne, l'effet de notre *libido sciendi* et surtout du principe d'objectivité. Cette coupure serait la cause de la formidable efficacité de la science occidentale. Il y a quelque chose qui pêche contre la raison dans l'idée de cette culture scientifique qui se constitue en posant la nature extérieurement à elle, comme s'il y avait la nature objective (un objet) d'un côté et l'espèce humaine de l'autre, qui à cause de la science « n'habiterait » plus la nature, le monde. C'est quand même assez spécieux. Parce qu'il est légitime de se demander où est l'humain. L'humain est aussi, à plus d'un titre, objet de la science. N'a-t-on pas exagéré ce thème, simplement une idée philosophique de maîtrise et domination de la nature ? Et ne serait-ce pas autant la religion, la nôtre, la monothéiste, pour ne pas dire purement et simplement la chrétienne, qui nous a jetés définitivement hors de la nature ? En commençant par nous inventer une âme qui ne court pas les rues de la nature, si j'ose dire.

Contrairement à une certaine doxa, (voir le mauvais livre d'Étienne Klein, *Galilée et les Indiens*, un tissu de lieux communs sur la question), selon laquelle le péché de la science occidentale serait cette idée de notre autonomie, à nous autres humains, par rapport à la nature, on peut tout aussi bien (ou mal) dire que la science moderne a réintégré l'homme dans la nature, l'a même remis à sa place : Galilée, Darwin. Nous sommes obnubilés (effet Al Gore) par la mauvaise conscience que les seuls mots d'exploitation et d'asservissement de la nature suscitent chez nous. Et c'est pour ça que votre terre se réchauffe.

—mais il est vrai aussi que, comme dirait le philosophe, dans la détresse de notre vie, la science n'a rien à nous dire.

—tant mieux. Un certain silence a du bon.

Ce que Husserl reproche à Galilée, c'est son tour de passe-passe ; il l'accuse, en fait, d'être un escamoteur, d'avoir escamoté la réalité pour lui substituer une illusion, un monde d'idéalités mathématiques. Mythe contre mythe : Galilée, ce n'est pas le triomphe délicat des Lumières contre l'obscurantisme, c'est le triomphe des mathématiques sur notre bon vieux réel. Prestidigitation. Faire passer de l'idéal pour du réel. Pour le réel.

Tout se renverse ; tout est maintenant la faute à Galilée. Voir ce pauvre Michel Henry, que personne ne connaît (alors que Galilée...) et qui pense que Galilée, c'est « l'idéologie de la barbarie ». Mais il ne l'a jamais lu ; je vous souhaite beaucoup de barbares capables d'écrire le *Discours sur les deux systèmes du monde* ! S'en tenir au mathématisable, n'est pas tenir tout pour mathématique. Galilée aimait aussi le vin, son jardin et, j'en pleurerais, sa fille.

jeudi 23 octobre 2008

HAWKING : si nous découvrons une théorie complète, elle devrait un jour être compréhensible dans ses grandes lignes par tout le monde, et non par une poignée de scientifiques. Alors, nous tous, philosophes, scientifiques et même gens de la rue, serons capables de prendre part à la discussion sur la question de savoir pourquoi l'univers et nous existons (?). Si nous trouvons une réponse à cette question, ce sera le triomphe ultime de la raison humaine – à ce moment nous connaîtrons la pensée de Dieu. (*Une brève histoire du temps*)

Ahurissement du petit moine.

—mais, comme tu sais, le petit moine n'était pas vraiment dégrisé. Il a repiqué tout de suite.

Quelle est la valeur de la science ? Comment le scientisme s'est-il défait, comment a-t-il été défait, par quoi ? Pourquoi surtout donnons-nous tant de valeur à la question de la valeur ? Pourquoi faudrait-il que ce qui est vaillable quelque chose ? Et ce n'est pas non plus de ma faute, si les scientifiques s'étaient monté le bourrichon.

—dissoudre, dissiper des superstitions, ce n'est déjà pas si mal. Insensée question du sens.

Le scientifique peut toujours se défendre en disant que ce n'est pas lui qui a pris la décision de lancer une bombe sur Hiroshima. Mais Galilée (celui de Brecht) répondra qu'il a fait cadeau de la bombe au Prince.

samedi 25 octobre 2008

Qu'est-ce qui s'est dit à Caen, aussi bien après la projection du *Tournant* que dans le colloque le lendemain (« Le difforme et l'informe »)? Rien de bien neuf. Éliane et sa remarque sur le caractère galactique du spectacle. Elle a aimé. Ce qui me fait plaisir. Déjeuner au théâtre avec Foll et Passera de l'École des Beaux-Arts. Que faire ? Des petites formes, des workshops, etc. Ça me laisse inerte. J'apprends qu'Alain Van Der Malière est dans les parages. Une bonne nouvelle ? Mais quel cafard dans cette ville.

Curieuse, l'attitude de Klein pour défendre la science : « d'une manière générale, la science n'a jamais dit un mot à l'homme de ce qu'il doit faire » (45). Ni quoi faire d'elle non plus. Il dit encore que la science ne nous a rien promis... Donc elle ne nous a pas trahis. Mais dans son texte, on croirait que la science, la Science, qui est hypostasiée, n'est pas faite par des hommes, n'est pas un phénomène humain, un produit du cerveau humain. C'est l'homme qui a voulu la bombe, mais l'homme n'aurait pas voulu la science, ou désiré la science.

—quel intérêt a un argument du genre husserlien : les équations de la relativité restreinte n'ont rien changé à l'espace et au temps dans lesquels se déroule notre vie ?

—et c'est encore à voir !

Si on n'a le choix qu'entre le scientisme et le relativisme...(il n'y a pas une seule forme de savoir, hein ? la science officielle est une parmi d'autres, un récit comme un autre)

Libido sciendi : qu'est-ce qu'on y comprend encore, maintenant qu'elle est en baisse ? Plaisir de s'évader hors de la vie quotidienne ? À la manière des artistes ; ou bien il y a derrière, une mission bien plus ambitieuse et grave : dire la vérité sur l'Univers. « Dévoiler le mystère des vérités les plus fondamentales de notre Univers ». (Brian Greene *L'Univers élégant*, Laffont 2000). Il faut réérotiser la science, qu'il dit. Retrouver de la libido.

À mes collègues artistes et autres humanistes : il ne suffit pas de cracher sur la science et la technique pour sauver l'homme et la culture. La science et ses conséquences peuvent certes susciter un cri universel d'horreur, mais la culture n'a pas empêché non plus la barbarie.

dimanche 26 octobre 2008

Changement d'heure ; c'est déjà ça. Je continue lentement ma lecture de Zamiatine (*Nous autres*). Dans l'esprit de ce livre : on apprend que le FMI juge comme une « erreur de jugement » (sic) que son directeur ait couché avec une autre femme que la sienne. De la part de l'intéressé, dans son autocritique dans le plus pur genre stalinien, ce n'était qu'un « incident » dans sa vie privée ; c'était déjà gracieux pour la jeune femme ! La délicatesse croît... Mais erreur de jugement ! Allons au désert.

Comment résister à l'élimination ? Je suis sans réplique, et sans projet. Quand je cherche des arguments pour organiser ma défense, je ressens comme un écoëurement. Faire un mémoire. Mais il y a comme une indignité là-dedans. Faut-il pour autant se laisser faire ? Par pur orgueil ?

Pour voir les protubérances sur la lune, il fallait être déjà copernicien ; de même pour découvrir le neutron, il fallait l'avoir déjà intégré dans sa façon de voir. Les Curie voyait des rayons gamma, là où Ettore Majorana avait déjà compris qu'on avait affaire au neutron. Il était prêt à le voir.

—relativisme, relativisme. Il ne faut pas exagérer ; avant qu'on le démontre, la terre tournait déjà.

Klein semble dire que notre besoin compulsif d'innovation technique (je traduis) viendrait bizarrement émousser notre passion de savoir, notre libido. Je ne vois pas pourquoi ; c'est aussi ignorer qu'il y a un désir technique, et qui n'est pas nécessairement mortel pour la passion de connaître. Il va un peu vite en disant que la technique, c'est l'utile. Il y a du maudit en elle (au sens de la part maudite). Et l'efficacité, ou le fait que ça marche, que ça invente, n'a rien à voir avec l'utilité. L'utilité vient après. Il n'y a pas contradiction dans les termes entre société de la connaissance et société de l'usage des technologies. C'est la même société. Oui, sans doute, celle du risque, comme dirait Ulrich Beck. Mais il serait plus excitant de penser que le risque tragique est déjà dans la science, dans la passion de connaître,

et pas seulement dans l'arrondissement technique de la nature. Nous serions menacés par chaque innovation technique, dont il faudrait aussitôt nous sauver. Tout se paye, c'est ça ? Pleutrerie.

lundi 27 octobre 2008

Communication réduite. Aujourd'hui pas un coup de téléphone, pas un mail. Il faudra s'y faire. Vu Ariel ; il fera quelque chose si possible, s'il va à Vienne. On a le temps de voir.

Je ne me souviens pas de ce que j'ai fait ce matin. Lu un peu Zamiatine ? Peut-être. —avoir une âme, est-ce une maladie ?

mercredi 29 octobre 2008

Ouf, le 28 est passé, pas tout à fait sans douleur. Mais le 29, j'ai toujours le sentiment d'avoir manqué, la veille, quelque chose comme une fête. Je n'ai pas aimé naître, disais-je...

—être un peu à l'honneur, c'est ça que tu voulais ? Qu'on te fasse un peu fête ?

À propos d'honneur, la police a déménagé des œuvres d'Oleg Kulik du Grand Palais. Qu'en pensent nos amies les bêtes ? En revanche, et ceci n'est apparemment pas obscène, des aquarelles signées Hitler Adolf, revues par les frères Chapman, s'enlèvent dans les deux heures qui ont suivi l'ouverture de l'exposition. La scène se passe, dans les deux cas, au Grand Palais.

Place de l'art dans la société (dissertation) : la provocation non au service d'une critique de je ne sais quoi, la société, la bourgeoisie, le conformisme, la bienséance, la bonne pensée, mais pour gagner des parts du marché de l'art. Effet Damien Hirst. Royaume des publicitaires.

jeudi 30 octobre 2008

Il pleut sur les génisses qui en ont profité pour sortir de leur enclos. Aujourd'hui on peut tout savoir sur « l'actualité de Pierre Boulez »(sic) sur France-Musique. Nous avons bien de la chance.

Je ne parviens pas davantage à réfléchir au petit mémoire que je devrais rédiger à l'attention/intention (?) de ma tutelle sur le sort qui m'est fait depuis au moins 13 ans que je ne peux penser à moi, à ma vie, à mes os, mes amours, à la mort. Faux : la

mort est dans mon crâne, inlassable. C'est ma locataire. Bien que ce soit moi sa propriété. Viager. Vie âgée.

Autre formulation : la mort est un spectacle ; je suis aux premières loges. Ou dans les coulisses, et je vais sous peu avoir à entrer en scène. Exécution publique mais étranglé en douce dans un petit bureau par un petit bureaucrate.

Il est tard, j'écoute France Culture, une émission sur le virtuel. Agnès va parler. Pourquoi n'ai-je pas mon *My space* ? (On dit comme ça). Je ne comprends rien à ce que ces gens-là racontent. Inquiétude de qui ne comprend plus le monde dans lequel il vit. S'en tenir à ce que j'étais. Les mots, le texte, le comédien, peut-être, cela va bien durer encore un peu ? Mais je crois de moins en moins en la plasticité cérébrale. Mes ornières, je vous fais visiter ? Des tranchées, un terrier.

(*Presque plus tard*). Ce qui m'arrête, au-delà de la faillite du travail passé, ce qui m'empêche d'avancer, indépendamment des difficultés de production, c'est que je ne vois pas quelle pertinence pourrait avoir aujourd'hui un spectacle sur la croyance dans le genre de ceux que je fais depuis toujours. Trouver la dignité artistique comme on trouve la note juste. Question de nécessité aussi.

Les voies de la raison. J'écoute une émission sur Stanley Cavel. Et rebelote sur les comédies du remariage sur lesquelles zozotte une *tui* (e) solennelle et peu hésitante. Problème de l'immédiateté. Au fait, mon théâtre a perdu (ou plutôt n'a jamais eu) cette immédiateté. Pas de proximité avec le monde. Sous les yeux, rien du tout. Présence d'un monde (pas la fiction, ça, ce n'est pas mal). Il faudrait voir le lien entre la présence d'un monde (le contraire : la perte du monde, mon drame) et la confiance en soi. Croire au monde (croire en un monde) et croire en soi. Je parlais de croyance... Mon théâtre ne peut être un art de l'ordinaire. Inquiétante étrangeté de l'ordinaire : le cinéma peut y atteindre. Nouer ordinaire et croyance. *Verfremdung*. Les croyances ordinaires. Je crois que je puis m'asseoir sur cette chaise. Croyance et confiance.

Le théâtre m'a-t-il rendu meilleur ? (allusion).

vendredi 31 octobre 2008

J'ai terminé au petit matin ma (re)lecture de *Nous autres* de Zamiatine. Je n'y comprends rien, je ne comprends pas la fable. C'est étrange quand même. Je ne vois pas très bien pourquoi j'ai été recherché, à la faveur-défaveur de mon travail à

l'ENSATT, cette question de l'utopie. Les écrivains, certains à leur insu, auraient mieux anticipé que les philosophes ou les scientifiques eux-mêmes la crise de la raison. Dernière phrase de *Nous autres* : « J'espère que nous vaincrons ; bien plus, je suis sûr que nous vaincrons, car la raison doit vaincre. » Que faut-il avoir dans la tête pour en arriver là, à une telle confiance/croyance en la raison ? Le théâtre peut-il en dire quelque chose. Je dis ça pour mémoire, quasiment.

Pourquoi m'intéressé-je à la croyance ? Parce que c'est l'affaire de l'autre, des autres, étant bien entendu que je ne crois en rien. Était-ce une fin pour moi de ne croire en rien, un art donc, *l'Art de ne croire en rien* ? Ce serait du travail. Or chez moi, c'est davantage une disposition que je dirais presque naturelle, si je ne savais que trop qu'elle me vient de l'éducation que j'ai reçue. C'est venu de ce qu'on ne m'a ni appris ni obligé à croire en Dieu ? Qui ne croit pas en Dieu a des chances de ne croire en rien, sauf s'il fait repousser Dieu sous une autre forme... Le Vrai, le Beau, le Bien, l'Homme, l'Histoire, le Prolétariat, tout ce que vous voudrez. Si j'ai des chances de relancer de quelque manière ma petite machine, il faut que je me livre à cette espèce d'examen de conscience (de croyance).

Croire en l'Homme. Mais pourquoi croire en une espèce particulière ?

—le singe ne croit pas au singe

—mais c'est qu'il n'a pas le même cerveau.

J'essaye de retrouver le numéro du journal dans lequel il y avait un article sur la croyance. Je retrouve l'article « Scientifiquement superstitieux », dans *Libération* (rubrique *Vous*) en date du 28 octobre, c'est gentil. Donc la presse découvre que, malgré les Lumières, la science n'est pas parvenue à éradiquer les superstitions. Nous sommes programmés pour être superstitieux, c'est l'évolution qui l'a voulu. Voir l'article de Kevin Foster (Harvard) et Hanna Kokko (Helsinki) (se reporter à *Proceedings of the Royal Society B*). La superstition comme détraquage de la causalité : je passe sous une échelle et ma femme me quitte le lendemain, etc. La sélection naturelle peut favoriser des comportements absurdes si le résultat est occasionnellement profitable : ne pas passer sous une échelle peut vous empêcher de prendre un pot de peinture sur la figure. Et aussi, les comportements superstitieux ont eu une valeur adaptative ; ils se sont par conséquent transmis.

—mais aujourd’hui est-ce que croire en des choses dont nous n’avons pas la preuve scientifique apporte encore quelques bénéfices ?

—question difficile. À première vue, je dirais que le comportement superstitieux serait plutôt coûteux... Le journal dit encore que des études ont permis d’établir que chaque vendredi 13 faisait perdre 900 millions de dollars au commerce de détail américain.

Mettre une échelle sous un plateau, et faire passer les comédiens dessous. Si on fait l’expérience dans la rue, il paraît que 70% des passants contournent l’obstacle. Seulement 12% des personnes interrogées déclarent éviter les échelles.

Dans le même numéro, autre cadeau d’anniversaire, Muhammad Kalisch, professeur de théologie islamique à l’université de Münster, s’est fait virer pour avoir douté de l’existence du prophète Mahomet. Il peut craindre pour sa personne, parce que l’apostasie est punie de mort... Tout ça pour inciter ses étudiants à penser par eux-mêmes. Ils ne sont peut-être pas au bon endroit pour ça !

—même sans un Mahomet historique, l’islam peut tenir le coup. Ce n’est pas la fin de l’islam.

—mais si le Prophète n’a pas existé, le Coran n’existe pas non plus. Qu’est-ce qui reste alors ?

samedi 1er novembre 2008

Je suis devant mon ordinateur comme un nageur qui n’a plus envie de se foutre à l’eau.

Stephen Hawking dit que Penrose est platonicien, qu’il est préoccupé par le fait que le chat de Schrödinger est dans un état quantique où il est pour moitié vivant et pour moitié mort, qu’il a l’impression que cela ne peut correspondre à la réalité. Lui, ça lui est égal ; SH n’exige pas qu’une théorie corresponde à la réalité

—la réalité n’est pas une qualité que l’on puisse tester avec du papier tournesol. Tout ce qui importe c’est que la théorie prédise les résultats des mesures. C’est ce que fait à merveille la théorie quantique. Elle prédit que le résultat d’une observation est soit le chat est vivant, soit le chat est mort.

On est ou on n’est pas un chat. Être et ne pas être un chat.

Abattement : à la radio la chacone en ré mineur de Bach pour violoncelle et devant moi sur la page d'un livre ouvert au hasard, l'équation de Raychaudhuri-Newman-Penrose. Acide qui me fait me dissoudre d'un coup dans le néant, n'était cette petite activité des mains au clavier. Anéantissement ou sentiment d'exclusion. Ce à quoi mon cerveau n'a pas eu accès. Privé de grandeur, comme on est privé de dessert ? Non, parce qu'on se passe très bien de dessert.

Croyance : il s'agit d'abord de croire en soi-même. La crise vient d'où ? De ne pas, au commencement, croire en Dieu ou de ne pas croire en soi ? Dieu m'aurait aidé à croire en moi (et au monde). Comment écrire là-dessus ? Y a-t-il des moments de croyance dans l'existence, des situations plus ou moins propices à la croyance en soi (confiance) ? Faire ses preuves dans quelque épreuve pour avoir la preuve de sa propre existence, et à la faveur de cette preuve, croire en soi.

dimanche 2 novembre 2008

En prendre un peu à son aise. Dans le temps, mon travail fut empreint d'une liberté désinvolte totale malgré les contraintes de l'institution. J'ai fait un peu ce que je voulais, mais était-ce cela que je voulais ?

Hier *Fanny* à la télévision, France 2 en direct, s'il vous plaît. On voudrait tuer le théâtre qu'on ne s'y prendrait pas autrement. Tuer ? Non achever le théâtre... Et pourquoi *Fanny* sans l'assent ? On veut défolkloriser Pagnol, nous prévient, notes à la main, le présentateur. Pourquoi ne pas le jouer tout de suite en anglais, le français est lui-même, une langue folklorique, à ce compte. Il y a sans doute passage à l'universel si le folklore monte à Paris, et est pris en charge par des comédiens français et non marseillais. Mais n'est-ce pas aussi que nos sociétaires et assimilés auraient du mal (il faudrait travailler) à prendre en charge artistiquement la « dimension » marseillaise ? Alors Panisse est polonais, Fanny une comédienne (Marie-Sophie) qui minauderait mieux dans du Tchekhov (ce qu'on lui a appris à l'école), et le pauvre César sent sa décentralo. Et vous m'étriquez ça dans le plateau minuscule (donc irrespirable) de Vieux C, dans un décor miteux genre réalisme un peu années 50 *cheap*, et le tour est joué. On zappe. Je ne connaîtrai pas la fin. Des bons mots qui nagent dans la soupe.

Esquisse d'Éléments pour une autocritique. Anatomie d'un échec. Artiste minuscule (qui rime avec ridicule). Mais ne serait-ce pas se faire mal pour rien ?

lundi 3 novembre 2008

J'ai fini de regarder *An Inconvenient Truth*. Il y a toujours quelque chose à sauver. Utopie à l'envers. La rhétorique de la courbe statistique plus que celle du choc des images. Appel au calcul. La science explique les dégâts de la science. Optimisme aussi : ce sont les scientifiques qui disent la vérité qui dérange. *Inconvenient* est plus éloquent.

Ce n'est pas en regardant l'écran vide de mon ordinateur que j'imaginerai le livre qu'il me serait nécessaire d'écrire. Ceci est lié à la question de l'autocritique. Puisqu'il paraît que nous sommes sortis de l'époque critique, il y a comme du chômage technique. Ou bien il faut retourner la critique contre soi-même. Il ne resterait que l'autocritique (plus intéressant que l'autofiction). Dans tous mes spectacles, j'ai toujours sonné un peu faux. Le faux-self du faux metteur en scène. Qu'est-ce qui n'a pas marché ?

Marqué au fer rouge de l'échec. « Amateur d'échec » ; Bost avait bien vu. Il titrait ainsi mon premier article dans *L'observateur* sur *L'idiot de la famille* ; c'est bien de moi qu'il s'agissait. Il y a plus d'un quart de siècle...

mardi 4 novembre 2008

La toute petite chance que doit avoir un artiste, sinon c'est foutu.

Passage à vide, ou une partie de la banquise qui s'effondre. À la radio, une émission (« Tout arrive ») sur l'effet Darwin. Ameisen et Tort. À propos, j'ai appris hier que je ne faisais plus partie des festivités Darwin à Oxbridge l'année prochaine. Oui, tout arrive.

jeudi 6 novembre 2008

Fatigue après deux jours à Lyon (où je n'ai fait que me répéter). Je n'invente plus rien.

Il faut que je réponde demain aux questions d'Isabelle Reynaud du Laboratoire danois sur le travail de répétitions, si j'ai bien compris. Je vais encore rabâcher.

samedi 8 novembre 2008

En plein dans la nuit où tous les chats sont gris.

Ce qui se défait : le lien de la raison et du bien (Platon). À la place : la raison, c'est les mathématiques, et pour certains, un corollaire : le nihilisme. L'anti-platonisme, c'est la séparation moderne de la raison et du bien. Et l'exercice quotidien de la raison : mener une vie vertueuse. Il ne reste pas grand-chose de tout ça.

Incapable d'écrire : trop pâteux, pataud.

12 novembre 2008

Dents neuves. Mais pas longues.

Réfléchir à ce que méta-Brecht voudrait dire. Une des choses que j'aurais dû faire : élucider mon rapport à Brecht. Cela voudrait-il dire que je devrais finir ma thèse sur lui ? Cocasse. Intempestif.

13 novembre 2008

Je pensais cette nuit au péché originel ; cocasse aussi bien. Un péché qui n'en est pas un, puisqu'on est davantage victime que coupable, ou pécheur.

Lire *Le renoncement à la chair* de Peter Brown, sur saint Augustin et l'invention de l'éros chrétien.

Aller et retour à Lyon aujourd'hui. Je suis tout à ma denture. Nihilisme : on (les philosophes disent ça gentiment) prétend que l'effondrement des valeurs, etc., etc., a conduit aux grandes boucheries du XXe siècle. Pour ce qui me concerne, ce sont plutôt les grandes boucheries en question qui m'ont convaincu de mon nihilisme. C'est français, ça ? La naïveté est quand même difficilement tenable. Et pourquoi faudrait-il à tous crins sortir du désenchantement ? Voilà : on ne peut plus croire en rien. Incertitude, incertitude, incertitude. Il n'y a même plus d'Ange de l'Histoire. Nous ne sommes même plus sous le régime du renversement du progrès en catastrophe à la Benjamin. Nous sommes en état de crise permanent, dont on ne sait pas si c'est une catastrophe, n'ayant plus idée de ce que serait le Progrès. Pas non plus l'illusion de la fin (Baudrillard). Peut-être a-t-on pu y croire après la chute du Mur et la chute de la maison Staline. Mais c'est vrai que la dissuasion a réussi : en fait, c'est cela, nous (mais qui c'est nous, après tout ?) sommes dissuadés. De quoi ? Difficile à dire. Perte du « sens du monde » (JL Nancy). Apocalypse sans explication, sans

révélation aucune. Indétermination. Et immanence. La révélation sous forme de rapport d'expert.

Gouverner (et même, au sens le plus noble, faire de la politique), c'est prévoir : quelles sont nos prévisions ? Que pouvons-nous encore oser prévoir ? Sans prévisions, on ne change pas le monde.

Quel est le contraire de la croyance ? Une certaine forme d'ignorance ? Il nous reste à penser le risque (sillage d'Ulrich Beck).

Le soleil arrêté de *Paysage sous surveillance*.

14 novembre 2008

Pour la tutelle : Mémoire : rappel « tf2 et son aide ». Histoire d'une maltraitance, comme on dit plaisamment. Ça me tombe des mains.

Je suis mort en 1989. J'aurais bien écrit un livre sur 1989 (mais à quel titre ?). Deux années sur lesquelles j'aurais volontiers écrit : 1967 et 1989.

samedi 15 novembre 2008

Reçu par Pariente hier à la DMDTS. Je fais semblant de vouloir encore, d'en vouloir encore, comme on dit, alors qu'en fait, je me mets à en vouloir à tout le monde et je tourne à l'aigre. L'autre : il faudrait un ancrage en province, etc..., mais je ferais mieux de confesser que je ne ressens plus aucune urgence à faire du théâtre ; ce n'est plus une nécessité. La nécessité intérieure, comme disait Kandinski. Encore quelques centres d'intérêt (la croyance, la religion, la filiation), des lectures en cours, mais tout ça ne fait pas théâtre. Est-ce que de ce travail de lecture pourraient émerger des spectacles ? Ce serait du pot ; il faut croire au truc qui émerge tout seul. Ce qui reste : peut-être le vague chatouillement d'écrire.

J'appartiens moins que jamais à l'art (théâtral). Y ai-je jamais appartenu ? Il s'agissait tout bonnement de vivre.

dimanche 16 novembre 2008

J'écoute en boucle *Schwanengesang* (Fischer-Dieskau/Moore, tout bêtement). Je ne sais plus travailler, et n'ai plus le goût à ça. L'idée de retourner dans mon terrier ne me tente pas, ah ! non merci.

—mais la vie avait du bon.

Dégringolade.

—mais l'oisiveté a son charme. (variante)

Écriture : je suis persuadé que je ne pourrais y revenir qu'à la main, au stylo. Du mal avec le clavier. Difficile communication entre mes mains (avec dix doigts) et mon cerveau.

Mon génome à moi. Le tragique aujourd'hui : j'ai mon génome en format électronique. Est-ce un fatum ? Ce qui m'attend est-il prédictible ? Pire que l'astrologie. Les nouveaux diseurs de bonne aventure. Bonne ou mauvaise. Et encore une gifle à l'orgueil humain. On aurait pu supposer qu'une machine aussi compliquée que l'homme aurait eu un nombre de gènes en conséquence ; avec 20 000 gènes, les humains ont à peu près le même nombre de gènes que l'élégant, certes, mais modeste nématode quand même, *Caenorhabditis elegans*. On pouvait tabler sur 100 000 gènes. Patatras. Nous sommes toutefois sauvés par les *spliced genes*. (*v splice to join (the ends of something) so that they become one piece* Scientists splice genes to produce the protein).

Étrange de ne plus avoir rien à défendre. Ou à proposer. Je me fragilise tout seul ; inutile de m'excuser sur la dureté des temps. C'est comme si j'avais perdu tout savoir faire. Pour être plus précis : j'ai peur d'avoir perdu tout savoir faire. Comment cela arrive-t-il ?

Il m'a été impossible d'appeler Stéphane B, comme il me l'avait demandé. Geindre, à quoi bon geindre. Le fin mot de l'affaire, c'est que je n'ai plus envie, comme dirait Ségolène (mais elle, elle a envie). Il a assez à faire avec *Don Carlo*. Ceci dit en passant : il vaut mieux monter ça que *Le voyage de Reims*, puisque je parlais de Ségolène.

lundi 17 novembre 2008

Pour écrire à Stéphane, il faudrait que je veuille vraiment quelque chose. Sur la saison 2009-10, il n'y a rien à espérer. Cela nous mettrait en 2010 ! Au mieux à la rentrée.

Je finis par envoyer un mail à Stéphane. Réplique immédiate, ce qui se fait rare, mon Général. Nous parlons ce soir : c'est, au mieux, petite salle 2010-11. Effondrement. Effet de rapetissement.

Commencé à lire *La folie de Dieu* de Peter. Toujours le stress et la surréaction. L'art qui devrait toujours donner raison à ce qui est ordinaire. Beau sujet de dissertation. —mais nous ne vivons même plus des états d'exception.

mardi 18 novembre 2008

Les immenses yeux des génisses, pleins de curiosité et de chagrin, me manquent. Que le bon Dieu fasse sonner les trompettes du Jugement dernier, et qu'on en finisse !

Un peintre du dimanche veut peindre la nature ou dans la nature. Il emprunte un renard empaillé à l'école, l'enfouit dans la forêt, au milieu du feuillage. Il commence à le peindre, et voilà deux chiens qui viennent bouffer le renard.

Mon côté enferré : enferré dans ma propre esthétique. Tout bousculer ? L'impasse. Tout effacer et recommencer.

Nous sommes d'accord : un metteur en scène fait la lecture d'une œuvre (une lecture) ; mais si je n'ai pas envie de faire le lecteur. Tant qu'à faire ou ne pas faire, l'écriture, c'est mieux. La lecture, trop académique. Souvenirs (mauvais) de l'école. État cérébral : repos. Au repos. J'admire toujours, même si je m'en méfie, les cerveaux intrépides, qui ne cessent de dévorer (parfois à tort et à travers) la réalité. Hannah Arendt. La réalité, je la laisse dormir.

samedi 22 novembre 2008

Dork me donne l'article qu'il vient d'écrire sur la bêtise (« Pourquoi je suis si bête ») à propos du livre d'Alain Roger, *Bréviaire de la bêtise*. Une occasion, pour moi, de revenir sur la formule qui m'a atterré, selon laquelle, d'après la Commission, on sortirait plus idiot de mes spectacles qu'on n'y était entré. Mon travail n'aurait pas consisté à « nuire à la bêtise » qui était au programme ? Ce n'était pas la peine de mettre toute cette activité à l'enseigne (sens fort) de Montaigne. C'est vrai, qu'il est difficile d'avouer sa propre bêtise ou de se l'avouer. L'avouer ou se l'avouer, est-ce la même chose ? Certainement pas, il m'est plus simple de m'avouer ma bêtise que de la reconnaître publiquement.

dimanche 23 novembre 2008

Grand-père depuis 9 ans.

« Nuire à la bêtise », dit Nietzsche. Se nuire à soi-même. Ma propre bêtise, ma bêtise propre. Il faudrait que j'en parle intelligemment. Donc ma bêtise est hors de mes prises ; je ne puis la saisir, même après une bonne besogne critique. Ma bêtise, ce n'est pas seulement mes limites/limitations intellectuelles ni ma stupidité. Mon idiotie, c'est évidemment l'antipode de ma bêtise. Ma bêtise me fait honte ? Ma bêtise, c'est ma honte. Peut-être. Est-ce aussi la honte de la pensée, en général ? Comment je suis devenu un pauvre type. Récit en quelques épisodes.
—se nuire à soi-même, le comble de la bêtise.

mardi 25 novembre 2008

Excursion à Caen, hier, pour visiter le chantier de l'École des Beaux-Arts. Revenu trempé et enrhumé ; impression d'avoir passé l'après-midi sur le pont d'un bateau par gros temps. Beaucoup de pluie pour rien.

Caen. Désagréable impression de ne pas avoir beaucoup bougé dans ma vie. Mouvement pas assez remonté. Remontant, justement et à 63 ans, l'avenue du 6 juin, j'avais, -comment dire ?- dans le corps, le jeune homme que j'étais à 24 ans, et qui marchait au même endroit, et dans la même pluie, se rendant à l'Université sagouiner ses cours. Quel parcours de vie, comme disent poétiquement les médias !

mercredi 26 novembre 2008

Stérilité (à développer). Je ne parle pas ici de la perte de qualité du sperme chez les jeunes générations. Fin du mâle. Non, je parle de la mienne (et artistique) : il ne me vient plus aucune idée, forme, la pire, (non, pas la pire, en fait) d'impuissance. La pire impuissance, c'est, j'imagine, l'impuissance tout court, sexuelle.

Questions d'époque :

Pierre n'a pas de spermatozoïdes : solution ?

Marcel a des spermatozoïdes qui sont peu mobiles. Qu'est-ce qu'on fait ?

Les prêtres (on dit les responsables religieux) veulent se faire entendre au sujet des lois de bioéthique. C'est vrai qu'ils s'y connaissent en « instrumentalisation » du corps humain. Je ne parle même pas du respect de la personne humaine. L'Église catholique pourra tenir combien de temps dans son opposition aux recherches sur les cellules souches embryonnaires ? L'islam pense que l'âme n'est insufflée dans le

corps qu'au bout de quatre mois, ça laisse un peu de latitude. Mais tout le monde est contre la GPA (gestation pour autrui).

La science et le peuple : on nous promet en 2009 un débat public dans la perspective de la révision des lois de bioéthique qui devrait aboutir en 2010-2011 (à peu près quand, si je ne suis pas dévoré ou que j'en ai encore envie, j'interviendrais ou aurais dû intervenir au théâtre sur ces questions. Formulation bien gauche. On nous dit aussi que les questions de bioéthique sont trop sérieuses pour être confisquées par les spécialistes. Principes : indisponibilité du corps humain, non-commercialisation du vivant, gratuité et anonymat du don.

Comment travailler, par les moyens du théâtre et à des fins théâtrales, les différentes questions soumises au débat.

Que puis-je imaginer à propos de l'AMP (assistance médicale à la procréation) qui regroupe les techniques permettant la procréation en dehors du processus naturel (fécondation in vitro, transfert d'embryons, insémination artificielle) ? En 2006, 20 000 enfants nés grâce à l'AMP (sur 700 000). Mais pourquoi est-elle réservée aux couples hétérosexuels, etc. ? La procréation est-elle un droit ? Et qui y a droit ? Les homosexuels ? Et n'y a-t-on droit que lorsqu'on est en âge de procréer ? Trouver dans la littérature dramatique des jeux de références possibles. Pas évident : le théâtre, à part l'inceste et la question de la paternité biologique... Ou de l'hérédité. Imaginer.

—qu'est-ce qui me prouve que tu es mon fils ?

—tu es peut être aussi mon demi-frère.

Mais à part ça, le théâtre reste court.

Anonymat du don : on aurait aimé débiologiser (dénaturaliser) la filiation. La culture est l'anti-nature, victorieuse de la nature. Jugement de Salomon et Cercle de craie. *Aufhebung* du génétique. Tu parles : c'est un fatum (c'est écrit dans mes gènes, je veux lire), et connaître ses origines (quel sens ?) est une « revendication légitime », mais dit l'Opecst, dans la mesure « où l'identification du donneur ne peut en aucun cas avoir une incidence sur la filiation de l'enfant issu du don ». Comment peut-il en décider, l'Opecst ?

Être à la fois un produit de la technique (sans elle, tu n'existerais pas, mon petit) et le fruit d'un don ? Curieux mélange. Doit-on donner nous-mêmes, c'est-à-dire par les moyens de la technique, ce que la nature ou Dieu ne donnent pas, refusent de donner ?

De même, comment peut-on être contre la GPA ? La maternité, c'est le ventre. Utérus à louer.

—est-ce ma faute si la nature ou la maladie m'ont privée de mon utérus ? Est-ce une raison pour que je n'aie pas d'enfants. Je crie à l'injustice. Égalité des femmes à utérus et des femmes sans utérus.

DPI et dérive eugénique : quelles sont alors les maladies d'une « particulière gravité » (incurables) qui autoriseraient le diagnostic préimplantatoire ?

Les tests génétiques qu'on peut se procurer sur Internet : on peut se faire bouffer la vie à cause des informations qu'on récolte ainsi, et sans accompagnement médical. Romans à écrire ; avis aux amateurs.

—nul ne peut se prévaloir de l'analyse de son génome pour en tirer avantage.

jeudi 27 novembre 2008

Parcouru cette nuit, *La Folie de Dieu* de Peter. Mauvais livre. Structuralisme d'inventaire, superficiel (« j'exposerai les dix-huit possibilités fondamentales de constitutions de fronts intermonothéistes et intramonothéistes, et je donnerai ça et là des indications sur le contenu historique ou diachronique que l'on peut accorder à ces constellations schématisées sous forme synchrone »). Désinvolture de l'œuvre de commande ? La conférence montée en graine.

Remords de Dieu d'avoir créé le monde. Voir le traitement réservé à Mohamed dans le vingt-huitième chant de *L'Enfer* de Dante.

Tandis que je lis *La Folie de Dieu*, l'attentat d'un groupe islamiste jusqu'ici inconnu (« de jeunes islamistes radicaux ») fait, à Bombay plus de cent morts (on ne sait pas encore combien ; ça doit être beaucoup plus).

Ce soir, par amitié pour Fouad El-Etr (sa fille joue dedans), je vois *Procès ivre* de Koltès à la Cartoucherie. Bien maniéré, ce texte. Peu importe. Sur la bible, une citation de l'auteur : « Me voici à la veille de me mettre au service du théâtre, je prends le risque avec bonheur. Si j'échoue, je serai un raté, mais me domine l'espoir d'une vie pleine à déborder. Je risque mon âme, mais quel bonheur si je peux dire à la fin de ma vie : grâce à dieu, j'ai risqué, mais j'ai gagné ». Je l'envie doublement : pour cet espoir insensé d'une vie pleine à déborder (je ne sais même pas ce que cela veut dire), et parce que lui, il a gagné. Je dois aussi à la vérité de dire que je n'aurais pas aimé écrire son œuvre. Ni mourir si jeune.

vendredi 28 novembre 2008

Centenaire de Lévi-Strauss : il est LE grand homme aujourd'hui. Un centenaire *live*, n'est-ce pas pain béni pour la culture médiatique ? Tristes tropismes. On applaudit l'œuvre ou l'exploit de l'homme qui a su durer ?

Lévi-Strauss qui se disait « complètement allergique au théâtre ». Au théâtre, il avait le sentiment de pénétrer par mégarde chez les voisins du dessous. Et leurs conversations ne l'intéressaient pas du tout. Le côté fac-similé du théâtre.

Antipathie de L-S pour l'art moderne (à cause de son père) ; goût pour la musique légère et l'opérette (à cause du grand-père).

—après Schönberg, je divorce.

Et il n'irait pas à Bayreuth, parce qu'il n'y trouverait pas les décors de la création. Textuel.

Finalement Berio était bien gentil de prendre de grands passages du *Cru et le cuit* (*Sainfoin*).

—je n'y comprends rien. (L-S)

Berio ulcéré lui écrit une lettre.

Intellect puissant mais aussi le métier, celui qui s'est perdu, madame. Comme écrivain (et il ne restera que comme tel), il a du métier. Du style. Un Yourcenar mais exotique. L'alibi scientifique, scientifique, chez L-S. Mais c'est dans la Pléiade qu'il finit... La littérature est vengée ?

Si, comme il est possible, sinon probable, j'en termine avec ces journaux à la fin de cet *annus horribilis*, ne faudrait-il pas que je dise un mot de ma timidité (je vais appeler ça comme ça) devant l'écriture qui est liée à mon rapport au monde, à la perte du monde dont je souffre. Mutilation volontaire. Ce qui m'y fait penser, c'est ma remarque d'hier soir selon laquelle je n'aurais pas aimé écrire l'œuvre de Koltès. Pourquoi au fait ? Pour ne pas être ridicule, un risque que je n'ai pas voulu courir ? Ma hantise de la mauvaise littérature. Plutôt se taire. Mais, grâce au théâtre, je ne puis dire non plus que je n'ai pas pris de risque : la preuve, j'ai perdu mon pari, j'ai raté mon coup. Mais pourquoi ce coup n'était-il pas celui de l'écriture ? Théorie de l'échec préalable ou programmé ? Je n'ai pas osé. Tourner autour du mot. Pourquoi je n'ai pas écrit *Les Mots*. Ni les *Carnets de la drôle de guerre*. Seulement des carnets d'une drôle de vie.

Je ne pouvais me livrer (corps et âme, quand même) qu'à une écriture qui n'en était pas une (mes dérives à partir de Montaigne dans *Comme un voisin comme un arbre*, textes destinés à la corbeille) ou qui n'en était qu'un substitut (les partitions des spectacles et le *journal* qui allait avec). L'idée aussi que je pouvais trouver mon bonheur dans la bibliothèque (tout a été écrit) et qu'il était inutile d'en rajouter (ou de la ramener). Une drôle de vie et une vie modeste, sans ambition, au fond. Mais j'avais la modestie orgueilleuse (c'est mieux que l'orgueil modeste).

Je repense à l'article de Dork sur la bêtise, une critique du livre d'Alain Roger (*Bréviaire de la bêtise*, -je me demande si j'ai envie de le lire), obsédé que je suis, ces derniers jours, par l'expression nietzschéenne « nuire à la bêtise ». J'y reviens pour y aller de ma petite variation. C'est plutôt la bêtise, à commencer par la mienne, qui me nuit. *Nuisible*, joli mot. Il est très présomptueux de se dire que l'on nuit à la bêtise. L'idée est assez bête, même si c'est, selon Deleuze, la splendeur de la philosophie que de se donner cette tâche.

—pourquoi je suis si bête. Une honte. Mon cerveau prend la bêtise comme un bateau prend l'eau. Je n'arrête pas d'écoper.

Est-ce que je pouvais être plus intelligent ? Si j'avais mieux travaillé à l'école, c'est ça ? Mais mon intelligence a toujours été ma bêtise même. Ma part de mystification, mon côté mystificateur tient à cette intelligence même. Variante : mon intelligence m'a permis d'être un (petit) mystificateur. Pour nuire à ma bêtise j'aurais dû entreprendre un difficile travail démystificateur ? D'un autre côté, mon intelligence, je l'ai utilisée toute à ne pas épouser la sottise de mon temps. Pas seulement pour éviter de tomber dans le piège de ses « faux problèmes ». De toute façon, n'ayant pas entrepris de penser...

Quant au reste, si la philosophie s'est donnée ce programme de lutte contre la bêtise, il faut reconnaître que le bilan est maigre. Ce qui paraît intéressant, c'est l'idée que la bêtise est comme une exaspération de la logique classique et de ses principes fondamentaux, sans quoi il n'y a pas de jugement droit : le principe d'identité (A est A), celui de non contradiction (A n'est pas non A), et celui du tiers exclu (c'est vrai ou c'est faux). Exaspération du principe d'identité : les affaires sont les affaires, un sou est un sou, etc. La bêtise, comme l'illusion, serait interne, intérieure à la raison. Les idées de la Raison et la bêtise (Kant). Quand tu parles de l'âme, du monde et de Dieu, tu dis des bêtises

— ?

—je rigole.

—mais on ne peut pas s'empêcher de parler de l'âme, du monde, etc.

—c'est vrai.

La bêtise serait aussi une raison au carré. Suffisance de la raison, dirait Montaigne, dont je ne sais pas si Roger en parle. Critique de la raison suffisante. Bêtise, stupidité, naïveté.

La bêtise de l'amour. Si tu m'aimes, tu m'aimes. Si tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas, et il vaut exclure le tiers.

Dépassement d'une pensée causale par une pensée de la forme. La croyance veut de la cause.

Stérilité (suite) : un spectacle venait, comme Bram van Velde disait qu'un tableau venait. Il s'agissait de faire. Ça ne vient plus. Je n'y peux rien. Et il est probable qu'on perd vite la main.

Dubuffet : je ne fais des tableaux que pour moi-même. Je dirais pareil. Il faut donc croire aujourd'hui que je n'en ai plus besoin.

samedi 29 novembre 2008

Deux talmudistes, ça fait trois interprétations.

Est-ce que Dieu est prêt à sauver ce qui peut être sauvé du monde. Rien n'est moins sûr.

Me revient à l'esprit (ou plutôt, en guise d'exercice pour activer ma mémoire, un devoir pour tout vieillard en apprentissage), ce que Sloterdijk disait de Bazon Brock , quelque chose comme : « vous êtes l'homme le plus sincère de notre temps ». Qu'est-ce que la sincérité ? Et surtout la sincérité intellectuelle ? Sloterdijk est-il le mieux placé pour en parler ?

La sincérité, tout ce qui est rétif à une mise en scène (hypocrisie) de la pensée.

—alors j'ai toujours été sincère.

dimanche 30 novembre 2008

Avoir tout perdu ; n'être plus rien. Le curieux, c'est la rapidité du processus. Aujourd'hui, rien fait, même pas lu beaucoup. Un peu le journal (du dimanche, comme il se doit) : maussade. Même le Sollers du mois, pénible, c'est-à-dire à la peine. Il ne parvient même pas à être spirituel quand il commente le petit théâtre socialiste et son combat de cheftaines.

Dans *Le Monde* d'hier, Donald Morrison dégoise sur la culture française et son déclin. Ça a l'air de lui faire plaisir ; ça a un goût de ressentiment, de revanche, on se demande pourquoi ça le soulage. Pan sur le bec du coq gaulois et haro sur la France et sur son outrecuidance à avoir une culture, des artistes et des intellectuels au-dessus de ses moyens. Y a-t-il de quoi se réjouir du prétendu triomphe de la grande narrativité américaine ? Et d'enfiler les lieux communs sur le Nouveau roman qui nous aurait stérilisé. Reste qu'on ne peut qu'être d'accord avec le constat de disparition de la culture et de l'art français en à peine plus d'une génération (la mienne, en gros, qui fait défaut). Nous n'avons plus d'impact, qu'il dit. Cela me démoralise passablement. Quelque chose s'est retiré, comme fait la mer. Marée basse. Désagréable de ne plus être dans le bain, dans un bain ; aussi dans un *centre*. Accès à l'universel barré (même si celui-ci était en partie fantasmagorique). Plus un centre ; plus de milieu non plus. Difficile de respirer. Quand j'étais jeune, j'aimais à penser que, dans cette ville, -je vais au plus pressé-, Sartre, Picasso, Genet, Beckett ou Giacometti, j'en passe, respiraient le même air que moi. Et il était, par dessus le marché, moins pollué. Quand j'étais jeune, j'aimais être Parisien. J'étais Français par cette ville, et, c'est vrai, par ma relation incestueuse avec ma langue maternelle, *le français*... Il y avait de la fierté là-dedans. Le chauvinisme de l'universel.

Il serait intéressant, en guise d'autobiographie fantastique, d'écrire ce naufrage, de tenter de le comprendre. Encore une fois, il n'est pas utile d'être Américain ou de s'appeler Donald Morrison pour faire ce constat (titre de son livre : *Que reste-t-il de la culture française ?*) ; ce qui est effarant (ou le pire), c'est l'espèce (?) de diagnostic ou d'explication qu'il donne, comme si la littérature française, par exemple, n'avait plus d'impact (*horresco*, etc.) parce qu'elle ne s'occuperait plus des grands problèmes du monde et serait nombriliste. Vieille rengaine. Que vaut cette opposition, relativement à notre tradition surtout ? Montaigne pourrait bien être qualifié de nombriliste ; est-ce que cela l'a empêché de probablement mieux comprendre le monde de son temps que ne fait Morrison lui-même ou les romans à

grands sujets. Quant au théâtre, il souffrirait du manque de pièces intelligentes accessibles à un large public. Quel programme ! On dirait que parle un éditeur vulgaire (« le grand public », mon vieux) ou un type de la télé. On veut de la culture intelligente et pas coupée des gens. Et quoi encore ! On sait pourtant que ce n'est ni l'intelligence ni « l'accessibilité à un large public » qui a fait la grande culture. C'est peut-être même le contraire qui s'est toujours passé. Ce n'est pas avec des bonnes-idées-intelligentes qu'on fait de grandes et bonnes œuvres d'art, pas plus que ce n'est un large public qui fait (faisait) l'artiste. Sans doute n'y a-t-il plus place pour cette culture-là sur le divin marché. Fin d'une exception.

Quelle dette Morrison a-t-il à payer ? *Meurtre d'un bookmaker chinois*. Contrat pour certains intellectuels ou commentateurs américains : exécuter la culture française, mais pour payer quelle dette ? Peut-être une mauvaise idée, la mienne, s'entend. Et enfin, qui peut dire qu'il sait ce qui est intéressant dans ou pour la littérature (« les grands problèmes ») ? Quelle médiocrité. Quoi, on verrait revenir l'idée qu'il y a en art et en littérature de grands sujets (de bons sujets), alors qu'un étudiant de première année sait qu'il n'y a justement pas de grands sujets et qu'Yvetot vaut Constantinople, et que mon nombril vaut le monde, et même si le moi et le monde sont haïssables tout autant.

mercredi 3 décembre 2008

Des légendes et un petit texte pour les photos que Jacquie a faites de *La génisse et le pythagoricien*. Pas facile. Rien de pire que la photo de théâtre par son désir de montrer du théâtre. Chercher ce qu'il y a de plus théâtral, le cliché, c'est le mot. On voit tout de suite le théâtre. Jacquie B ne photographie pas le théâtre. À cause de sa familiarité avec le mien de théâtre ?

vendredi 5 décembre 2008 (La Roque)

Au chaud. Grondement de tonnerre, dehors. Un orage d'hiver.

Paresse et doute : l'envie de faire des spectacles qui manque.

Imagination. Si je n'ai pas écrit de livres, c'est que je n'avais pas l'imagination du livre à faire. Naguère quand je voyais arriver les spectacles, quand je les sentais venir, je ne pouvais m'y soustraire, je ne pouvais me dérober. Désormais je n'ai plus l'intuition du spectacle à faire. Du ou d'un spectacle à faire. Une sorte d'expropriation. Plus de geste artistique à faire. De toute façon, faire de l'art pour ne récolter que l'humiliation,

ce n'est pas une bonne affaire. Un échec, mais un échec d'artiste, la seule consolation. Moins lugubre que d'être un professeur médiocre. Moins pénible que de ne pas avoir eu un poste brigué. (J'imagine, parce qu'en réalité, je n'en sais évidemment rien).

Finir une vie qui m'est à charge. Mais comment la finir ? La seule curiosité qui demeure vivante, celle des modalités de ma mort. Déjà dit.

La première idée : JB ne photographie pas le théâtre. Pas le point de vue du spectateur (à venir) ; ne cherche pas à saisir des clichés de théâtre. Si j'entends le déclencheur, je n'en conclus rien quant à ce qui vient de se passer ou de ce que ça va donner. Je ne me dis pas qu'on m'a dérobé un instant de théâtre. Instant et cliché, instantané. La question de la continuité et de la discrétion, du continu et du discret. Faire de l'étendue avec du temporel. Arracher quelque chose au flux temporel, c'est-à-dire à la vie.

Retour sur images : ces photos montrent ce que je n'avais pas vu, ce que je ne vois pas de mes spectacles. Pas le sentiment de m'y retrouver quand je les regarde après coup, le petit coup de la nostalgie. Ou bien : je n'ai jamais vu ce que montrent ces photos. Tout cela est mal formulé. Il faudrait dire : je n'avais pas vu ça (comme ça). Et ce, malgré la familiarité ; je n'y reconnais rien, voilà le curieux, ce qui me rend curieux. Pas non plus du nouveau. Je ne puis dire que je découvre quelque chose de tout à fait neuf. Alors ?

Elle fait ce qu'elle a à faire, et qui, c'est ce que je présume, ne se résout pas, ne se résume pas dans son résultat, une photo qui se rapporterait docilement ou humblement à mon travail. Le photographe qui vient fabriquer du document. La photographie comme secondaire, relative à quelque chose dont elle s'empare, mais qui existe en dehors d'elle.

Recommencement. Voilà j'ai tenté de légender (curieuse expression, si l'on y songe) les photographies de Jacquie B. Ce n'est pas pour moi une entreprise facile, d'abord parce que revenir dans mes pas m'est pénible. Je veux dire que je ne peux regarder ces photos comme si je feuilletais un album de famille ou que je regardais des photos de voyages ou de vacances ; le plaisir du "je me souviens", du "c'était bien ça", et la complaisance qui va avec, le modeste plaisir de la connivence avec soi-même. Je ne peux pas dire que ça me plaise de voir ces clichés ; ça me fout le cafard plutôt, celui des choses perdues à jamais, ainsi de suite. Cela ne fait rien

revivre, rien ne revit jamais, c'est toujours autre chose, mais ce n'est pas non plus un arrêt de mort (voire) ; ça se passe ailleurs, mais où ? Ce qu'il faut dire : je suis heureux que cela existe bien sûr, parce que cela atteste de l'intérêt que peut susciter ce que je fais (et cela est précieux), mais je ne suis pas l'objet de la photographie ni mon travail non plus. La photographie est l'objet de la photographie, le médium est le message, si vous voulez. Enfin le résultat m'importe assez peu ; je sais que ce que fait Jackie est juste et que cette justesse est son affaire exclusive. Elle vit sa vie. Une idée connexe : je ne suis pas photographe, mais je gage que je n'aurais fait aucune des photos que Jackie a faites. Je serais sans doute beaucoup plus plat. J'aurais fait les photos de tout le monde.

Se laisser photographier comme font les fonds sous-marins ou la faune sous-marine, avec la même indifférence. Se savoir regardé, et s'attendre de se voir à son avantage, ce n'est pas mon truc.

Pendant que je m'agace sur ce petit texte à faire, passe sur l'ordinateur (iTunes) *Die junge Nonne* de Schubert (Anne Sofie von Otter/Abbado), et je me prends à songer attendri à la petite Virginia.

samedi 6 décembre 2008

La question du métier. Au fond, je n'ai jamais eu de métier. Dilettantisme ? Amateurisme. Pas non plus. Mais c'est de travailler avec des professionnels, acteurs et techniciens, qui m'a fait professionnel.

dimanche 7 décembre 2008

À la radio, quelqu'un parle de philosophes qui *exercent* en Europe et d'autres qui *exercent* en pays arabes. Ce verbe « exercer » me surprend. Comme si être philosophe était un vrai métier, comme médecin ou dentiste.

Et moi, aurai-je exercé une profession ? Je ne saurais dire. Si, je saurais dire.

Autre expression qui a son étrangeté : toute son activité se *ressent* de, je ne sais pas trop quoi, de son ou de ses origines. Se ressentir de...

Pourquoi Averroès n'a-t-il rien compris à la tragédie et à la comédie ? Voir Borges. Il ne comprend que le sacrifice d'Abraham.

Passer du temps (ce que je ne fais pas), prendre de l'élan pour entrer à force dans l'écriture. Je reste toujours froid comme on dit d'un moteur qui n'est pas encore chaud (idée à réécrire).

lundi 8 décembre 2008

Hier c'était le 7 décembre : à la télévision je regarde *Don Carlo* de la Scala (Daniele Gatti/ Braunschweig). Une production qui ne restera pas dans les annales, prévenait *Le Monde*. Je suis bête, mais quand je vois cela sur un écran, et surtout un petit, je n'arrive pas à étouffer en moi la rigolade à voir ces chanteurs grassouilleux et vieillissants tenter de nous chanter l'amour de deux jeunes gens. Et s'agissant de Stuart Neil, remplaçant au pied levé Giuseppe Filianoti, viré vite fait par la direction, grassouillet est peu dire. Et la princesse Eboli qui doit avoir mon âge ! J'ai bien aimé (mais qu'est-ce que j'y connais ?) le Philippe II de Ferruccio Furlanetto. Mais les costumes de Thibault empâtent tout ; je suppose qu'ils sont censés contraster avec l'épure froide de la scénographie, et la dynamiser, mais à ce point, c'est pierre attachée au cou, en fait de dynamique.

Je parlais de métier, ces jours-ci : quel curieux métier, celui de metteur en scène d'opéra. Cela au moins m'aura été épargné.

J'apprends dans le journal que des malins ont inventé un écrin où l'on peut faire enfermer son ADN. Nouveaux produits sur le marché : des bijoux à l'ADN, en poudre ou dans une goutte d'alcool, au choix. Il paraît, selon l'un des promoteurs de l'affaire, Yvan Weber, que l'ADN (sous une lampe UV), c'est « beau, très stylé, avec un côté art contemporain, comme un code-barres coloré ». Tel que. Agrandi, l'ADN fait de jolis tableaux. Il ne faut pas que j'oublie de me frotter l'intérieur de la joue avec un coton-tige pour le leur envoyer. Ils amplifieront (sic) les parties les plus jolies (re-sic) de mon code génétique. Tu as ainsi une œuvre, personnelle on ne peut plus, mais faite par un autre. Le portrait à l'heure de la génétique. C'est bien moi, tu ne trouves pas, chérie ?

Filiation (une brève de tribunal) : une homosexuelle a obtenu, et, contre toute attente, facilement, une délégation d'autorité parentale sur l'enfant qu'elle élève en garde alternée avec son ex-compagne. Les juges aixois l'ont accordée après une seule audience.

Écrire : il est difficile de commencer (un livre) ; il n'y a pas de raison qu'on en voie la fin (mettre un point final). Au moins le théâtre créait des obligations : on sait quand les répétitions commencent, on connaît la date de la première, on sait quand c'est fini. Mais j'ai déjà dit mille fois ces choses-là.

Une journée d'agonie sur le début du chapitre XVII du livre II des *Essais*, « De la présomption ». Je me suis empêtré dans l'idée de cérémonie (« nous ne sommes que cérémonie », etc...). Qu'est-ce qui a déclenché l'envie de retourner à cette exercitation montaignienne ? Je n'en sais rien, mais que de ratés dans l'écriture ou de retards à l'allumage. Je n'avais pas touché à ce texte depuis l'été. C'était peut-être pour ne pas revenir aux photos de Jackie ni aux lettres de Virginia.

L'idée d'étiquette, ça a à voir ?

mardi 9 décembre 2008

Il y a un an tout juste, je travaillais encore. J'étais à Montpellier chez Mathilde.

À Detroit, devant les usines d'automobiles, des pasteurs prient Dieu pour qu'il les sauve de la crise.

—Incroyable, dit la journaliste de la télévision.

—cours vite camarade, le vieux monde est devant toi.

Lu la dissertation de Le Clézio sur le pouvoir de l'écrivain (quelque chose comme ça, peut-être pas tout-à-fait ça, mais aussi original), et qui se perd un peu dans la « forêt des paradoxes » (Stig Dagerman). Ah ! on pourrait bien être désenchanté, l'écrivain ne va pas avec ses pauvres mots changer le monde ; ceux qui meurent de faim continueront de mourir de faim, et nos lecteurs se trouveront principalement parmi ceux qui ont à manger, etc. Ce serait à désespérer s'il n'y avait Elvira, conteuse amérindienne ; l'authenticité au fond de la forêt. Grosses ficelles ; on nous sort la bonne sauvage, survenue de la nuit sauvage de la forêt sauvage du Darien, elle, la poésie même, loin de toute sophistication, en harmonie avec la nature, je suppose, et qui allait revivifier la certitude que la littérature est possible. Pauvre Elvira qui, si l'alcool ne l'a pas rongée, existe peut-être encore, ne se doute pas qu'elle a été ainsi « évoquée » dans le temple de l'académisme.

2000 signes sur la photographie. À écrire, les textes courts, rien de pire.

Ce journal n'en est plus un, c'est un cahier de brouillon. Brouillon, c'est le mot. L'esprit est de plus en plus brouillon. Le théâtre disciplinait cet esprit brouillon, l'obligeait à mettre en forme. La mise en ordre, la mise en forme d'un matériau brouillon. La forme (le spectacle) redressait les torts de mon esprit. Et encore pas toujours, puisqu'aussi bien, nombreux étaient ceux qui me disaient n'y rien comprendre.

JB ne photographie pas le théâtre... (*le reste manque*)

mercredi 10 décembre 2008

Je lis dans le journal que Cécile Duflot avait, entre autres choses, donné « naissance à Térébentine ». Ça sonne bien mais ne sent pas bon l'écologie.

Je lis aussi que le *Lagarde & Michard* est en train de mourir, et de lui-même, comme d'épuisement. Dire que j'avais été, à mes débuts, payé par l'Université pour en finir avec ce chef-d'œuvre dont le pic des ventes s'est situé en 1967... Vanité ; il suffisait d'attendre les 60 ans du manuel, attendre patiemment l'inéluctable déclin. Critique de la réalité par la réalité. Trois livres, on m'apprend, lui donneraient le coup de grâce : l'*Antimanuel de littérature* de l'inévitable François Bégaudeau qui nous apprend que La Bruyère avait son petit caractère, et qui se pose aussi de bonnes et solides questions (« L'écrivain peut-il être une femme ? ») ; ensuite le *Jourde & Nauleau* qui semble donner dans la parodie, art difficile, et dans l'attaque ad hominem (n'aiment pas Sollers, bizarre) ; enfin *Mes hommes de lettres* de Catherine Meurisse, une histoire de la littérature en bande dessinée, si je comprends bien. Elle va apparemment à l'essentiel : Gaston refusant le manuscrit de Proust au motif que les phrases sont trop longues, le sketch de la madeleine. Sans oublier la bataille d'*Hernani*.

jeudi 11 décembre 2008

Faire du théâtre : nous ne sommes même plus « entrepreneurs de la joie publique » (Léon Bloy).

Une photographe à l'œuvre (suite). Le contraire du mitraillage de la séance photo. Elle aime nos façons. Elle n'avait que peu d'obligations, elle ne venait pas travailler. Pas un rapport professionnel (social) ; quelque chose comme l'amitié. Une curiosité un peu amusée ou assez désabusée. Je ne me suis jamais demandé ce qu'elle faisait là ; sa présence a la force d'une évidence ; elle avait sa place, elle était à sa place. Elle l'occupait.

La photographie, c'est la mort du théâtre : une captation vidéo, par exemple, ne tue pas le spectacle, contrairement à ce que l'on croit, non pas seulement parce qu'elle reproduit le mouvement, mais parce qu'il y a la voix. Une voix enregistrée n'est jamais morte. Une voix archivée est toujours vivante (Il faudrait creuser cela). Flux. Et pourtant il est plus émouvant de voir un mort en photo que d'écouter sa voix : parce que la photo le montre déjà mort ?

La photographie tue le théâtre après l'avoir *accusé*. Dans les clichés des professionnels de la profession, le théâtre, on ne voit que ça. Sur son trente et un. Les photographes ne photographient que la cérémonie théâtrale. La photographie de théâtre est déjà caricature, elle accuse les traits. Et même, c'est à croire que certaines mises en scène sont faites pour la photo. Le cliché éternise le théâtre, ce qui revient à le nier, puisque le théâtre ne peut être qu'au présent. Le théâtre épinglé par ses photographes, même. Épinglé comme le papillon dans sa boîte, dans le coffret. Il ne faut pas arrêter l'instant qui passe, même et surtout s'il est si beau. Le théâtre cliché adore la photo, donc.

En général les photographes sont des prédateurs, de plus ou moins grands voleurs. Ils nous braquent leurs objectifs sous le nez.

Là encore le cas de la vidéo est différent : je rêve que le théâtre ne soit pas seulement voué à être capté, capturé, mais qu'il puisse plutôt servir de matériau pour un discours que tiendrait le vidéaste, pour son compte. Voilà ce que j'aime, c'est que les gens soient à leur compte.

—idéologie d'épicier, de petit boutiquier

—peut-être, et alors ?

JB ne vient pas photographier ; elle est toujours déjà là. Parce qu'elle est de la famille

—mais ce n'est pas une famille, Dieu merci.

Il vaut mieux parler de familiarité.

L'erreur fatale du photographe est d'épouser le point de vue du spectateur. Il photographie pour le spectateur, sincèrement, souvent pour mettre en valeur le spectacle (révéler la valeur théâtre du spectacle, sa teneur en théâtre). Mais il ne faut pas croire qu'en étant à l'intérieur, JB photographierait pour autant du point de vue soit du metteur en scène soit des comédiens. Elle invente une position tierce. Le tiers n'est pas exclu. Mais quelle est son attente, et que vient-elle faire ? Au bout de tant d'années, je ne le sais toujours pas, et il ne me viendrait pas à l'idée de lui demander, des fois qu'elle ne le sache pas ! Je suppose seulement qu'elle aime bien nos façons, les gens qu'elle y croise. Ce petit monde.

Les modalités de sa présence : pas l'indiscrétion de la petite souris.

JB ne photographie pas le théâtre. Le réflexe du déclenchement (le moment où le photographe *shoote*), qu'est-ce qui y préside ? Qu'est-ce qu'il a vu pour appuyer sur le bouton, instant fatal. C'est spinal comme processus. L'intelligence devenue réflexe. Mouvement : mais si elle ne photographie pas le théâtre, que fait-elle donc ? C'est que je n'en sais rien.

samedi 13 décembre 2008

J'ai acheté chez Tschann *L'angoisse de penser* d'Evelyne Grossman. Pour le titre. Je ne connais que trop le « logiciel » de l'auteur (logiciel ! je pourrais quand même trouver mieux). Je sais que c'est encore un livre qui aurait pu, dû être écrit dans les années 70. Il y a des livres qui sont des conservateurs, comme on dit pour les aliments.

Je dois déjeuner avec Vincent Baudriller lundi prochain, façon de m'accrocher, pour qu'on ne m'accuse pas d'avoir tout lâché, si vous voyez ce que ou qui je veux dire. Pourtant, je sais que je ne peux plus continuer. J'en suis arrivé à un point où je ne peux plus continuer.

— Les œuvres d'art sont toujours les produits d'un danger couru, d'une expérience conduite jusqu'au bout, jusqu'au point où l'homme ne peut plus continuer. (Lettre de Rilke à Clara, cité par la Grossman, justement). Appliqué à moi, ça sonne un peu emphatique. Je ne peux pas continuer, un point c'est tout. Et pas de fioritures.

Angoisse *ante portas* : je ne puis me mettre au texte sur Jacquie. Anéanti. Interdit. Malade comme d'habitude. La mauvaise habitude. Insupportable rapport de soi à soi. Trop connu.

—« mais aujourd'hui encore quand je dois commencer à écrire, je suis dans la même situation : avant d'écrire, je ne suis absolument pas,...je suis... et même quand c'est un texte modeste, comme ça de circonstance, 3-4 pages, etc. c'est *vraiment*, ... pendant un certain temps... je commence à écrire et là... je refais la même expérience, *mutatis mutandis*, évidemment...mais avant *chaque* texte que j'écris, c'est le même blanc, le même désespoir...sentiment d'impouvoir : "j'arriverai jamais, j'arriverai jamais"... même pour des choses très, très modestes, vraiment très modestes. Ça ne m'a pas quitté, donc. Bon, laissons... qu'est-ce qu'on disait ? » (Derrida)

Je recopie ceci et j'écris cela en écoutant (distraitement) à la radio une retransmission du *Saint François d'Assise* d'Olivier M. Retour, au moins par la pensée, à ma petite clarisse. Que vais-je en faire ? Cependant, dans le poste, le public applaudit à tout rompre. Cela doit faire plaisir. Agacement de ma part.

Un point de vue de l'intérieur, mais pas celui de témoin. Étrangeté : celle familière de la voisine du dessous, ou du dessus. La brocanteuse et son droit d'aubaine. L'aubaine !

vendredi 19 décembre 2008

Lundi à Avignon : déjeuner avec Baudriller. Me dit paternellement (filialement) au moment de se quitter : tiens bon, hein ? Je raconte une fois de plus mes déboires avec les tutelles, et basta. Je ne suis guère éloquent sur mes projets (la filiation, etc.). Il prend quelques notes, assez distraitement.

samedi 20 décembre 2008 (La Roque)

Roberto Alagna : jamais je n'entre en scène sans écouter Gedda avant. Quand je voyage de par le monde, j'emporte toujours avec moi un disque de lui. Il cite aussi la phrase préférée d'un ténor, dont je n'ai pas entendu le nom : « ne me donnez pas de conseils, je sais me tromper tout seul. »

Les photographes sont des chasseurs, des prédateurs : tirent sur tout ce qui bouge. Pour accrocher leurs clichés à nos murs comme des trophées. Ou sur des pages de livre. L'ai-je bien mitraillé ? Vous ne savez pas comme je souffre pendant la séance photo, juste avant la première : les photographes viennent tuer le spectacle, une espèce de mise à mort (de la photographie comme tauromachie, c'est joli, sauf si on est le taureau). Capturer : la vidéo capture le spectacle vivant, la photographie l'estocade, le zigouille. La littérature à l'estocade.

On est pris en photo. Alors autant sourire. Pour l'éternité.

Le soir, la nuit. Plus envie de penser à ce texticule sur la photographie et *La Génisse*. Ceci dit en passant, il vaudrait mieux que j'essaie de glisser deux ou trois petites choses sur le spectacle pour faire de la réclame. Par ailleurs, je me vois invité à en revenir au *Théâtre et son trouble* puisque, de haute lutte, —il ne faut rien exagérer

J'ai réussi à conserver ce titre que voulait me piquer Claire David. Mon sang n'a fait qu'un tour, comme aurait dit..., qui aurait dit ça, du reste ? Je ne sais par quel bout prendre la chose. Le mieux serait de reprendre la lecture des différents dossiers déjà ouverts pour cette occasion. Mais j'ai peur de piquer du nez. Ou pire encore, d'avoir envie de me jeter par la fenêtre, en piqué. Non, si je pense sérieusement, gravement au suicide, ce n'est pas la défenestration que je choisirais. Comment me tuerais-je ? L'arme à feu ? mais je n'en ai jamais touché une ! La voiture contre un mur, un arbre ou un camion (ce n'est pas gentil pour le camionneur), c'est déjà plus dans mes cordes ; j'y ai déjà pensé, un de mes fantasmes favoris pendant longtemps, toute la trentaine. Se pendre ? Trop technique ; il faut savoir faire des nœuds, et ça fait un peu rural ; on ne se pend bien que dans une grange.

La chimie, c'est encore ce qui correspondrait le mieux à ma complexion. Un petit coquetèle qui tue. Il ne faudrait pas souffrir par dessus le marché. Mourir n'est déjà pas si gai... Le gardénal, ça existe encore ? Je crois que je n'opterais pas, au bout du compte, pour une mort violente, trop peur, comme je disais. Il faudrait que ce soit une chose douce, précédée d'une ivresse, avec le risque que cette ivresse redonne goût à la vie, mais on s'en aperçoit trop tard ; pas mal.

Théâtre et son trouble. Donc je recommence par l'«Avertissement», fichier numéro 1 ; quelle angoisse ! Quelle coquetterie que de commencer un livre en disant que

l'auteur n'en sortira jamais, ne s'en sortira jamais. Il ne sortira pas du livre (quel sens ?) ou bien cela signifie que c'est le livre qui ne sortira jamais ? Les deux, en général.

Le cercle vicieux de ces tentatives d'écriture. Une mauvaise habitude. Mauvaise, oui, mais presque pas une habitude.

J'ai souvent dit que je n'avais rien à perdre sinon mes possibilités de travailler (production). C'est fait. Les jeux sont faits. Et on me fait sortir la queue basse.

dimanche 21 décembre 2008

La « couleur du ciel », selon la radio (on ne dit plus météo), en ce premier dimanche d'hiver. Bleue, la couleur. Du soleil, et température assez clémente.

Vivre toujours dans le même fuseau horaire abruti.

À supposer que j'aie un jour l'occasion de continuer mon travail au théâtre, est-ce qu'un exercice sur la bêtise entrerait dans le cadre de la recherche sur la croyance, cet *Art de ne croire en rien* ? Une idée : bêtise d'entêtement (je m'enferme, je m'enferme dans telle ou telle pensée) et la bêtise d'adaptation (sociale). Intempestivité et opportunisme. Suradaptation.

—à propos d'adaptation, tu devrais en faire une de *L'Illustre Gaudissart*.

Théâtre & son trouble. Le suicide est dans le livre comme le ver est dans le fruit. Et c'est bien le moins que je me doive, ayant trop tardé à me mettre à ce travail d'écrire. Le prix à payer pour racheter cet attermolement.

Un commencement : si j'étais faiseur de livres, et qu'il me prenait fantaisie d'écrire sur le théâtre, je commencerais par l'évocation, le récit du *démontage* après la dernière. Le pathos de l'événement. Le démontage du décor un soir de dernière... Pas envie de battre des ailes, comme je disais dans l' "Avertissement".

Pasticher Deleuze qui parlait de la concurrence que le marketing faisait à la philosophie en lui reprenant le concept de concept et qui montrait son entrain à remplir sa tâche : créer des concepts « qui sont des aérolithes plutôt que des

marchandises » (*Qu'est-ce que la philosophie ?* 16) Fabriquer des aérolithes, un rêve.

Temps qui me paraît lointain, où j'écrivais : « l'idée, un peu paradoxale s'agissant de moi, de l'artiste privé, comme Deleuze parle du penseur privé. Moi qui suis d'un côté un intellectuel d'État et de l'autre un artiste du théâtre public. Pourtant cette notion de *privé* convient bien à ma situation d'idiot. Et à ma solitude face à mes spectacles qui ne sont que des aventures personnelles, les petits jeux que je joue avec le destin (pompeux). Un spectacle n'est pas comme un sujet de thèse qu'on dépose (pour construire un objet dont on sait déjà quelle récompense on en attend). Ce sont des coups de dés, à chaque fois. Il y a aussi le *fiat* : que ce spectacle soit, et je me débrouille pour qu'il existe ; après c'est une affaire de qui perd gagne. Mais en art qui perd, ne gagne pas. Ou qui ne gagne pas, perd. Mais si je vous parle théâtre, je ne suis capable de parler que du mien, et il n'intéresse guère que moi, et encore. Je ne vois même plus dans quelle histoire, si histoire il y a encore, je pourrais être inscrit. Mes écrits ne peuvent qu'être l'écho sourd, mat, de mon idiotie. Une affaire singulière. Est-ce que pour autant il faut répondre à Nathalie Heinrich qui a l'air de critiquer les artistes au motif qu'ils auraient l'outrecuidance aristocratique de quêter leur singularité ? On en est là qu'il faille tout ratiboiser ? N'essayez pas de sortir des masses comme on sort du rang (geste typique du sociologue qui tente de se distinguer en critiquant la distinction). Grande idée : une société vraiment démocratique n'a pas besoin d'art. Elle touristifie son passé prestigieux et patrimonial quand le cas se présente, et, à part ça : du pain et des jeux, du travail et de la culture. Mais attention, la critique du divertissement de masse n'est pas si aisée. Sous le divertissement se cache le plaisir que ces sociétés légitiment sans complexe. Le divertissement est un droit de l'homme. Maudite aussi soit la part maudite. » Paroles mortes, pas seulement gelées, hélas.

Théâtre (suite & fin). Pourrais-je dire : j'ai été honnête, sincère (voir *supra*) ? Ou j'ai fait semblant ?

Faut-il parler du public, et comment ? Je n'ai jamais cherché à supprimer l'antagonisme comédien/spectateur, dont parle Müller dans son entretien avec Heise. Le public : la *bestia nera*, disaient les comédiens de la *Commedia dell'arte*.

Toujours les restes.

(Ai-je déjà utilisé ce texte ?)

Je reprends, après tout...Ici, c'est-à-dire maintenant, je voudrais revenir sur le dialogue (mieux que je n'ai fait jadis dans ma « conférence » sur le sujet au Théâtre de la Colline. Le dialogue, c'est l'humain (ou le contraire. Heideggerisons un brin : il dit, inspiré par Hölderlin, Heidegger déclare : « nous les humains, nous sommes un dialogue », ou quelque chose comme ça (<*H et l'essence de la poésie*). Donc parler d'un dialogue homme/machine est une aberration, le chiffre même de la déchéance de l'homme, le chiffre du désir technique. Notre fondement est dans le langage ; le langage se vit dans le dialogue. Hölderlin dit : « depuis que nous sommes un dialogue et que nous pouvons ouïr les uns des autres ». On suppose le pouvoir entendre. « Le dialogue et son unité sont le support de notre réalité humaine ». Et c'est cela qui fait que nous sommes historiques. Ou bien : le langage s'historialise comme dialogue. Il faut que le monde devienne parole et non pas que l'homme devienne machine. C'est là que ça se tient. Quel est l'événement fondamental de la réalité-humaine ? Le langage ou la technique. C'est pour cela que Bond doit absolument affirmer que la machine n'a pas de langage (sait-il d'où vient ce qu'il dit ?)

Riche en mérites, c'est poétiquement pourtant

Que l'homme habite sur cette terre.

Et si on se dit que c'est techniquement que l'homme vit sur cette terre. Inconciliable. Si je ne pense pas (parce que sans doute cette pensée est au dessus de moi) que c'est la nomination qui est fondatrice des dieux et de l'essence des choses ? Ce que veut passionnément Heidegger, c'est un fondement ; la réalité humaine doit être poïétique pour être fondée ; par conséquent elle est un don, pas un mérite, comme l'est la technique. La pensée de la technique : l'homme s'est fait lui-même. C'est un être méritant. Est-ce la poésie qui rend possible le langage, ou la technique ? Notons que Heidegger parle d'un poème « que nous devons reconnaître comme la plus pure poésie de l'essence de la poésie et qui commence ainsi :

Comme au jour de fête, lorsqu'un paysan

Le matin sort pour voir la campagne... (247)

Notons que ce jour-là, bien sûr, le paysan ne va pas travailler la terre... Tous des frappés d'Apollon. Oui : à quoi bon des poètes en un temps de détresse ?

« Nous demandons seulement un peu d'ordre pour nous protéger du chaos. Rien n'est plus douloureux, plus angoissant qu'une pensée qui s'échappe à elle-même, des idées qui fuient, qui disparaissent à peine ébauchées, déjà rongées par l'oubli ou précipitées dans d'autres que nous ne maîtrisons pas davantage. » (Deleuze *QLP* ? 189) d'où le théâtre pour fixer ce vertige. Sinon le cinabre est tantôt, etc... Mais le chaos n'est pas un grand mot : je lutte contre mon petit chaos (avec parfois des échos, des résonances avec le grand ?) Chaque spectacle, un chaosmos, comme disait Joyce ? Prétentieux.

Malaise à la relecture du fatras du *Théâtre et son trouble*. Je me dis que le plus salubre serait peut-être d'abandonner tout ça, consacrer son esprit à tout autre chose : ne plus parler de Montaigne, du théâtre tel que je l'ai fait, de Musil, de toutes mes scies, sortir de toutes les ornières dans lesquelles je suis tombé, renoncer à mes ritournelles (oui, ritournelle est le bon mot) et faire tout autre chose. Une telle stratégie "nœud gordien", est-elle véritablement envisageable ? S'occuper des mammoths ou de la civilisation du phoque, etc. Mais il est bien tard pour acquérir une compétence dans une discipline nouvelle, quelle qu'elle soit. Dans la lettre à Jeanne, une chose juste : si je n'aime pas la fable, pourquoi suis-je aller me fourrer dans un secteur où la fable est reine. Perversité, masochisme ? Il conviendrait de faire la lumière là-dessus.

La piste narrative (romanesque) : « j'aurai passé le plus clair de mon temps dans des salles obscures. »

lundi 22 décembre 2008

Au petit déjeuner dans un vieux *Canard*, j'apprends que France 2 va diffuser pour Noël et en direct, *Oscar*, une opération Tapie, depuis le Théâtre de Paris. Une telle information qui vaut toutes les analyses critiques sur l'état du théâtre, de la culture et surtout de la télévision en France. Les gens aiment bien se marrer, dit l'intéressé.

Respirer un grand coup et nager sous l'eau, le temps qu'il faudra. Facile à dire. Boire la tasse, sans doute.

Dans un des fichiers du *Théâtre & son trouble*, un passage sur la familiarité qui n'est pas mal. Lettres familières, une vieille passion chez moi. Machiavel. La familiarité avec une époque, la Renaissance disons pour faire vite, avec des auteurs. Il y a aussi des parages familiers (il s'agit de parages intellectuels où mon cerveau navigue ; toujours les mêmes problèmes qui l'occupent, pour le dire autrement). Puis-je parler de familiarité avec la science ? Avec des scientifiques, peut-être. Avec la science, je me permets quelques familiarités.

Familiarité : antidote à la rigidité rhétorique (voir Carlo M). L'intimité contre la fausse objectivité de la fausse science (humaine). Une idée qui me vient comme ça et qui n'a pas grand-chose à voir : entre famille et familistère.

Les « Familiers de l'Inquisition » : expression bizarre.

Une épreuve que cette relecture du "livre". Je préférerais en lire déjà les épreuves... Un exercice de haine de soi. Trop marqué par la névrose littéraire. Tant qu'à faire, autant parler du théâtre, quand même, puisqu'il aura occupé le plus clair de mon temps.

mardi 23 décembre 2008

Ma mère aurait aujourd'hui cent trois ans.

Histoire d'amour : faire comme le crétin d'Horace qui attend pour traverser la rivière qu'elle ait fini de couler.

Technologie (vieille) : mes vieilles machines me lâchent : mon vieux Grundig transistor musicassette, ça s'appelait (acheté dans les années 70 quand j'installai mon bureau dans l'atelier de la rue "Première Campagne"), le vieux répondeur du boulevard Beaumarchais, mon premier répondeur. Il ne manquerait plus que j'envoie à la casse, pour une prime mesquine, la petite vieille Ford de ma mère. Ma prédilection pour les vieilles choses, pas n'importe quelles choses, des machines, les vieilles machines qui tiennent le coup et qui nous rappellent à leurs bons souvenirs, ceux des époques révolues. Déjà l'encore plus ancien transistor, vestige des années 60, notre vieux Kurer, kaputt, veut plus sélectionner les stations. Que faire ?

Je lis un livre stupide de suffisance académique vieillotte sur la bêtise. Ce Michel Adam, inconnu au bataillon (dans quel monde vit-il ?), se croit bêtement plus malin que les “rudes” comme dirait Saint Augustin. Il faudrait, me semble-t-il, parler de la bêtise à la première personne du pluriel. Adam a l’air de penser que la bêtise ne peut pas lui arriver. Mais quand Valéry fait dire à Teste que la bêtise n’est pas son fort, on sent et le trait d’esprit et la bêtise que Teste est en train de proférer.

mercredi 24 décembre 2008

En guise de frise du jour : « je me désavoue sans cesse et me sens par tout flotter et fléchir de faiblesse. » (Montaigne)

Dans les différents essais de rédaction du *Théâtre & son trouble*, que je relis présentement, une torture, c’est le théâtre qui manque le plus. Je suis disert sur mon impuissance à écrire, sur ce qui me jette pourtant dans l’écriture mais qui voue l’entreprise à l’échec. Je ne suis pas avare de ces mortifications. Bon, d’accord ce serait un “livre de bonne foi” dans la pure tradition de mon montaignisme, mais une fois que j’ai dit cela, inutile de trop s’appesantir. Je peux expliquer au début pourquoi, suivant mon bel incipit, « j’aurai passé le plus clair de mon temps dans les salles obscures » ou « dans des salles obscures », je ne sais plus. Je peux dire, non ce que j’allais y chercher, mais ce que je fuyais. Sais-je au demeurant ce qui m’a attiré dans les théâtres : faire quelque chose (je me suis laissé entraîner aussi) plutôt que de discourir ?

D’accord j’essaie de comprendre et d’expliquer comment ça a commencé, pourquoi j’y suis allé, mais il faut aussi rendre compte de ce que j’ai été y faire. C’est surtout cela que je dois mettre au clair, selon l’injonction de Jeanne évoquée au début. Lien avec le déjeuner ou dîner où il est question du comédien (la bête curieuse). Des raisons troubles.

Je parle sereinement, rasséréné plutôt (la névrose littéraire me laisse un peu tranquille ce soir, allez savoir pourquoi !) : si je décide de publier, avec tous les chichis pré-posthumes qu’on voudra, quelque chose sur cette mienne activité théâtrale (vieux style), il faut que j’assume le fait de parler un peu de mon théâtre, et pas seulement de ma qualité, ma non-qualité de nécrivain, car le lecteur est vite lassé du type qui écrit pour dire pourquoi il n’écrit pas ou n’a pas écrit. Après lecture, il s’agirait qu’on ait une petite idée de ces spectacles, surtout si on ne les a pas vus.

Pas ressasser le fait que c'est un livre de bonne foi !

Mais contrairement à ce que j'ai l'air d'écrire dans les brouillons du *Trouble* ce n'est pas la curiosité pour les comédiens qui m'a poussé vers le théâtre. La curiosité pour le comédien, c'est plutôt ce qui m'y retiendrait.

—ce n'est même plus vrai. Je les fuirais plutôt, les comédiens.

Avec le paquet « Ceci n'est pas un livre de théâtre », je pourrais fourguer quelques éléments de ma petite poétique ? Comment je fais et ne fais pas du théâtre. Ne pas faire du théâtre pour faire du théâtre mais pour autre chose. Pour être en paix avec soi-même. Eh bien, c'est raté. Ne pas faire du théâtre pour faire une carrière d'homme de théâtre, ce qui se conçoit aisément dans le cadre d'une institution comme celle du théâtre public. Jouer un jeu sans le jouer tout à fait. Un peu pervers. Suis-je pervers, voilà une bonne question. Serais-je jamais capable de répondre à la question de savoir pourquoi je n'ai pas tout bonnement monté des pièces ou pourquoi je n'en ai pas écrit. Pas bon à ça, mais pourquoi ? Pas plus con qu'un autre. Je tempère : écrire de bonnes pièces (?), ce n'est pas une mince affaire, mais mettre en scène les textes des autres, ce n'était pas hors de ma portée. Pourquoi ça ne m'a jamais rien dit. Par jalousie, dépit, ou toute autre passion triste, au choix, ou pour ne pas servir la soupe à un auteur ? Ce qui revient au même.

En relisant, je tombe sur cette phrase d'Artaud que je devrais sans doute davantage exploiter : « C'est autour de la mise en scène, considérée non comme le simple degré de réfraction d'un texte sur la scène, mais comme le point de départ de toute création théâtrale, que se constituera le langage type du théâtre. Et c'est dans l'utilisation et le maniement de ce langage que se fondera la vieille dualité entre l'auteur et le metteur en scène, remplacés par une sorte de Créateur unique, à qui incombera la responsabilité double du spectacle et de l'action. » (142) On dirait que j'ai, sans le savoir et en partie à contre-sens, suivi ce programme. Peut-être je ne comprends pas bien cette « responsabilité double du spectacle et de l'action. » Y revenir. (Tout ce que je dis autour des pages 98 de « rédaction », voilà du matériel).

jeudi 25 décembre 2008

Noël : « L'art appartient au domaine du confiseur. » (Heidegger)

Noël à l'abandon, Pâques à..., probablement pas à London. Seul dans la maison (« Pâques seul à la maison ») ; je repense à l'autre, Tony D, qu'on a retrouvé mort dans sa maison. Ma solitude à moi, ce n'est pas encore le grand désert, un bac à sable plutôt.

Toujours pas écrit le texte sur Jackie : manque de motivation, la nécessité qui fait défaut, les idées aussi. Et surtout toujours le vieil empêchement à s'y mettre. Une vie à ça. Remettre, toujours remettre.

Le théâtre, ah ! le théâtre. En relisant, en guise de réveillon (Noël sans réveillon, Pâques en haillons), la fin du fichier « rédaction » du *Trouble* (Abréviation, note pour la lectrice officielle, « Bon Noël », au fait : *Trouble*, c'est ainsi que désormais je nomme par devers moi l'ouvrage), je vois bien le matériau qui pourrait être utile mais qu'il faudrait réélaborer. Faire ça d'ici la fin de l'année, faute d'imagination neuve pour réinventer le livre.

Et cette note aussi : *C'est avec le théâtre que je pense : je rassemble des pensées, je les lie ensemble (legein) et les jette sur le plateau en passant par des corps. Tout est alors affaire de rapports. Le logos comme collection (cf. Heidegger Introduction à la métaphysique p134) Peut-on imaginer un théâtre qui ne soit pas compris comme délassement, loisir, destiné à un type particulier de plaisir qui n'est peut-être pas la jouissance de l'art, pour autant que je sache ce que c'est.* Aujourd'hui, il faudrait que je mette tous les verbes à l'imparfait.

Le théâtre : soit l'abandonner définitivement (une vraie décision, ça), soit comprendre par quoi, par quels fils j'y tiendrais encore. Si je voulais continuer, il faudrait complètement changer ma façon de faire. Par exemple, serait-il expédient de passer du temps à lire ou relire de la littérature dramatique.

Je retrouve ceci, déjà écrit, reste, bribe, ce qu'on veut : faire le mort comme art de vivre. Pas très clair...

Agacé parce qu'une jeune femme, -jeune, après tout je n'en sais rien, puisqu'ayant pris l'émission en marche, je ne sais pas de qui il s'agit-, parle avec beaucoup d'assurance de son livre sur la peinture. Je déteste cette sûreté de soi, et puis je me dis qu'elle a sans doute raison de défendre son bout de gras. Pourquoi faire le

malin? Une faiblesse reste une faiblesse, et douter, douter de soi-même pour commencer, n'est pas un gage d'intelligence. Il semble que cette femme ait conquis le privilège social de parler de l'art, et elle le revendique comme un droit gagné ou conquis. Ce n'est pas si mal, au fond. Qu'est-ce que j'ai à redire ? Moi qui n'ai rien à dire, tout court. Le livre, je l'apprends, s'appelle *Au fond de la peinture*. Mais je n'ai pas entendu le nom de l'auteur. (Plus tard : il s'agit d'une certaine Martine Lacasse ou un nom approchant, Lacaze ? Connais pas.)

J'écris ces notes après avoir vu *Two lovers* de Peter Gray (c'est ça ? Pas sûr) au cinéma de Sarlat avec Odile et Pierre, après avoir été invité à partager le repas de Noël avec la tribu Nouvel. Masochisme : j'aime bien rencontrer Jean pour voir ce que c'est qu'un homme de mon âge qui a réussi.

vendredi 26 décembre 2008

Neige.

Mon étrange artaudisme. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi, mais le titre choisi, la référence explicite ne doit pas tout au hasard ou au goût de la formule. Mais reprenant ces notules, je me rends bien compte qu'il y a des artaudèmes sérieux, bien que le résultat ait peu à voir avec le fou de Rhodéz, pour la raison que mon théâtre est on ne peut plus textocentriste. Et ne fait pas trop dans l'oriental. Ni dans le prophétique ou l'annonciateur.

Pourquoi je me suis toujours fait une haute idée du théâtre (du moins jusqu'à ce que j'en fasse). Parce que c'était un sous-produit convenable de la grande littérature. C'est ce fonds idéologique qui m'a « persuadé » de faire du théâtre.

Pour reprendre la chose dans des termes à moi : hors-piste ou fausse route.
—mais je ne pouvais pas faire autrement.

Chandos : « mon cas, en bref, est celui-ci : j'ai complètement perdu la faculté de méditer ou de parler sur n'importe quoi avec cohérence. » Tout est parti de là : si je n'avais pas perdu la faculté de méditer et de parler avec cohérence, je n'aurais pas fait de théâtre. J'ai fait du théâtre par faiblesse d'esprit. *Misfitness*, ça se dit. Bienvenue au club. *Misfitnessclub*.

Pour servir au *paquet* : “Je n’ai jamais réussi à jouer de rôles”. Mari, professeur, journaliste, metteur en scène, citoyen, même, je ne suis jamais entré dans la peau du personnage, mais j’ai accepté sans discuter les rôles que la génétique (le biologique) m’a invité à tenir : le rôle de fils, de père, de grand-père. Bientôt je ne pourrai refuser le rôle de mort pour mon dernier spectacle, mes funérailles. Penser à les régler. Pas d’idées là-dessus encore, il faut que j’y travaille.

Matériau filiation : on nous dit comme si de rien n’était que la première dame de France (je ne comprends pas cette expression, il n’y a pas d’élection pour désigner ladite première dame...) va profiter de son séjour au Brésil pour rendre visite à son père biologique.

Les petits accidents d’une vie bien tempérée. Une phrase.

Je me rends bien compte que dans ce fatras du *Trouble*, tout ce que je dis sur le comédien comme bête curieuse est bien superficiel ; je me contente de répéter à longueur de fichiers la même chose, d’année en année, sans vraiment travailler le sujet. Ce trouble est un malaise profond, qui va désormais jusqu’au rejet, un rejet mêlé d’une réprobation presque morale. Oui, oui. Quand je répète que je ne tiens au théâtre que par le comédien, par curiosité pour lui, je mens, du moins aujourd’hui je mentirais en le disant. Je ne quitte pas le théâtre de mon plein gré, c’est vrai, mais je peux affirmer que je ne regretterai pas grand-chose, pas les comédiens en tout cas. J’aurai vécu près d’eux, les comédiens-comédiennes, je me serai servi d’eux aux fins de mes petites entreprises sans les comprendre *at all*, en fait sans réelle curiosité pour leurs manières de faire. Je suis resté très superficiel là-dessus. Ou désinvolte. Et au cours de ces pages, je mélange et confonds toujours deux questions différentes : pourquoi je ne suis pas comédien et ma soi-disant curiosité pour l’art du comédien.

Il faudrait que je retrouve la citation de Nietzsche que j’ai déjà surexploitée de ci de là, dans lequel il parle de la joie de dissimuler et de l’excédent de facultés d’adaptation. Lié à la perte de « caractère ».

Je colle à ma peau. Donc pas d’excédent de facultés d’adaptation.

Comme dirait Nietzsche, l'Europe est devenue de plus en plus « artistique ». Nous autres Européens, nous avons tous un rôle à jouer, et on nous fait croire que nous pouvons choisir notre rôle. Mais nous nous confondons avec notre rôle. Le rôle que je joue est devenu mon caractère propre. L'art s'est fait nature. Il y a des époques véritablement démocratiques, les Grecs de Périclès, les Américains d'aujourd'hui, « des époques où l'individu est persuadé qu'il est capable de faire à peu près toute chose, qu'il est à la hauteur de presque tous les rôles, où chacun essaie avec soi-même, improvise, essaie à nouveau, essaie avec plaisir, où toute nature cesse et devient art. » (cf. *Gai savoir* 222) Et les Grecs, comme comédiens, devinrent fascinants.

Terminés les âges de pierre, l'âge des constructeurs. C'est dire que le comédien ne construit rien. « Nous ne sommes plus des matériaux pour une société. » (ibid.223) Est-ce que cela a un rapport avec mon goût pour les matériaux ? Le matériau contre le personnage.

(Dur, d'essayer d'écrire sans fumer, ceci dit en passant)

Le théâtre comme expérience du révolu.

dimanche 28 décembre 2008

Jours de défaite. Je ne parviens même pas à terminer les quelques lignes sur Jacquie. Défaite de la volonté, maladie de l'âme. Bien avancé après avoir dit ça.

En fait plus rien à défendre. Me vautrer dans toutes les versions du *Trouble* me dégoûte d'y revenir. Insipide rabâchage d'habituel.

Aïe, aïe, aïe, pendant que je me relis, Podalydès nous lit un poème de sa façon sur le jardin versaillais de son enfance avec bruit de balles de Rolland Garros bien imité. N'est pas Proust qui veut. Mais c'est bien torché avec juste la complaisance qu'il faut pour rassurer le lecteur, le critique ou toute espèce de consommateur. Ça, c'est de la littérature comme on en voudrait. Denis est sympathique, croit en ce qu'il fait, croit au théâtre, au Français, à la littérature (doit être un peu littéromane, le garçon, puisqu'on lui donne des prix littéraires qu'il accepte). Il est bien gentil et talentueux (belle voix,

de fait) ouf ! et en plus il n'a l'air de rien. Il est le comédien idéal, comme le gendre du même nom.

Le rêve du garçon coiffeur (je dis cela sans mépris, mais avec envie et sympathie) : je lis dans le JDD que Lucchini veut entrer au Français. Il l'a bien mérité, le Français aussi. Égratigne quand même au passage le théâtre public « où l'on n'est qu'entre soi ». Il faudrait me payer cher pour répondre à ce dernier jugement.

Je suis né à 13 ans et demi et mort le 15 avril 1980. J'ai essayé dans le manuscrit de défendre l'idée que la mort de Sartre a déblayé le terrain, m'a libéré de mon surmoi littéraire, m'a non pas guéri mais permis de mettre un peu en sommeil ma névrose littéraire. Sois sage ô ma névrose et tiens-toi plus tranquille. Quelle est la véridicité d'une telle affirmation ? Il serait important d'être clair là-dessus. Car si j'ai cessé de *devoir* être un écrivain le 15 avril 1980 (parce que je ne désirais être un écrivain qu'aux yeux de Sartre ?), cela expliquerait que j'étais alors libre pour faire du théâtre, disponible. Je ne parviens pas à être convaincu par cette explication. Que les faits au demeurant contredisent, puisque j'ai écrit le *Berlioz* après cette date. Alors pourquoi dire n'importe quoi ? À la poubelle.

lundi 29 décembre 2008

Déblayer le terrain : on va toujours seul à la mort.

Rien de plus pathétique qu'un artiste qui ne connaît pas la faveur du public (redite). Délabrement. Suis-je même capable d'analyser pourquoi je n'écris pas ce petit texte sur la photographie ? Incapable de concentration, terreur panique devant les mots à aligner, comme devant des haltères trop lourdes pour moi. Tout est devenu au dessus de mes forces. Je ne comprends même plus où j'avais trouvé l'énergie de faire des spectacles, l'endurance. Le théâtre comme épreuve d'endurance.

Un autre début : la photographie est fatale au théâtre. C'est pourquoi je me méfie des photographes de théâtre.

Ce que je ne comprends pas : l'intérêt que le photographe porte au théâtre. Il s'agit de faire de la photographie ? Le théâtre se prêterait à la photographie ? Mais pas tout théâtre, heureusement.

Être dans le bain : ne pas photographier depuis la rive.

(Pendant ce temps Sibony (*La haine du désir*) péroré sur la crise en jouant sur les mots, ben voyons.) Crise, ça vient du grec...

—certes.

(Car pour moi, les photographes exécutent le spectacle, au sens où ils l'achèvent. J'ai remarqué qu'après la séance photo, c'est terminé pour moi, le spectacle est mort pour moi. Il appartient aux spectateurs dont les photographes photographient comme par avance le point de vue.)

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre. Non, ce n'est pas une boutade ; je sais bien qu'elle a passé et passe le plus clair de son temps dans des salles de spectacle, l'objectif aux aguets.. Elle ne photographie pas le théâtre comme font les professionnels de la profession qui viennent, par exemple, le soir de la séance photo mitrailler le spectacle et, selon moi, pour le tuer. D'où vient qu'on puisse immédiatement reconnaître une photographie de théâtre, que celle-ci *accuse* le théâtre ; le photographe aime le cliché, donc fait des clichés de théâtre, avec rigidité cadavérique en prime. Viennent faire des clichés donc aiment le théâtre cliché, celui qu'on identifie tout de suite. Le théâtre mort. On a compris que je me méfie de la photographie de théâtre qui est fatale au théâtre (et peut-être à la photographie aussi, à quelques exceptions près) parce qu'elle manque le théâtre qui est corps en mouvement et voix. Qui est dans le temps, pas dans l'espace. Le prédateur : qui traque ; tirer sur ce qui bouge pour l'immobiliser définitivement, dans le jargon, on dit éterniser.

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre pour photographier le théâtre. Question de posture : elle ne fait pas partie du peloton d'exécution ; elle n'est pas devant le spectacle pour le « shooter », c'est dire aussi qu'elle n'occupe pas, comme le photographe ordinaire, le point de vue du spectateur. Elle est si l'on peut dire plus radicale (elle prend les choses à la racine). Elle ne photographie pas pour le spectateur mais dès le début du travail, elle est dedans, et donc, plutôt que d'occuper la place du prédateur, elle viendrait plutôt assister/participer à l'accouchement, à la naissance du théâtre, c'est-à-dire à sa nature. Mais je ne crois pas pour autant qu'elle photographie du point de vue du comédien, du metteur en scène ou de tout autre fabriquant du spectacle. Pour sacrifier à l'universel reportage.

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre. Soit, mais vous êtes en droit de me demander ce qu'elle fait au juste (juste une photo, une photo juste ?). Je serais bien en peine de répondre. Si on m'obligeait vraiment, je crois qu'elle est là pour faire de la photographie, comme nos sommes là pour faire du théâtre, en ne sachant pas préalablement ce que c'est que la photographie ou ce que c'est le théâtre ? Justement photographier la nature du théâtre, sa manière de naître, ce n'est pas savoir avant d'actionner le déclencheur ce que c'est que le théâtre. Cela signifie aussi qu'elle ne photographie pas avec son œil mais avec son oreille : l'*objectif* écoute. Si Jacquie est dedans, ce n'est même pas pour témoigner de la naissance d'un spectacle (ce qui est son alibi social ou professionnel) mais parce qu'elle est intéressée ; qu'elle écoute ce qui se dit et épouse notre problème. Et je ne sais jamais ce qu'elle choisit de saisir ; il me semble que ça n'obéit pas à des impératifs d'image. Plutôt de l'ordre de l'échographie. Elle ne cherche pas à photographier le théâtre, mais, il me semble, à s'emparer par les moyens de la photographie de ce à quoi notre théâtre s'intéresse. Ce avec quoi il se débat : ici les formes du vivant, les métamorphoses, le prion, Prusiner.

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre. On m'opposera qu'elle a pourtant consacré le plus clair de son travail à ce qui se fabrique dans ces salles obscures ? N'était-ce pas son métier ? Alors je précise : elle ne photographie pas les spectacles comme des produits finis. Pour la bonne raison qu'elle en général déjà dans la confidence avant que le travail de répétitions commence. Et les images que vous voyez ci-contre, ce sont principalement des photos du spectacle achevé, mais s'ils ont une facture particulière, c'est qu'ils sont le résultat d'un processus de travail mené au fond de conserve avec le nôtre, ou de concert. Elle est dans le secret du travail, comme l'est Nicky Rieti dans l'espace duquel, ce bifrontal séparé par une membrane d'élastiques, elle s'est promenée avec son appareil photographique, des deux côtés, côté Picasso et côté Prusiner, comme nous disions, Picasso, je ne présente pas, Prusiner moins connu des spectateurs de théâtre et même des mangeurs de steak mais qui expliqua la maladie de la vache folle grâce à une protéine infectieuse paradoxale. Etc.

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre pour la raison qu'elle n'est pas devant lui, mais dedans, tombée dedans, j'allais dire. Les photographes de théâtre, les

professionnels de la profession, ceux qui déboulent le soir de la séance photo mitrailler le spectacle à peine né, oui, le mettre à mort. Ils viennent le vampiriser parce qu'ils en ont après sa vie. D'où vient qu'on sache tout de suite qu'on a affaire à du théâtre. C'est qu'eux, ils photographient le théâtre ; ils shootent avec l'arrière pensée de fixer le théâtre, donc le stylisent, alors qu'ils vident le théâtre de ce qui le constitue : le mouvement des corps et la voix. Façon d'éterniser l'instant. Quand je dirai à l'instant qui passe, tu es si beau...

Jacquie Bablet n'est pas une prédatrice, elle ne chasse pas. Elle ne traque pas le théâtre. Alors que fait-elle là ? On pourrait s'en tirer en disant qu'elle vient témoigner de la naissance du spectacle (on est donc loin de l'estocade ou arrêt de mort) comme pour un reportage. L'œil écoute. Elle écoute.

Je crois qu'on n'en est pas quitte pour autant. Et je parlerai de ma place. Je n'ai pas l'impression d'être flingué (les flingueurs), pas qu'on me dérobe quelque chose (pick-pocket) elle nous laisse vivre ; ce n'est pas qu'une question de tact, mais aussi de toucher. Ou pour le dire autrement Jacquie photographie comme on sourit, comme elle sourit. Pourquoi j'aime qu'elle soit là ; nous ne sommes pas « pris » en photo ; nous la laissons faire, nous nous laissons faire avec la même indifférence tranquille devant l'objectif que celle de la faune et la flore des grands fonds sous-marins. Ne me demandez pas ce qu'elle fait là ; demandez-lui plutôt. Je gage qu'elle fait de la photographie. Ma récompense, c'est aussi que l'occasion théâtrale permette à chacun de faire ce qu'il a à faire, le scientifique de la science, ainsi que le dit Prochiantz, et le photographe de la photographie. Elle photographie la photographie. J'aime que l'on voie d'abord une photographie et pas le théâtre, la petite commotion. Finir dans un sourire. Et l'énigme des sourires.

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre. On m'opposera qu'elle a pourtant consacré le plus clair de son travail à ce qui se fabrique dans ces salles obscures ? N'était-ce pas son métier ? Alors je précise : elle ne photographie pas les spectacles comme des produits finis. Pour la bonne raison qu'elle en général déjà dans la confiance avant que le travail de répétition commence. Et les images que vous voyez ci-contre, ce sont principalement des photos du spectacle achevé, mais s'ils ont une facture particulière, c'est qu'ils sont le résultat d'un processus de travail mené au fond de conserve avec le nôtre, ou de concert. Elle est dans le secret du travail, comme l'est Nicky Rieti dans l'espace duquel, ce bifrontal séparé par une

membrane d'élastiques, elle s'est promenade avec son appareil de photos, des deux côtés, côté Picasso et côté Prusiner, comme nous disions, Picasso, connu de tous, Prusiner moins connu des spectateurs de théâtre et même des mangeurs de steak mais qui fut celui qui expliqua la maladie de la vache folle grâce à une protéine infectieuse paradoxale.

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre pour la raison qu'elle n'est pas devant lui, mais dedans, tombée dedans, j'allais dire. Les photographes de théâtre, les professionnels de la profession, ceux qui déboulent le soir de la séance photo mitrailler le spectacle à peine né, oui, le mettre à mort. Ils viennent le vampiriser parce qu'ils en ont après sa vie. D'où vient que devant leurs photos, on sache tout de suite qu'on a affaire à du théâtre. C'est qu'eux photographient le théâtre ; ils shootent avec l'arrière pensée de fixer le théâtre, donc le stylisent, alors qu'ils vident le théâtre de ce qui le constitue : le mouvement des corps et la voix. Façon d'éterniser l'instant. Quand je dirai à l'instant qui passe, arrête-toi tu es si beau...

Jacquie Bablet n'est pas une prédatrice, pas une chasseuse. Elle ne traque pas le théâtre. Alors que fait-elle là ? On pourrait s'en tirer en disant qu'elle vient rendre témoignage de la naissance du spectacle (on est donc loin de l'estocade ou arrêt de mort) comme pour un reportage. L'œil écoute. Elle écoute.

Je crois qu'on n'en est pas quitte pour autant. Et je parlerai de ma place. Je n'ai pas l'impression d'être flingué (les flingueurs), pas qu'on me dérobe quelque chose (pick-pocket) elle nous laisse vivre ; ce n'est pas qu'une question de tact, mais aussi de toucher. Ou pour le dire autrement Jacquie photographie comme on sourit, comme elle sourit. Pourquoi j'aime qu'elle soit là ; nous ne sommes pas « pris » en photo ; nous la laissons faire, nous nous laissons faire avec la même indifférence tranquille devant l'objectif que celle de la faune et la flore des grands fonds sous-marins. Ne me demandez pas ce qu'elle fait là ; demandez-lui plutôt. Je gage qu'elle fait de la photographie. Ma récompense, c'est aussi que l'occasion théâtrale permette à chacun de faire ce qu'il a à faire, le scientifique de la science, ainsi que le dit Prochiantz, et le photographe de la photographie. Elle photographie la photographie. J'aime que l'on voie d'abord une photographie et pas le théâtre, la petite commotion. Finir dans un sourire. Et l'énigme des sourires.

mardi 30 décembre 2008 (Paris)

Marasme. Joli mot . Consommation, si l'on en croit les Grecs.

Rêvasserie à la Duchamp : « le théâtre est un robinet qui s'arrête de couler quand on ne l'écoute pas ». Sacrée petite fontaine. Fermons le robinet.

—conclure...

—toujours stupide.

—bon, il ne s'agit pas de conclure, mais de fermer les yeux. Pour rien.

—différent du « fermons les yeux pour voir » de Joyce.

—si je ferme les yeux, je ne vois rien du tout. Non, sérieusement.

—penser contre ce qu'on voit.

Le théâtre qui était comme un biotope.

mercredi 31 décembre 2008

Ça se tire. Fin de la fièvre acheteuse. L'épidémie, m'a une fois de plus, épargné.

Sans préalable. Le beau de l'art (beau ça) : aucun savoir requis. Ce qui ne veut pas dire que ce savoir, qu'un savoir ne soit pas nécessaire. Mais il est à la discrétion de l'artiste (du poète, de l'écrivain). Vous ne pouvez pas dire ce qui a été vraiment nécessaire à tel ou tel pour écrire telle ou telle œuvre littéraire, à tel pour peindre telle tableau. Mais un philosophe ne devient philosophe que s'il a son petit bagage de philosophe (universitaire, bien sûr). Et le philosophe est toujours professeur de philosophie, quelle tristesse. Et les scientifiques, pareil. Façon de dire que du rapport de Picasso à ses maîtres, on ne peut rien dire.

J'ai fini de relire le fichier « rédaction » du *Trouble*. Tout est à peu près à jeter. Trop minaudé avec ça. La version romanesque (moi, j'écris *Le Théâtre et son trouble*) est pathétique de lourdeur complaisante : la lettre à la comédienne qui n'en finit pas et qui englobe le reste, le pastiche pot-pourri macédoine satire de genres divers, le dialogue, l'essai, la note, le mail, la conversation, etc., mais il faut du talent pour ça et tout le monde n'est pas Joyce pour se payer le luxe d'inventer une forme qui récapitule toutes les autres, pour dire la chose maladroitement.

Soldes : tout doit disparaître. Être consommé. Qu'on n'en parle plus.

Trop dans le tracas. Les beaux draps.

J'avais acheté *Le Crépuscule de Prométhée* de François Flahault, comme si j'avais encore mon séminaire à l'Université. Pas fait attention qu'il était devenu inutile de lire une chose pareille. Flahault avait déjà dirigé le numéro de *Communications* en 2005. « Contribution à une histoire de la démesure humaine », rien que ça. Le conseil qu'Océan avait donné à Prométhée, lors de sa visite, était de prendre des façons nouvelles.

Ça commence évidemment par Tchernobyl ; la catastrophe du communisme est une catastrophe technique (c'est moi qui dis ça) : depuis les soviets plus l'électricité jusqu'à Tchernobyl. Mais il faudrait parler aussi de la guerre des étoiles perdue par l'URSS. La Illeme Guerre mondiale. Je ne savais pas qu'à Tchernobyl trônait une statue de Prométhée. Presque trop beau.

—peut-il y avoir une science et technique non prométhéennes ?

—une science écologique ?

Le Prométhée moderne n'est pas celui des Grecs : le monothéisme est passé par là. Flahault fait une découverte, à savoir que là où il y a rationalité, la démesure n'est pas absente. La raison n'est pas raisonnable. Oui, ce qu'il appelle « la propension à l'illimitation » (?) peut se cacher derrière l'effort rationnel.

La tragédie de l'homme viendrait de ce qu'il est capable d'imaginer l'illimité et l'absolu.

L'homme séparé des dieux et séparé des animaux. Pas drôle.

Pour finir en ne finissant pas le livre, je me demande quand même en quoi ces petits essais sont éclairants ? Ils peuvent convaincre qui ?

Ce soir j'avais décidé d'en finir avec ce texte sur Jacque sur lequel je bute depuis des semaines ; c'est quand même incroyable. Est-ce parce que je n'ai rien à dire, que je ne veux pas être complaisant, etc. Voilà que j'avançais enfin, péniblement, mais j'avançais, et Word quitte 'inopinément' me dévorant tout le texte. Ne subsistaient que trois lignes. Découragement, il faut bien le dire.

Essai, mais le dernier, miteux, calamiteux :

Jacque Bablet ne photographie pas le théâtre. Je sais bien qu'elle passe le plus clair de son temps dans les salles obscures, mais regardez ses photographies, par exemple, celles ici de *La Génisse et le pythagoricien* : le théâtre ne vous saute pas aux yeux. Un exploit. Au contraire, les photographes de théâtre officiels, les professionnels de la profession, ceux qui viennent mitrailler votre spectacle lors de la battue de la séance photo, ne photographient que ça, le théâtre ; le théâtre, vous ne voyez que lui, et, vous voyez tout de suite que ça ne peut pas être autre chose que du théâtre. Il y a pire : à vouloir faire à tout prix des clichés de théâtre, on finit par ne traquer que le théâtre cliché, c'est-à-dire le théâtre mort, celui dont on dirait que, corollairement, il n'est fait que pour finir en photos dans les livres illustrés d'histoire de la mise en scène : scénographie, mise en place, gestuelle, tout pour la photo. La photographie est fatale au théâtre ; elle tire sur ce qui bouge et parle (le théâtre est corps en mouvement et voix), pour l'éterniser, comme on dit. Elle change l'instant en destin, mais à ce jeu, l'éternité, c'est la mort. Cette éternité dans laquelle la photographie fige tel qu'en lui-même le théâtre, c'est celle des empaillleurs.

Jacque Bablet ne photographie pas le théâtre ; les autres accusent le théâtre (comme on accuse des traits), elle témoigne pour la défense, simplement parce que, plus qu'à la mort, qui peut avoir son charme tragique, c'est à la naissance du théâtre qu'elle s'intéresse, à la naissance du théâtre, c'est-à-dire comme l'étymologie nous le souffle, à sa nature. Et c'est une photographie non-violente, non-mortifère, qui est comme une caresse donnée à ce qui vient à la vie ; voyant Jacque au travail parmi nous, je me dis souvent qu'elle photographie comme elle sourit. Affaire de tact. La preuve ? Je ne sais jamais quand elle prend sa photo, quand elle *shoote*. Du coup, ça ne fait pas mal. Mais le mot de témoignage ne me plaît pas. J'imagine plutôt, sa modestie me contredirait sans doute, et j'espère qu'elle vient au théâtre non tant pour rendre compte d'un travail en train de se faire mais pour faire de la photographie, à son compte, pour ainsi dire, comme Alain Prochiantz dit qu'il vient au théâtre pour faire de la science par d'autres moyens. La photographie est première. Jacque Bablet, avec son appareil, vise non pas « notre » théâtre, mais s'intéresse à ce que chaque spectacle vise. Quand je la voyais se promener dans notre espace, une espèce de biotope plus qu'une scénographie, s'emmêler, comme les comédiens, dans les lanières élastiques de la membrane qui séparait les deux côtés de ce bifrontal ouvrable qu'avait imaginé Nicky Rieti, je me disais qu'elle était vraiment

dedans, embarquée, et qu'elle était bien obligée de faire son truc, quelque chose que je ne connais pas, n'étant pas photographe, mais qui ne saurait se réduire à fabriquer des images. Dès lors que Jacquie Bablet a décidé de participer à l'aventure mentale (et physique, bien sûr) qu'est l'invention d'un spectacle, et d'être à l'écoute de ce qui se passe, se dit, s'entend, elle sait bien qu'elle ne photographiera pas seulement avec son œil, mais avec ses oreilles et avec ce que *sapiens sapiens* a entre les oreilles. Avec ses pieds aussi, parce qu'elle bouge et va se mettre à l'écoute de ce qui survient, va chercher les résonances de ce qui va peut-être prendre vie. Jacquie Bablet échographie le théâtre.

Ou plutôt :

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre. Pourtant elle passe le plus clair de son temps dans les salles obscures, je le sais bien, mais regardez ses photographies, celles ici de *La Génisse et le pythagoricien*, vous voyez bien que le théâtre ne vous saute pas aux yeux. Au contraire, les photographes de théâtre officiels, les professionnels de la profession, ceux qui viennent mitrailler votre spectacle lors de la battue de la séance photo, ne photographient que ça, le théâtre ; le théâtre, vous ne voyez que lui, et, vous voyez tout de suite que ça ne peut pas être autre chose que du théâtre. Il y a pire : à vouloir faire à tout prix des clichés de théâtre, on finit par ne traquer que le théâtre cliché, c'est-à-dire le théâtre mort, celui dont on dirait que, corollairement, il n'est fait que pour finir en photos dans les livres illustrés d'histoire de la mise en scène : scénographie, mise en place, gestuelle, tout pour la photo. La photographie est fatale au théâtre ; elle tire sur ce qui bouge et parle (le théâtre est corps en mouvement et voix), pour l'éterniser, comme on dit. Elle change l'instant en destin, mais à ce jeu, l'éternité, c'est la mort. Cette éternité dans laquelle la photographie fige, tel qu'en lui-même, le théâtre, c'est celle des empailleurs.

Jacquie Bablet ne photographie pas le théâtre ; les autres accusent le théâtre (comme on accuse des traits), elle témoigne pour la défense, simplement parce que, plus qu'à la mort, qui peut avoir son charme tragique, c'est à la naissance du théâtre qu'elle s'intéresse, à la naissance du théâtre, c'est-à-dire comme l'étymologie nous le souffle, à sa nature. Et c'est une photographie non-violente, non-mortifère, qui est comme une caresse donnée à ce qui vient à la vie ; voyant Jacquie au travail parmi

nous, je me dis souvent qu'elle photographie comme elle sourit. Affaire de tact. La preuve ? Je ne sais jamais quand elle prend sa photo. On ne sent rien, on ne sent pas l'objectif t on se laisse faire avec la même indifférence que la faune sous-marine. Je disais témoigner. Le mot ne me plaît pas. J'imagine plutôt, sa modestie me contredirait sans doute, que si Jacquie Bablet vient au théâtre, ce n'est pas tant pour rendre compte d'un travail en train de se faire que pour faire de la photographie, à son compte. Au théâtre elle fait de la photographie : dans mon théâtre, j'aime que chacun fasse ce qu'il a à faire : les comédiens jouent la comédie, le musicien fait de la musique, le scientifique, comme dit Alain Prochiantz vient faire de la science, les penseurs pensotent. La photographe fait de la photographie. Avec son appareil, vise non pas « notre » théâtre, mais s'intéresse à ce que chaque spectacle vise. Quand je la voyais se promener chez nous, chez elle, dans ce qui est plus un biotope qu'une scénographie, s'emmêler, comme les comédiens, dans les lanières élastiques de la membrane qui séparait les deux côtés du bifrontal de Nicky Rieti, je me disais qu'elle était vraiment *dedans*, embarquée, et qu'elle était bien obligée de faire son truc, quelque chose que je ne comprends probablement pas, n'étant pas photographe, mais qui ne saurait se réduire la fabrique d'images. Jacquie Bablet est là et elle écoute au moins autant qu'elle regarde. Elle ne photographie pas avec son œil ou alors on dira que son œil écoute. C'est ça : l'objectif écoute, cherche les résonances de ce qui va prendre vie. Jacquie Bablet échographie le théâtre.

Reçu avec des vœux, une lettre de Michèle à Sarkozy :

Lettre (ouverte) à Monsieur le Président de la République

Monsieur le Président,

Par une lettre datée du 30 décembre 2008, vous m'informez de votre décision de me décerner, sur la réserve présidentielle, le grade de chevalier de la Légion d'honneur. Je suis très heureuse, Monsieur le Président, de cet intérêt montré à ma contribution la recherche fondamentale en mathématiques et à la popularisation de cette discipline et je vous en remercie.

Monsieur le Président, il y a un an et demi, à vous receviez une lettre (ouverte) envoyée par ma mère, Josette Audin, qui vous demandait de contribuer à faire la vérité sur la disparition de mon père, Maurice Audin, mathématicien lui aussi, et disparu depuis le 21 juin 1957 alors qu'il était sous la responsabilité de l'armée française.

A ce jour, vous n'avez pas donné suite à cette demande. Vous n'avez d'ailleurs même pas répondu à cette lettre.

Cette distinction décernée par vous est incompatible avec cette non-réponse de votre part. Vous me voyez donc au regret de vous informer que ***je ne souhaite pas recevoir cette décoration.***

Je vous prie de croire, Monsieur le Président, à l'expression de mon respect,

À Strasbourg, le 1er janvier 2009

Michèle Audin

mathématicienne

12 rue de Berne

67000 Strasbourg

Comment répondre ? La Légion d'honneur est évidemment faite pour qu'on la refuse ; c'est le fameux « je n'ai pas l'habitude de recevoir d'ordre » de Godard. Sans doute aurais-je aimé m'inscrire au club de tous ceux qui ont fait des coquetteries avec cette breloque ; mais apparemment je n'ai même pas mérité de pouvoir refuser la Légion d'honneur, comme toute autre distinction, du reste. C'est ma honte. Je serai passé inaperçu à ce point ? Du coup, ce n'était même pas la peine de disparaître. Mais évidemment le cas Audin est plus douloureux. Je ne me vois pas féliciter Michèle pour son refus, pour la beauté de son geste, une beauté qui ne coûte pas cher, en général, et qui peut même rapporter gros, puisqu'on se distingue davantage en la refusant qu'en l'acceptant sans beaucoup de bruit. Dans le cas présent, cette façon de ne pas « souhaiter recevoir cette décoration » n'est pas la moindre des choses, parce qu'il y va de la politique, j'allais dire de la République et du sang que ses ministres ont sur les mains. Que Sarkozy soit conscient du côté répugnant de sa proposition, ce n'est même pas certain ; j' imagine son cynisme au petit pied et à talonnette ; ce type est petit en tout et il fait le monde à son image. Qu'il tente de se débarrasser de Michèle de la sorte, c'est minable, si d'aventure il est au courant de la lettre de Josette, et si ce n'est pas seulement un coup de ses conseillers encore plus petits que lui, c'est minable, donc, mais ce n'est pas le pire. Le pire, c'est que la République pense pouvoir se débarrasser de l'affaire en décorant la fille ; cela est insupportable. Ce pays qui ne supporte pas sa vérité, qui ne peut la regarder en face.

En réfléchissant au tact que nécessite une réponse à Michèle, j'en viens à me demander si l'affaire Audin, comme la torture en Algérie (je ne parle même pas de la manière dont la Collaboration et Vichy me talonnaient) n'ont pas été décisives dans mon mauvais rapport avec mon pays et la société dans laquelle j'ai été amené à vivre. Mon côté « nicht versöhnt », pour reprendre un titre célèbre, (« non réconcilié », pour la jeune chercheuse non germaniste, -au fait, ça va ?, allez encore un effort, ça se tire, ce soir je cesse de notuler, corpus clos, fin de partie, thèse, antithèse, foutaise), le fait que j'ai « préféré ne pas », mon abstentionnisme social, mon absence à l'Histoire procèdent de là. Je n'ai jamais voulu vraiment m'insérer dans une société et appartenir à une nation qui me dégoûtent. Je reconnais la stupidité de cette attitude, sa nullité politique, son caractère improductif, -j'aurais mieux fait d'agir politiquement pour que changent les choses (mais il aurait fallu y croire)-, mais si je n'ai pas voulu ou pu me démener dans la société, si je suis du coup incapable d'accorder le moindre crédit à un jugement qui porterait sur moi cette société ou l'État, je sais d'où cela vient. Cela ne me rend pas aveugle pour autant sur ce que je dois à cette République : une petite rente à vie, et surtout les années tendres de ma toute première formation à la Communale. Après ça s'est gâté.

Échec : toute réussite dans cette société est une immoralité. Ou, si je veux être plus exact à mon sujet, une impossibilité psychologique.

Théâtre : je suis refroidi. À propos de refroidissement, ceci :

Si j'étais conséquent, je devrais effacer les traces le mieux possible et détruire tout ce que j'ai écrit. Ce serait un beau geste dont je ne suis pas certain d'être capable, bien que je sois persuadé que personne jamais n'ira mettre le nez dans cette macédoine de textes. Il n'y a, c'est certain, rien à lire, ce qui s'appelle rien. Mais je ne suis pas très conséquent car j'écris ceci alors que je vais envoyer cette partie du *journal* à l'intéressée.

Ma disparition. Pour le moment, je n'ai d'évidences, c'est ridicule, qu'au sujet des faire-parts dans la presse. Il faut que j'informe qui de droit (mais qui ?) que je refuse que mon Université annonce ma disparition dans *Le Monde*, et quant à celui que ma famille serait amenée à publier, je ne veux d'autre mention que celle des dates de naissance et de décès : 1945-20... Aujourd'hui comme dirait Beckett, c'est surtout la

deuxième date qui m'importe. (voir *Premier amour*) Premier amour ! il n' y a que le dernier pour être pire.